N° 509 — Tome CXXXV 1er Septembre 1919

MERCVRE

DE

FRANCE

Trentième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

PAUL ÆSCHIMANN, HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, PIERRE CAMO,
HENRI CLOUARD, ANDRÉ DUBOSCQ, LOUIS DUMUR,
ANDRÉ FONTAINAS, ÉTIENNE FOURNOL, GUSTAVE FUSS-AMORÉ,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, J. KESSEL, ÉMILE LALOY,
JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, MONTE CITORIO,
CAMILLE PITOLLET, ERNEST RAYNAUD, MARCEL ROUFF, CARL SIGER,
THÉODORE STANTON, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France... 1 fr. 50 | Étranger... 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIX

SOMMAIRE

—

N° 509. — 1er SEPTEMBRE 1919

Marcel Rouff	*Rousseau et la Pologne*	5
Etienne Fournol	*Les Volets du Diptyque : les Chefs de l'Occident. Leurs idées*	19
Pierre Camo	*Poésies*	43
André Dubosco	*Les Affaires de Chine pendant la Guerre*	45
Henri Clouard	*Les Nuits Attiques*	57
J. Kessel	*A Vladivostok en mars 1919*	68
Louis Dumur	*Nach Paris !* roman (XII, fin)	83

REVUE DE LA QUINZAINE

André Fontainas	*Les Poèmes*	115
Edmond Barthélemy	*Histoire*	121
A. van Gennep	*Folklore*	126
Carl Siger	*Questions coloniales*	130
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	134
Jean Marnold	*Musique*	142
Gustave Kahn	*Art*	147
Théodore Stanton	*Lettres américaines*	151
Divers	*Bibliographie politique*	155
—	*Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919*	164
	A l'Etranger :	
	Allemagne (Henri Albert)	170
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	175
	Espagne (Camille Pitollet)	179
	Italie (Monte Citorio)	183
Mercvre	*Publications récentes*	186
—	*Echos*	187

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LA VIE EST CHÈRE,
LES LIVRES SONT CHERS ?
Les jeunes talents ne peuvent plus se faire connaître ?

MAIS SI...

Les Lectures pour Tous

LEUR EN OFFRENT LE MOYEN EN ORGANISANT

2 GRANDS CONCOURS :

Concours de romans :

Prix : 4000 francs par roman primé.

Concours de nouvelles et comédies :

Prix : 100 à 3000 fr. par envoi primé.

Le nombre des prix n'est pas limité. — Les prix comportent la publication dans *Les Lectures pour Tous* et l'édition des romans en volumes. La Direction de l'Odéon se réserve, en outre, la faculté de représenter les pièces de théâtre primées.

UN GRAND JURY LITTÉRAIRE
EXAMINE TOUS LES ENVOIS

Voir les conditions des Concours et la composition du jury dans LES LECTURES POUR TOUS du 1er Septembre.

LIBRAIRIE HACHETTE

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RUE CONDÉ, PARIS-6e

GUILLAUME APOLLINAIRE

Calligrammes. *Poèmes de la Paix et de la Guerre (1913-1916)*, avec un portrait de l'auteur par Pablo Picasso, gravé sur bois par S. Jaudon. Vol. in-8°..... 8 »

LÉON BLOY

Au Seuil de l'Apocalypse, 1913-1915. Vol. in-18 5.

Méditations d'un Solitaire en 1916. Vol. in-18..... 5.

Dans les Ténèbres, avec un portrait de l'auteur dessiné par sa femme. Vol. in-18..... 5.

GEORGES DUHAMEL

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-18..... 5.

Civilisation, 1914-1917 *(Prix Goncourt 1918).* Vol. in-18 5.

La Possession du Monde. Vol. in-18..... 5.

PAUL FORT

Anthologie des Ballades Françaises, 1897-1917. Vol. in-18..... 5.

Les Enchanteurs. Vol. in 18..... 5.

REMY DE GOURMONT

Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Vol. petit in-18. 3.

Pendant la Guerre. *Lettres pour l'Argentine.* Vol. in-18..... 5.

Lettres à l'Amazone, avec un frontispice et une lettre autographe inédite. Vol. in-18..... 5.

FRANCIS JAMMES

Le Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18..... 5.

Monsieur le Curé d'Ozeron, roman. Vol. in-18..... 5.

La Vierge et les Sonnets, poèmes. Vol. in-18..... 4.

RACHILDE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917,* avec un portrait de l'auteur en héliogravure. Volume in-18..... 5.

ERNEST RAYNAUD

Baudelaire et la Religion du Dandysme (Collection *Les Hommes et les Idées*). Vol. in-16..... 1.

HENRI DE RÉGNIER

L'Illusion héroïque de Tito Bassi, roman. Vol. in-18. 5.

1914-1916, *Poésies.* Vol. petit in-18..... (sans majoration) 3.

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre, poèmes. Vol. in-18.... 5.

Choix de Poèmes, avec une préface d'Albert Heumann, une bibliographie et un portrait. Vol. in-18..... 5.

Les Flammes hautes, poèmes. Vol. in-18..... 4.

ES LIVRES COÛTENT CHER. IL FAUT LES BIEN CHOISIR.

A cet effet, lisez :

Le Carnet Critique

REVUE EXCLUSIVEMENT CRITIQUE

(Littérature, Philosophie, Histoire, Théâtre, Arts plastiques, Musique)

Directeur : **M. Gaston RIBIÈRE-CARCY**

GUIDE DES LIVRES NOUVEAUX

Spécimen : 0.60

*208, rue de la Convention. — Paris XV*e

Impartial, Le Carnet Critique signale à l'attention du public les ouvrages les plus ressants, de quelque tendance soient-ils.

Collaborent ou ont collaboré au *Carnet Critique :* MM. Henri Barbusse. — Jean de Bonnefon. — rnest-Charles. — Victor-Emile Michelet. — Charles Saunier. — Edouard Schuré. — Laurent Tailhade. — Albert Thibaudet, etc.

ABONNEMENTS :

FRANCE	Un an	12 »
	Six mois	6.50
	Trois mois	3.50
ÉTRANGER	Un an	15 »
	Six mois	8 »

L'abonnement au **Carnet Critique** *se trouve plus que remboursé par le prêt trimestriel et gratuit d'un ouvrage nouveau au choix de l'abonné.*

aut mettre à la portée du public toutes les œuvres nouvelles

A BIBLIOTHÈQUE DU CARNET-CRITIQUE

répond à ce besoin en prêtant ses livres (France et Étranger) à des conditions exceptionnellement avantageuses

ABONNEMENTS :

	(1re SÉRIE)	(2e SÉRIE)	(3e SÉRIE)	(4e SÉRIE)
de	1 livre par mois	2 livres par mois	3 livres par mois	4 livres par mois
ant 1 an	10 francs	18 francs	25 francs	31 francs
ant 6 mois	6 »	10 »	13 »	16 »
ant 3 mois	3 » 50	6 »	7 » 50	9 »

Catalogue gratuit avec notice explicative.

E TEMPS EST PRÉCIEUX : Il faut éviter au public les recherches inutiles et la multiplicité des opérations.

A LIBRAIRIE DU CARNET CRITIQUE

alise les opérations. — Elle se charge de tous ordres d'*achat de livres* ou d'*abonent aux périodiques* à des conditions uniques. — Demander spécialement sa ce gratuite

OTA. — Tous les abonnés ou correspondants du *Carnet Critique* reçoivent *gratuitement* le **Bulletin lographique** trimestriel de sa *Librairie.* Ce bulletin comprend toutes les nouveautés parues dans le cou- u trimestre écoulé.

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

208, rue de la Convention, 208. — PARIS XVe

Henri Barbusse.....

Maurice Barrès.....

Romain Rolland.....

Charles Maurras.....

Anatole France.....

Paul Bourget.....

Maurice Maeterlinck...

Laurent Tailhade.....

Colette Willy.....

Paul Fort.....

Henri Bergson.....

Henry Bataille.....

St-Georges de Bouhélier

Bourdelle.....

Saint-Saëns.....

Le Carnet-Critique commencera, le 1er octobre, la publication d'une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale artistique et musicale.

Chaque étude paraîtra en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique*.

Chaque plaquette comprendra :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;
2° Une biographie ;
3° Une étude générale ;
4° Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série :

15 MONOGRAPHIES (voir la liste ci-contre), par MM. Henri Hertz, Gustave-Louis Tautain, Jean Bonnerot, Georges-Armand Masson, Louis de Gonzague-Frick, Roger Allard, Paul Blanchart, André Marot, etc.

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	France...	25 fr.
	Étranger.	30 »
Édition de luxe sur papier Hollande.	France...	100 fr.
	Étranger.	110 »

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	France....	2 fr.
	Étranger..	2.50
Édition de luxe sur papier Hollande.	France....	7 fr.
	Étranger..	7.50

Le prix des abonnements est garanti contre toute augmentation jusqu'au 25 septembre.

Le prix des exemplaires séparés est susceptible de majoration.

ROUSSEAU ET LA POLOGNE

Il fallait la crise de la guerre pour que la neurasthénie sociale, politique et morale passât de l'état latent à l'état aigu, de la période sentimentale et intellectuelle à la période active. Les circonstances ont enfin fait de ce mal imprécis une crise bien caractérisée de croissance humaine qui exerce des ravages et impose une médication. Cette évolution précipitée et cette poussée soudaine vers la maturité ont mis en pleine lumière l'actualité de Jean-Jacques Rousseau. Il en a, par avance, analysé les origines, discerné les lois, établi le diagnostic, souvent prédit les étapes. Il a aussi, avec une singulière divination, prescrit les soins nécessaires à cette fièvre sociale. Si la démocratie bourgeoise, dont il est le père, — il est risé de s'en rendre compte aujourd'hui, — avait appliqué les enseignements et les méthodes de son créateur et de son théoricien, au lieu de travestir ses conceptions pour les utiliser à son profit de classe, elle n'aurait point conduit le monde dans cette impasse où on le voit se débattre aujourd'hui. Le génie vraiment prophétique de l'auteur du *Contrat social* a parfaitement discerné les dangers du système dont il posait les bases, si on en retranchait, ce qui est arrivé, les garanties et les conditions dont il accompagnait sa formule. Il était donc intéressant, à l'heure où la question polonaise se présente une fois de

plus comme le pivot de toute la politique de l'Europe orientale, de relire, pour y chercher des enseignements et des directives, les conseils que le citoyen de Genève donnait, à leur requête, aux Polonais de 1772, à la veille du premier partage de leur malheureux pays, sous le titre de : *Considérations sur le Gouvernement de Pologne et sur sa réformation.* Nous nous en tiendrons à ce seul dessein. D'ailleurs il se suffit à lui-même : il est même déjà presque trop ambitieux, puisque les destinées de l'Europe tout entière sont, en quelques parties, liées à celles de la Pologne et que les destinées de la Pologne elles-mêmes peuvent largement bénéficier de ce petit livre, vieux pourtant de cent quarante-sept ans. Mais, auparavant, nous nous permettrons, de ce même petit livre, de détacher quelques considérations plus générales qui éclairent son objet particulier, en précèdent l'étude et la conditionnent, tant il est vrai qu'on ne peut ouvrir une œuvre du penseur sans y trouver immédiatement le sujet d'une méditation générale sur les événements politiques, moraux et sociaux de notre temps.

Aux premières pages de ces *Considérations*, si pleines d'analyse sagace et de perspicacité aiguë, on éprouve la déprimante impression que notre monde est destiné à patauger désormais dans une sorte de chaos routinier, qu'il n'est plus susceptible d'innovation, qu'il croit découvrir ce qui, depuis longtemps, a été exprimé, qu'il n'inaugure que des perfectionnements déjà périmés, que les remèdes qui lui paraissent inédits sont enfermés dans des flacons déjà tout couverts de poudre. Et puis, en y pensant, on s'aperçoit que, si tout a été dit, en effet, le mal vient de ce que rien n'a été accompli. Il y a eu, au XIX^e^ siècle surtout, divorce complet et profond entre la pensée des grands clairvoyants du passé, qui ont prodigué au monde des avertissements et des enseignements, et les réalisations que les chefs et les pasteurs ont imposées : la civilisation telle qu'elle s'est réalisée matériellement et la civilisation, telle que les annonciateurs l'ont méditée et prêchée cheminent sur des routes parallèles, mais séparées par le fossé bourbeux de toutes les concessions et de tous les reniements. Des prophètes, les hommes n'ont écouté les voix immenses que pour les déformer à leur usage. Ils les interprètent selon leurs commodités et les accommodent à leurs besoins. Souvent, ils en réalisent la parodie. Toute la déception vient de ce que le

rogrès s'est développé à faux. Regardez les trois grandes tapes européennes : la pensée gréco-romaine... et Homère et Virgile aboutissent à Caligula ; le Christianisme, et Jésus finit n Loriquet ; la démocratie, et Rousseau se transforme en oseph Prudhomme. Cassandre est bien la figure la plus tra-ique et la plus profonde parmi tous les symboles.

Relisez simplement ces quelques mots :

Qu'il soit aisé, si l'on veut, de faire de meilleures lois, il est im-ossible d'en faire dont les passions des hommes n'abusent pas omme ils ont abusé des premières. Prévoir et peser tous ces abus à enir est peut-être une chose impossible à l'homme d'Etat le plus onsommé. Mettre la loi au-dessus de l'homme est un problème, en olitique, que je compare à celui de la quadrature du cercle en géo-nétrie. Résolvez bien ce problème, et le Gouvernement fondé sur ette solution sera bon et sans abus (1)...

Vérité essentielle dont n'ont tenu compte aucun des con-lucteurs de peuples, et hors de laquelle il n'y a point de salut. es uns, comme Robespierre, ont sombré pour n'avoir pas louté de la réalisation possible de cette quadrature et avoir ensé en trouver la solution définitive ; les autres, comme tous es hommes d'Etat depuis la Révolution, ont conduit les na-ions aux plus effroyables sursauts pour avoir négligé de hercher au moins une approximation. Cette opposition entre es lois et les passions des hommes, Rousseau, qu'on accuse oujours bien à tort d'avoir voulu fonder une société sur l'er-reur de la bonté foncière de l'individu, en a fait un des thèmes avoris de ses méditations. L'état actuel des sociétés politi-ques montre à quel point il a justement été préoccupé par l'é-ducation civique des âmes. On s'aperçoit avec stupeur, en cette année 1919, qu'il n'existe au monde que des démocraties d'institutions et pas une seule démocratie de sentiment ; enfin le compte, dans ce chaos, où les passions ont momentané-ment supplanté les lois, on constate avec une douloureuse in-quiétude que des dictatures s'établissent sur la volonté de ces mêmes classes qui ont jadis dressé des barricades pour con-quérir la démocratie qu'elles démolissent. Et ce paradoxe n'est point, comme on pourrait le penser, un bouleversement d'idées, un effondrement de principes. Il n'y a ici qu'une réa-

(1) *Considérations sur le Gouvernement de la Pologne et sur sa réformation,* projetée par J.-J. Rousseau. Chap. Ier : *Etat de la question.*

lité longtemps dissimulée, qui, soudain, éclate : jamais, dans aucun pays jusqu'à ce jour, la loi n'a eu d'autre valeur que celle d'une contrainte. Elle n'a jamais été un état d'âme, une manière de sentir. On n'en a jamais compris l'allégresse, ni la beauté. Elle a toujours été extérieure au cœur humain. Elle a contenu, mais non dompté les passions :

En un mot, les abus sont inévitables et leurs suites funestes dans toute société où l'intérêt public et les lois n'ont aucune force naturelle et sont sans cesse attaqués par l'intérêt personnel et les passions du chef et des membres (1).

C'est simplement le cas actuel de toutes les sociétés nationales : la guerre a, pour ainsi dire, fait des passions un moteur plus puissant que le frein des lois. Et celles-ci serrent à vide, tandis que celles-là jouent à plein.

Rousseau, d'ailleurs, et c'est là un des côtés extrêmement modernes de son génie, en indiquant aux Polonais les écueils politiques qui menacent leur barque déjà en perdition, n'a garde d'oublier que l'état social est l'assise même de tout l'édifice. Sans doute l'auteur de l'*Emile*, moraliste avant tout et sociologue, n'est-il pas un économiste scientifique à la manière de Quesnay et des physiocrates. Cependant, le phénomène de la concentration des richesses et ses graves dangers, très sensible déjà à la fin du XVIIIe siècle, dans les fortunes mobilières, à Genève, pays de banque qu'il ne perd jamais de vue, un peu partout, en Europe, dans les fortunes immobilières, perceptible aussi, dès cette époque, dans le domaine industriel où le développement intensif a commencé, ne lui a pas échappé.

L'immense distance des fortunes qui sépare les seigneurs de la petite noblesse est un grand obstacle aux réformes pour faire de l'amour de la patrie la passion dominante. Tant que le luxe régnera chez les grands, la cupidité régnera dans tous les cœurs. Toujours l'objet de l'admiration publique sera celui des vœux des particuliers, et s'il faut être riche pour briller, la passion dominante sera toujours d'être riche. Grand moyen de corruption qu'il faut affaiblir autant qu'il est possible (2).

N'est-il pas étrange que la bourgeoisie, sortie maîtresse d'une révolution dont elle a bien dû emprunter au philo-

(1) *Discours sur l'économie politique.*
(2) *Considérations sur le Gouvernement de Pologne* chap. III : *Applications.*

sophe de Genève certains principes, ait, durant le cours du XIXe siècle, faussé complètement sa pensée et méconnu, au point que l'on sait, tous ses avertissements et tous ses enseignements, dès lors qu'ils n'entraient plus dans ses desseins et ses projets ? Voici donc les principes que Rousseau déclare essentiels à la résurrection de la Pologne. Ils valent encore aujourd'hui et autre part qu'à Varsovie. En bon pédagogue qu'il est, il consacrera un important préambule à montrer de quelle façon l'éducation de la jeunesse d'abord, de la nation ensuite, peut aisément en assurer l'application. Mais, en passant, notons quelques points : Rousseau, dont toute la pensée politique et toute la sensibilité sont si profondément et si exclusivement genevoises, n'a jamais, à ce point, donné la mesure de cette qualité de son génie. Le spectre des dangers qu'il agite aux yeux de la malheureuse Pologne est vêtu, bien plus que du sien propre, du linceul des fautes et des erreurs de la petite république du Léman, dont l'aristocratie égoïste et aveugle dénaturait inlassablement les destinées, viciait l'esprit civique et détrônait, pour la réduire à la mesure de ses intérêts, la majesté de la loi. Quelle émotion gonflait sans doute le cœur de ces Genevois, les compatriotes de l'écrivain, sans cesse déchirés par les appels réitérés aux interventions étrangères, dont les maîtres de sa Cité chérie consolidaient leur pouvoir ébranlé par la marée démocratique, quand ils lisaient sous la plume de l'exilé les nobles exhortations à l'intégrité des mœurs et de la fierté nationales, assises indispensables de l'Etat !

En 1772, quand Rousseau dédie à la Pologne ses *Considérations*, la Pologne est perdue. Insurgée à Barr, elle est trahie par son roi, Stanislas, et les dissidents ; la Prusse et la Russie se sont déjà secrètement entendues ; la neutralité de l'Autriche est pleine d'espérance et de convoitises. Choiseul a bien tenté de former une Ligue entre la Suède, la Turquie et Marie-Thérèse pour sauver le royaume à l'agonie. Mais Dumouriez, qu'il a envoyé aux Confédérés, est battu à Landskron par Suwarow et, découragé, revient en France. Le baron de Vioménil, dépêché en Pologne par d'Aiguillon, qui a succédé à Choiseul, est obligé d'évacuer Cracovie et, le 5 août 1772, le premier partage de la Pologne est réglé par un accord entre la Prusse et la Russie. A la vérité, l'esprit

avisé de Rousseau, à la veille de la catastrophe, n'est point dupe de la situation apparente. Les conseils qu'il prodigue à ses amis, empreints de mélancolie, lourds de pressentiments, ont bien plutôt le ton d'une oraison funèbre sur les causes de leur débâcle que d'un projet animé de foi dans l'avenir. Etait-il temps encore, quand il traçait ces lignes, que — par un sort singulier, et que son génie prophétique n'était pas incapable de prévoir — la Pologne à l'agonie tend, à travers un siècle et demi, à la Pologne ressuscitée, était-il temps encore d'enseigner à ces pauvres esclaves du lendemain l'usage, les devoirs et le redoutable poids de la liberté ? N'est-ce pas à la veille du jour où la poigne étrangère allait doubler le fardeau de leurs propres iniquités sociales qu'il dictait aux maîtres la façon d'affranchir et aux serfs les conditions d'être affranchis ?

Je sens la difficulté du projet d'affranchir vos peuples. Ce que je crains n'est pas seulement l'intérêt mal entendu, l'amour-propre et les préjugés des maîtres. Cet obstacle vaincu, je craindrais les vices et la lâcheté des serfs. La liberté est un aliment de bon suc, mais de forte digestion... Fière et sainte liberté ! Si ces pauvres gens pouvaient te connaître, s'ils savaient à quel prix on t'acquiert et te conserve, s'ils sentaient combien tes lois sont plus austères que n'est dur le joug des tyrans, leurs faibles âmes, esclaves de passions qu'il faudrait étouffer, te craindraient plus cent fois que la servitude...

Polonais, c'est un honneur que ces paroles sublimes du plus grand des penseurs politiques aient été écrites pour vos ancêtres. Mais souvenez-vous que c'est le dernier glas qu'ils aient entendu. Aujourd'hui, la Pologne a brisé, comme Lazare, la pierre du tombeau, et, dans le monde moderne où elle se réveille, elle trouve, posé devant elle, comme les autres, le même problème, sous un autre aspect, que Rousseau lui montrait déjà de son doigt prophétique, et sa noble apostrophe vaut aujourd'hui peut-être plus et mieux qu'hier.

A Varsovie, comme à Prague, d'ailleurs, ou à Belgrade, comme partout où on édifie, où on réforme une constitution, on méditera avec fruit l'analyse serrée, reprise maintes fois par Rousseau lui-même, de l'essence du Législatif et de l'Exécutif, du rapport de leurs valeurs. Mais, dans les *Considérations sur le Gouvernement de Pologne*, au chapitre *Moyens de maintenir la Constitution* (chapitre VII), Jean-Jacques émet un certain nombre d'idées spéciales dont les constitutions euro-

péennes, en opérant un rajeunissement indispensable, doivent tenir compte, si les auteurs des nouveaux textes ne reculent pas devant la réalité, souvent encore inédite, de démocraties qui résideraient dans les faits et les institutions et non plus seulement dans les formules. Plus que tous autres, les Polonais, qui bâtissent en ce moment leur maison nationale, peuvent méditer sur ces conseils qui leur furent jadis adressés par le guide le plus sûr et le plus éclairé en ces matières. Il leur disait, ce guide, il disait à leurs ancêtres, pour qu'à l'heure des réveils ils le répètent à leurs descendants par delà la nuit, qu'il prévoyait ce qu'une vraie démocratie, affranchie de routines, pourrait gagner à être servie par un Exécutif délivré de l'arbitraire division en départements, dont chaque présidence constitue en fait un despotisme qui échappe souvent, dans la pratique, au regard et au contrôle du législateur. Il leur montrait que le grand, presque l'unique danger des républiques, réside dans ce pouvoir exécutif trop tenté de s'affranchir de l'autorité du souverain et de sortir des limites qui le restreignent. Il priait les Polonais, en théoricien averti, de considérer les inconvénients qui résultent du fait que les mêmes députés peuvent être réélus trop souvent, en trop grand nombre, et recevoir en outre un mandat sans précision, sans limite, sans impératif et sans frein, dont ils sont tentés de remplir le vide et le vague par leurs intérêts ou leur fantaisie.

Il attirait encore leur attention sur cette vérité que les assemblées locales, fortement constituées, sont les meilleures assises de la liberté et les meilleures expressions des volontés populaires.

Que la Pologne balbutiante rouvre le petit livre et y puise d'autres avertissements sur les périls qui naissent de trop longues et de trop fréquentes sessions, d'une police des assemblées trop rigoureuse, du vote au scrutin substitué au vote à haute voix et des possibilités de corruption. Qu'elle ne néglige pas non plus cette pensée politique profonde où il suffit de remplacer le mot « corps » par le mot « classe », pour qu'elle devienne d'une immédiate actualité et dont l'application pratique pourra peut-être lui éviter l'impasse tragique où sont acculées tant d'autres nations :

Chaque individu doit avoir sa voix ; nul corps, quel qu'il soit, n'en doit avoir une.

Et ceux qui sont chargés de la constitution polonaise peuvent, dans le *Contrat social*, chercher le commentaire de cette vérité essentielle, dont l'oubli est à l'origine de tout le développement faussé de la société du siècle dernier.

Il y a dans le chapitre X (Administration), à foison, des idées qui, n'ayant jamais encore été appliquées, doivent dans leur nouveauté, peut-être salvatrice, retenir l'examen des législateurs des Etats nouveaux. Et d'abord, Rousseau, qui, pas plus que Montesquieu, n'a eu garde d'oublier, dans ses considérations sur la société et les sociétés, le dogme de la séparation des pouvoirs sans lequel il ne peut exister de démocratie, semble pourtant, et non sans raison, dans ces *Considérations*, fonder sur l'ordre juridique la stabilité, le développement de tout l'édifice politique lui-même et en faire découler la valeur de l'Exécutif et du Législatif. Il conçoit, par exemple, à la base de sa constitution polonaise idéale, un « code politique » sur lequel il ne s'explique pas clairement, mais qui paraît bien être, dans son esprit, le Livre essentiel où coexisteraient les chapitres de la Constitution, un ensemble de lois humaines destinées à les sauvegarder et à assurer le libre exercice du contrat social, et surtout les lois naturelles qui sont à son origine et garantissent les droits de l'individu, lui indiquent ses devoirs, lui confèrent la liberté, décident des impératifs imposés à l'Etat et, par l'Etat, à ceux qui exercent la souveraineté et à ceux qui en reçoivent la délégation. Ce que Rousseau appelle un « Code politique » est en somme l'idée première des Droits de l'homme et du citoyen. Il est d'ailleurs très remarquable que Rousseau, qui a tant et si souvent admiré Rome, refuse ici toute autorité au droit romain, convaincu qu'il est, et avec justice, que la loi doit être l'émanation propre de chaque nation et l'expression dernière de sa volonté personnelle.

Il ne veut pas que la magistrature soit une carrière.

> Comptez que, quand la magistrature ne sera pour ceux qui l'exercent qu'un état d'épreuve pour monter plus haut, cette autorité n'aura pas en eux l'abus qu'on en pourrait craindre...

Cette conception de magistrats, stagiaires dans leurs fonctions, et qui, ayant, à leurs tribunaux, affirmé leur conscience évidente du droit naturel, doivent être promus à la dignité de concevoir la loi écrite, de la formuler et de l'édicter dans les

charges suprêmes de l'État après l'avoir appliquée, résout de la manière la plus heureuse le problème de la nomination de ses magistrats par choix ou par élection.

Enfin, ayant, bien avant la Révolution, posé en principe que nul n'est censé ignorer la loi », l'auteur de l'*Emile* recommande les codes courts, clairs et précis, afin qu'ils puissent être enseignés dans les universités et les collèges, et que le célèbre principe passe dans la réalité des choses.

Il n'y a point dans l'œuvre de Rousseau de plus belle page, ni de plus éloquente que celle qui sert de préambule aux conseils qu'il envoie aux Polonais, à propos du système économique nouveau, engendré pour la réforme de leur constitution. Il n'en est point non plus qui paraisse plus naïve et plus démodée, à l'heure où les Gouvernements, écrasés par une redoutable situation financière, sont poursuivis par l'obsession des milliards, et plus actuelle, en même temps, plus lumineuse, plus moderne, en ces mois chaotiques où l'espoir du monde étant, par la force des choses, suprêmement concentré dans la puissance et la majesté du travail, les peuples, en dernière analyse, écœurés de le voir taché de sang et de boue, en sont venus à collaborer avec les planches aux assignats du capitalisme, pour discréditer l'argent. Cette page est en effet un réquisitoire violent contre l'or et la fortune. Rien, d'ailleurs, dans cette vigoureuse apostrophe, de la mystique anarchiste d'un Tolstoï ou du néant communiste d'un Lénine. Rousseau rêve d'ordre, d'abondance réelle et saine, d'une richesse véritable, d'une production intensive ; mais à l'activité de la nation polonaise il propose d'autres buts, et il voudrait d'autres ressorts que la poursuite effrénée de la puissance appuyée sur l'argent, créateur de luxe, d'ambition et d'avidité. « Soyez mieux que pécunieux, soyez riches. » Il y a dans ces lignes, avant la lettre, une analyse complète et profonde de l'état d'esprit de l'Allemagne de 1914, de la mentalité de la haute finance internationale. Visiblement, Rousseau, partout poursuivi par le souvenir d'une patrie absente et adorée, par-dessus la noblesse polonaise, généralement besogneuse, s'adresse à ses compatriotes, à sa Genève, où le souvenir des lois somptuaires et des austérités de la Réforme n'empêchait pas les grosses fortunes de banque de commencer à s'édifier.

Jean-Jacques avoue lui-même, encore qu'il prêche un retour impossible, il le sait, aux échanges en nature, que son dessein n'est pas « de supprimer la circulation des espèces, mais de la ralentir ».

Pour moi, dit-il, je n'entends proscrire ni l'argent, ni l'or, mais les rendre moins nécessaires, et faire que celui qui n'en a pas soit pauvre sans être gueux.

Et aussi :

... Il importe qu'un bon système économique ne soit pas un système de finance et d'argent.

Son projet, — il serait aujourd'hui plus utile que jamais de le réaliser et laPologne, qui a toute la jeunesse de la résurrection, devrait en donner l'exemple au monde, — son projet est au fond de laisser subsister l'argent comme moyen d'échange, mais de lui enlever toute la majesté dont il était — alors déjà — revêtu, de le dépouiller de son prestige, de détruire son culte, de lui enlever son autorité souveraine et de lui susciter dans l'ambition, les désirs et les efforts des hommes des concurrences efficaces. Il voudrait revêtir de signes extérieurs « tous les grades, tous les emplois, toutes les récompenses honorifiques », que les hommes d'Etat, les magistrats, les citoyens utiles ou illustres pussent toujours « dominer l'opulence ; qu'un riche qui n'est que riche, sans cesse offusqué par des citoyens titrés et pauvres, ne trouvât ni considération, ni agrément dans sa patrie ; qu'il fût forcé de la servir pour y briller... » Que dirait aujourd'hui le pauvre grand homme, dans sa patrie et dans le reste du monde ? Si ses conseils étaient chimériques, ses craintes du moins ne l'étaient pas. L'avenir l'a montré. Plus que jamais la richesse triomphe et ordonne, intransigeante et aveugle, seule honorée et seule souveraine. Elle est devenue l'étoile damnée vers laquelle se tendent les mains crispées de l'humanité. Les Crésus ont appris aux peuples à en faire leur but suprême et le terme même de leurs songes, et, effrayés devant leur œuvre, se plaignent aujourd'hui d'avoir formé de trop bons élèves.

Les dignités, le talent, les charges, les chaires, les dévouements, que Jean-Jacques voulait revêtir d'une majesté et d'une considération telles qu'ils pussent faire contre-poids à l'or des riches, aident tout juste ceux qui en sont revêtus, qui les occu-

ent ou les pratiquent à prolonger l'agonie de la médiocrité famée, quand ils ne consentent pas à les monnayer.

Il y a dans le chapitre intitulé : *Système économique* chap. XI) une partie de la forte argumentation du philoophe contre l'argent, qu'il faut citer presque en entier. Que es économistes du XIX^e^ siècle, assez avisés et perspicaces — ils sont rares — pour avoir flairé l'instabilité du système nancier tel qu'ils le voyaient fonctionner sous leurs yeux, ent pu prévoir qu'il ne résisterait que péniblement à quelque rmidable crise, c'est bien, mais ce n'est point étonnant. Il st bien plus curieux que Rousseau, qui ne pouvait autour de ui apercevoir encore que les tout premiers symptômes de la rande concentration industrielle et économique et observer eulement les premiers signes avant-coureurs du développement capitaliste du XIX^e^ et du XX^e^ siècle, ait eu la prescience es affres redoutables au milieu desquelles les nations, en l'an e grâce 1919, se débattent contre le spectre de la banqueoute. Il n'a pas fait que prévoir, d'ailleurs, il a, par surcroît, ndiqué le remède. Mon dessein, dit-il, est

de prouver surtout combien il importe qu'un bon système économique ne soit pas un système de finance et d'argent... Au fond, argent n'est pas la richesse, il n'en est que le signe ; *ce n'est pas signe qu'il faut multiplier,* mais la chose représentée. Et que n'importe, après tout, d'avoir cent guinées au lieu de dix, si ces cent uinées ne me rapportent pas une subsistance plus aisée? La richesse écuniaire n'est que relative; et, selon des rapports qui peuvent hanger par mille causes, on peut se trouver successivement riche t pauvre avec la même somme, mais non pas avec des biens en ature...

On n'a jamais plus brièvement résumé, ni plus nettement révu les terribles dangers que devait, à la fin, présenter le ystème capitaliste fonctionnant à outrance, tel que l'a consitué l'évolution de la bourgeoisie au siècle dernier. Les miistres des Finances en savent aujourd'hui dans le monde ntier, sauf aux Etats-Unis, quelque chose.

Adversaire du luxe, qu'il veut supprimer, et de la richesse, Rousseau ne peut évidemment pas établir son système d'impôt sur le superflu ou sur la fortune. D'autre part, on peut upposer, sur la foi de quelques phrases, qu'il s'oppose à impôt indirect. Il ne lui reste guère pour fournir des res-

sources à l'Etat — et il regrette qu'elles ne puissent pas lui être apportées en travail et en nature — qu'à frapper la terre, toutes les terres, même les terres royales et épiscopales, ou, mieux encore, le revenu de la terre. Il serait intéressant de rechercher dans quelle mesure son système de dîme, dont le produit, vendu à l'étranger, doit fournir des ressources publiques sans que les nationaux aient rien à verser en espèces, a eu une influence réelle sur les doctrines communistes et sur les applications dénaturées qui en ont été faites.

Rousseau, on le sait, logique avec lui-même, était l'adversaire déterminé des grandes armées permanentes et, comme il dit, « réglées ». Il en craignait l'esprit ; il ne les estimait propres qu'à entreprendre des conquêtes ou, entre les mains de tyrans, à opprimer la liberté des citoyens. Averti par l'exemple de Rome, éclairé par la conception militaire de la Suisse et l'histoire de Genève, il a maintes fois affirmé que les milices sont les seuls instruments sûrs des peuples libres. C'est leur institution qu'il n'hésite pas à conseiller aux Polonais, malgré les puissants dangers qui les entourent, malgré la Prusse, malgré la Russie dont il ne méconnaît nullement les ambitions, les criminels projets. Une fois de plus prophète, il connaît le sort lamentable qui attend le pays qui a fait appel à son génie. Mais c'est alors qu'avec une émotion et une gravité plus recueillies il adresse aux Polonais ces paroles suprêmes, qui sont assurément moins la règle de ceux qui vont vivre que le viatique aux condamnés qui vont s'endormir dans le sommeil de l'esclavage :

> Une seule chose suffit pour la rendre impossible à subjuguer : l'amour de la patrie et de la liberté, animé par les vertus qui en sont inséparables... Tant que cet amour brûlera dans les cœurs, il ne garantira pas, peut-être, d'un joug passager ; mais tôt ou tard il fera son explosion, secouera le joug et vous rendra libres.

Sur ces mots, la Pologne s'est voilée la face et est entrée au tombeau. Ces mots y ont entretenu les battements de son cœur. Pendant la nuit épaisse de cent quarante-sept années, ces mots du grand ami ont bercé sa léthargie de leurs espoirs prophétiques. Ils ont été tout ce qu'il lui restait pour attendre et pour croire, son drapeau, sa folie et sa volonté. Et maintenant qu'elle s'éveille, elle doit songer, pour se guider en son jeune matin, que ces mots ardents sont les suprêmes

chos d'une voix humaine qu'Elle ait entendus avant de s'as-oupir (1).

Nous n'avons prétendu tirer de l'œuvre de Rousseau que n substance, pour ainsi dire, utilitaire, ce qui, après un siè-ue et demi, demeure le meilleur avis, le meilleur conseil et plus actuel aux Polonais ressuscités et à tous les autres euples décidés à fonder désormais leur vie sur les réalités émocratiques. Plus que tout autre, le philosophe de Genève s a profondément conçues et peut-être encore plus senties ue pensées. C'est dans l'ouvrage dont nous parlons qu'il les peut-être le plus fortement résumées. Il travaillait ici, pour nsi dire, sur le vif. Sans doute, il admet comme chose ac-uise, lui, l'auteur du *Contrat social*, la royauté et l'aristocra-e dans le pays auquel il s'adresse, ce qui peut surprendre ous sa plume et dans son cerveau. Mais ce n'est là qu'un ouveau trait de son génie. Si, chemin faisant, dans le même uvrage, il prodigue, au contraire de son siècle, tant d'amères itiques à la constitution des Anglais, c'est qu'il sent ceux-ci rêts pour une démocratie, dont ils s'obstinent à repousser la rme, et il y a dans les leçons un peu rugueuses qu'il leur nne plus d'amour et de regrets que de sévérité. Il sait bien, ar contre, que les Polonais de cette époque ne sont prêts ni our la République, ni pour l'absolue justice sociale qu'il leur ouhaite un jour d'atteindre. Il a la clairvoyance et la finesse e ne leur en indiquer que les voies qui y conduisent, sans ouloir sottement les précipiter dans les bouleversements d'un égime nouveau auquel rien ne les a encore préparés. Mais, n revanche, s'il ne les croit pas le peuple élu pour réaliser le éveloppement intégral de sa pensée politique, il les devine otes à saisir toutes les nuances de la conception morale sur quelle on établit, selon lui, le régime de la liberté et de la oblesse civique ; c'est en leur en prodiguant les notions qu'il ompte les conduire aux réalisations et aux conséquences dé-nitives. En vérité ses *Considérations* sont mieux qu'un pré-

(1) Il faut signaler dans la *Conclusion* encore un autre passage prophétique. ailleurs les prophéties qui se sont réalisées abondent dans l'œuvre de ce génie qui été gros de tout l'avenir. Rousseau, parlant des voisins de la Pologne, écrit : « Quoi-ue je ne fasse aucun cas de la sûreté qu'on se procure au dehors par des trai-s... ne vous ruinez pas en ambassadeurs et ministres dans d'autres cours et ne mptez pas les alliances et traités pour quelque chose Quand elles le (leur intérêt) ouveront à remplir leurs engagements, elles les rempliront, quand elles le trouve-nt à les rompre, elle les rompront. » Toute la théorie du « chiffon de papier » t prévue dans ce passage.

cis politique ou qu'une constitution. Ce sont les assises sentimentales et morales de la démocratie qu'il rêve. C'est en ce sens qu'elles ont gardé toute leur actualité et toute leur vérité. Ne contiendraient-elles point ces vues de haute politique sur les alliances nécessaires aux Polonais pour les préserver de l'avidité russe, sur les bienfaits et les sécurités du système fédératif, elles auraient pourtant encore cette rare valeur d'avoir, au delà des siècles, prévu la grande révolution de ce temps. Les jours sont venus où l'instinct des nations cherche ses voies bien plus dans les notions morales que dans les conceptions de la raison politique. La Révolution française, que Rousseau a tant inspirée et par laquelle sa pensée a été si déformée, a posé un certain nombre de problèmes. Le XIX^e^ siècle en a résolu quelques-uns : la séparation de la religion et de l'Etat, le suffrage universel, l'égalité devant la loi, les droits civils, sont acquis partout ou presque partout, théoriquement ou pratiquement. Les autres, les problèmes économiques et moraux, qui ont tant préoccupé Rousseau, ont été éludés, éludés ou maquillés. Les nations les posent aujourd'hui de nouveau et par la force devant les classes qui se sont proclamées dirigeantes, et c'est ce qui fait que Rousseau semble vivre et écrire aujourd'hui. Il voyait juste, l'homme au bonnet arménien, quand il prêchait que la démocratie — ou du moins ses bases et ses garanties — n'est ni dans les lois, ni dans les formes, mais dans les mœurs et dans l'éducation morale des peuples. Il faut non penser volontairement en démocrate, mais sentir naturellement en démocrate, et dans ce domaine on peut bien dire que la bourgeoisie issue de la Révolution d'hier et le bolchévisme sorti de la révolution d'aujourd'hui sont moins loin l'une de l'autre qu'on ne le pense, puisque l'une a constitué, après plus d'un siècle d'exercice du pouvoir, une classe de privilégiés et de dirigeants, et que l'autre s'efforce de la créer. Du fond de sa tombe, au nom du plus bel idéal qui ait inspiré un homme, Rousseau condamne l'une et l'autre et montre la voie.

MARCEL ROUFF.

LES VOLETS DU DIPTYQUE[1]

II

LES CHEFS DE L'OCCIDENT

LEURS IDÉES

Ils se sont mis à quatre pour refaire le monde. Ils avaient la force matérielle. Ils avaient l'autorité morale, l'une et l'autre puissantes, indiscutées. Ils étaient animés tous les quatre, chacun pour son pays, de l'ardeur patriotique la plus noble et de l'esprit national le plus fort. De plus, l'un d'entre eux avait des idées.

Ces idées, que le Président Wilson ramenait de l'autre monde, une force irrésistible les portait parmi tous les peuples à la fin de la guerre et au début de l'armistice. Une force évangélique, qui entraînait les masses loin des autels désertés des vieilles idoles. Quand il débarqua en Europe pour venir s'asseoir à la Conférence, le Président Wilson était chef du gouvernement dans son propre pays et chef de parti dans tous les autres.

On peut tout reprocher au Président Wilson, et même, au gré de certains, d'avoir assuré au genre humain de longues provisions de guerre, mais non pas d'avoir gardé pour lui ses idées. Il les exposait toutes les semaines environ, et du ton le plus œcuménique. Dites-vous que par ses actes, durant la Conférence, il vous a surpris ou déçu ? C'est votre faute et non la sienne : que ne le lisiez-vous? C'est en ce point que faiblit la position de ceux qui se plaignent que la paix ne leur ait pas apporté de satisfactions assez substantielles, par la faute

(1) Voy. *Mercure de France*, 16 juin 1919, n° 504.

de l'idéalisme américain. Equitable ou inique, absurde ou raisonnable, les Américains n'ont rien dit qu'ils n'aient au préalable copieusement annoncé.

Bien plus : le président n'a pas seulement aspergé l'univers de ses principes de morale politique ; il a proposé un plan d'application concrète de ses idées : ce sont les quatorze points. Par leur silence, au moins, gouvernements, opinion, presse y ont consenti. Et si quelque gouvernement indolent a négligé d'aventure des oppositions ou des réserves nécessaires, quelles objurgations l'ont rappelé à son office? Ces quatorze propositions, formulaire assez médiocre des conditions de l'Europe future, l'Europe les a reçues de l'Amérique sans une observation. Ou plus exactement ce texte, depuis qu'il a été descendu du Sinaï, a souffert deux corrections seulement, dont aucune n'est d'origine française. Le président Wilson a lui-même bouleversé par des documents ultérieurs ses idées sur l'Europe centrale, et le Cabinet britannique a obtenu la suppression de l'article relatif à la liberté des mers par une négociation antérieure à la Conférence de la Paix, et qui, comme nous verrons, a été l'un des nœuds de toute l'affaire.

Et ce n'est pas tout. Les quatorze propositions n'étaient pas la seule pièce déjà placée sur la table au moment où les plénipotentiaires ont pénétré dans la salle. Il y avait l'armistice. Il y avait les conditions de l'armistice.

La guerre a pris fin par un armistice, non par une capitulation. Distinction sans effet pour le cas présent, car cet armistice était, tout comme une capitulation, l'aveu que la force allemande était brisée et que l'Allemagne était incapable de toute résistance militaire. Sans doute, mais au mépris des faits la mauvaise foi tudesque a saisi cette distinction et prétendu la faire valoir. Pour ranimer l'esprit pangermaniste depuis le 11 novembre, rien n'a été plus souvent rappelé que cette imposture que l'armée allemande n'avait pas été battue. C'est donc sans doute qu'elle n'avait pas été assez battue. Je ne dis pas que la liaison des idées soit ici bien rigoureuse et nécessaire, mais on aperçoit cependant que si l'on voulait poursuivre une paix militaire et « spatiale », il eût mieux valu permettre au maréchal Foch de remporter encore sa dernière victoire. Or, qui donc a osé combattre l'armistice quand il s'est présenté? Un seul, dit-on, parmi les Français.

u'il eût raison à cette heure ou qu'il eût tort, du moins il uvrait par là, pour lui seul, le droit à critiquer plus tard ndulgence de la paix.

Si l'on peut à peine percevoir quelque souffle d'opposition ontre la concession de l'armistice, quelles voix s'élevèrent ontre les conditions de l'armistice ? Il y avait pourtant là une olitique provisoire à l'égard de l'Allemagne, et par suite les ermes d'une politique définitive. De l'armistice on pouvait ire une capitulation véritable, en condamnant l'armée alle- nande au désarmement complet. Quelqu'un, en effet, le pro- osa. Et qui donc ? Ceux qui se plaignent aujourd'hui que le raité laisse l'Allemagne trop forte? Non pas, mais l'état-major méricain. Si d'ailleurs ce désarmement était en fait possible, 'est une autre affaire, technique et militaire, et qui m'est onc fermée. Mais d'ailleurs, loin qu'on l'ait tout à fait désar- ıée, on conservait l'armée allemande, et on lui fournissait on rôle et ses consignes.

Il doit être écrit en quelque livre hermétique, où les mili- aires et bon nombre d'hommes d'Etat apprennent la politi- ue, que les affaires de l'univers se règlent sur le Rhin. Cette emi-vérité est féconde en catastrophes, qu'elle recèle dans on sein. L'histoire de la guerre nous montre en maints en- roits combien cette idée est forte dans certains esprits ; l'ar- istice puis l'histoire de la paix en ont apporté de nouveaux moignages. L'armistice du 11 novembre 1918 a parfaite- ent tiré sur le front d'Occident toutes les conséquences des loricuses victoires de Foch, de Gouraud, de Mangin et des rmées britanniques. Qu'importe, après cela, que tout le reste, e Dantzig à Salonique, ait été bâclé ? Qui s'en souciait, puis- u'on les tenait à la gorge sur le Rhin ? Ce fut pourtant l'ori- ine de quelques mécomptes.

Parmi les conditions qu'il imposait à l'armée allemande, armistice lui prescrivait d'évacuer de vastes territoires à ouest et lui défendait d'en évacuer d'autres, plus vastes, à est. Il lui était interdit à la fois de conserver les premiers et e renoncer aux seconds. Et non pas, ceux-ci, des territoires llemands. Non. Des territoires dont nous ignorons et igno- rons sans doute longtemps la nationalité, des territoires ont nous saurons dans quelques dizaines d'années s'ils sont usses comme devant, ou s'ils sont polonais, lithuaniens,

lettons, mais qui en tous cas ne sont et ne seront pas allemands.

Ce sera un beau livre que celui qui traitera de la philosophie de l'armistice de 1918. Le jeune docteur qui n'est pas encore né et qui l'écrira pour l'Université de Paris ou pour l'Université Columbia pourra faire l'effort qui nous est interdit : retrouver les conditions, les hypothèses et les craintes politiques du mois de novembre 1918. Pour nous, c'est trop d'impartialité. Nous distinguons cependant déjà qu'au 11 novembre les vainqueurs se trouvèrent embarrassés pour décider qui était désormais leur principal ennemi, de l'Allemagne ou du bolchévisme. Décision qui conduisait au choix d'une politique à l'égard de l'Allemagne. Car si la grande affaire était d'arrêter le bolchévisme, il était imprudent d'affaiblir l'Allemagne, par où le fléau devait passer pour venir en Occident. Mais s'il fallait avant tout abattre en Allemagne l'esprit de résistance, laisser faire le bolchévisme semblait un moyen recommandable. Grave perplexité, et bien propre à tenir en suspens les plus fortes têtes de l'univers.

On redoutait les progrès de ce monstre que l'Orient venait d'enfanter dans le moment même que la victoire sonnait dans tout l'Occident ses glorieuses fanfares : on pensait qu'il s'avancerait vers nous en suivant les lignes de chemins de fer et les voies naturelles de pénétration. On le comparait à quelque virus, peste, choléra, lèpre ou typhus. Par une confusion prophylactique, on comptait sur la protection de la distance : il semblait moins redoutable à Petrograd qu'à Berlin, à Berlin qu'à Munich, à Munich qu'à Zurich. Une sorte de superstition médicale étreignait l'esprit public, et Dieu, qui gardait du Malin l'esprit des grands chefs, les gardait moins du péril de la métaphore. Cette erreur métaphorique conduisit : dans l'ordre politique à ignorer tous les mouvements qui paraissaient en Allemagne suspects de bolchévisme ; dans l'ordre militaire, à confier à l'armée allemande les marches du bolchévisme. Dans les deux cas on s'engageait dans une politique qui favorisait en Allemagne un reste de consistance et par conséquent l'esprit de résistance. Les critiques de ceux qui reprochent au traité et à ses auteurs leur indulgence à l'égard de l'Allemagne remontent jusqu'à l'armistice et à ses auteurs : il manque à ces critiques l'avantage logique d'avoir commencé assez tôt.

§

Mais laissons l'ordre méprisable des faits. La Conférence va s'ouvrir; Wilson arrive en Europe. Voici venir le règne — ou le jeu — des idées.

Les idées du Président Wilson étaient au nombre de deux. Je ne parle point ainsi par irrévérence, et je ne pense pas en ce moment aux idées personnelles du Président. Bien au contraire, et je me plaindrais plutôt que la diplomatie française n'ait pas eu préalable tenté quelque analyse psychologique du Président des Etats-Unis, laquelle n'était pas si simple. Mais je ne crois faire tort à personne si je dis que le populaire entendait par idées wilsoniennes deux choses :

Régler les difficultés présentes par un système politique établi sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. A chaque peuple son indépendance et ses frontières;

Régler les difficultés futures par un système pacifique des relations des Etats.

La première idée, c'est le principe des nationalités, la seconde, la Société des Nations. Il n'y a d'embarras que pour savoir laquelle est la plus contestée.

D'où venait donc, à cette heure, la puissance de ces idées dans l'esprit du plus grand nombre? De leur nouveauté? Elles sont vieilles comme les rues de Rome et de Paris.

De la beauté de la forme et de l'éclat du style ? Sans doute le style du président Wilson traduit l'élévation constante de sa pensée, mais il porte aussi la marque un peu monotone et fatigante de la morale continue, qui a parfois les mêmes effets que l'éloquence; il manque de divertissement, chose si nécessaire ; il peut porter dans les esprits vertueux une conviction lente, il n'enflamme guère.

Est-ce de la personne du président et de son prestige? Sans doute. Mais encore les autres gouvernements de l'Entente, s'ils avaient été pendant la guerre moins occupés ou plus clairvoyants, auraient pu saisir les mêmes idées et les proposer au monde. Qui peut dire que ces déclarations n'auraient pas eu le même succès ? Les alliés ont d'ailleurs essayé, bien lourdement, de dire quelque chose de semblable dans leur note de décembre 1916 en réponse aux premières invitations allemandes.

Si les deux idées dites wilsoniennes ont paru, au début de

la Conférence, souveraines, loin que ce soit pour leur nouveauté, je crois que c'est pour leur antiquité. Elles forment un terme, plus qu'un commencement. Telle était leur force dans l'esprit des masses. Au cours même des négociations une puissance s'est trouvée qui s'est attachée à elles et n'a rien demandé que de les faire triompher. Non pas que je sois aveugle aux immenses bénéfices matériels que l'Amérique retire de cette guerre, mais ces avantages lui sont venus de la situation elle-même, sans que les plénipotentiaires américains aient eu à les solliciter, à les ménager ou à les acheter. L'Amérique occupait ainsi dans les négociations une position arbitrale, pure et sévère, d'où elle dominait les autres.

Si ces deux idées sont anciennes, leur date de naissance est cependant différente.

Pour la première, partisans et adversaires s'accordent en un point : c'est à reconnaître que l'origine du principe des nationalités est dans la Révolution française. Ce qu'on a peut-être moins remarqué, c'est que le Président Wilson l'a presque toujours entendue précisément comme la Révolution l'entendait, et comme nous ne l'entendons plus du tout.

La Révolution n'avait en effet aucun sentiment de ce que nous appelons le droit des nations. Il en est plusieurs raisons, dont la première suffirait. Les peuples qui réclament aujourd'hui soit leur indépendance, soit leur intégrité nationale, à ce moment ne réclamaient rien du tout. Les grands comme les petits, les anciens comme les nouveaux, et l'Allemagne comme la Yougoslavie. C'est plus tard et par l'effet même des mouvements sortis de la Révolution qu'ils ont découvert leur conscience nationale. Pour trouver des nations opprimées et voulant sortir de l'oppression au sens où nous l'entendons aujourd'hui, il eût fallu courir jusque dans l'empire ottoman, et la Révolution n'eut jamais l'idée de chercher querelle au Grand Turc. Les Français de la Révolution ne se sont jamais lassés d'appeler les autres peuples à la liberté, mais ils conseillaient par là les révoltes non contre les peuples, mais contre les rois. Qu'un autre peuple pût opprimer un peuple, pensée impie et contraire à tous les dogmes. La tyrannie, source des abus et des crimes, est, par définition, le fait d'un seul, et la révolte contre la tyrannie, c'est, comme disait l'ancêtre Etienne de la Boétie dans sa vieille langue, le « Contr'un ».

est vrai que les Révolutionnaires avaient sous les yeux xemple exactement contemporain d'un peuple qui venait de couer le joug d'un autre peuple et c'était justement l'Amé- que. Mais les Révolutionnaires français, ne voyant que l'Eu- pe, ne se souciaient guère des autres continents : ils pre- ient aux Américains beaucoup d'idées mais non pas leur périence.

Or le Président Wilson a toujours parlé de l'indépendance s peuples à la mode de la Révolution. Dans ses discours an- rieurs à l'armistice il a toujours indiqué que l'oppression s peuples, le rapt des provinces, le recours à la guerre, c'était ur lui le fait des monarques ou au moins des autocrates. pprimez les régimes absolus, plus d'ambitions personnelles s souverains, plus d'avidité territoriale, et tous les peuples ntrent dans leurs justes frontières. Cette idée n'est pas de- eurée théorique; et c'est en vertu de ce principe que le Pré- lent Wilson a prescrit d'abord aux Allemands de changer gouvernement. Il pensait que l'impérialisme germanique ait lié au régime personnel. Quelques observateurs politiques abord, puis l'expérience immédiate de la République alle- ande, ont démenti cette démocratique confiance (1).

Le système de la paix universelle, aujourd'hui Société des ations, est une idole bien plus ancienne de l'humanité. Ceux i « n'y croient pas » répètent que c'est une éternelle chimère fantée par l'esprit dans la catégorie de l'idéal, et qui n'en rtit jamais. Chimère du passé, chimère du futur. N'en croyez n, je vous prie, — pour le passé. Les hommes n'ont rêvé de paix universelle qu'après l'avoir réalisée, ou qu'après avoir u qu'ils l'avaient une fois réalisée, ce qui, dans l'histoire des ées, est équivalent. Le Sénat et le Peuple romains, partis un régime municipal, sont parvenus à soumettre à leurs lois petite portion du monde alors connue. Durant quatre siècles empire les guerres furent éloignées, guerres civiles ou guerres frontière. Au contraire, durant la longue période qui sui- t, la guerre était partout. La paix romaine apparut alors mme un éblouissement obscur à travers tant de voiles qui

(1) Il est inexact ou au moins incomplet de rapporter aux seules idées révolu- nnaires françaises l'origine du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. C'est vue européenne, c'est-à-dire petite. Un esprit d'éducation anglo-saxonne trou- rait une autre cause dans la pratique politique anglaise qui recommande toujours confiance au self-government des peuples civilisés. Cf. aussi les doctrines publicistes américains sur Cuba et les Philippines.

système d'oppression portait en lui, dans sa vie interne, presque toutes les causes de trouble de l'Europe. Alors que toutes ces questions de liberté des peuples ont été posées à la fois, comme d'ailleurs toutes les questions politiques du monde, quoi de surprenant si la nécessité est apparue de les régler toutes par la liberté? Et ainsi l'affranchissement des nations a paru inévitable, même s'il devait être chaotique. Bien plus que le sentiment populaire pour le droit des peuples, bien plus que l'idée de justice ou la tradition révolutionnaire, ce qui assurait la liberté des opprimés, c'est l'impossibilité de faire autrement. Raison de fait devant laquelle toutes les autres s'inclinent. Pour l'Europe centrale, au moins, c'est cette dernière raison seule qui a déterminé le Président Wilson. Les premières raisons de sentiment et d'idéologie ne lui suffisaient pas : il demeura « austrophile » jusqu'au jour où il reconnut que ce droit de libre disposition, les nations de l'Europe centrale s'en étaient emparé sans l'attendre. Le principe des nationalités, ce n'est rien, si l'on veut qu'il soit juste; mais il est nécessaire.

Mais s'il était nécessaire, il était aussi dangereux. On lâchait dans le monde de nouveaux nationalismes ; il fallait donc les protéger par de nouvelles mesures internationales. Les vices du passé conduisaient à la liquidation nationale de l'Europe et de l'Asie antérieure ; les craintes du futur conseillaient un régime de précautions internationales, un régime par conséquent qui posait des limites aux souverainetés nouvelles et même anciennes.

Ainsi l'une des deux « idées wilsoniennes » commandait l'autre; elles tendaient d'elles-mêmes à s'ordonner en système, s'il s'était trouvé quelqu'un pour construire sur cette base l'édifice politique universel.

§

Dans ces conjonctures, qu'eussiez-vous fait, prince de Bénévent ? Je n'évoque pas ainsi brusquement l'ombre illustre de Talleyrand pour recourir à ce facile artifice qui accable de débiles successeurs sous le poids de la gloire d'un grand devancier. Il l'a conquise le plus souvent dans des circonstances fort différentes. Mais c'est qu'ici nous savons parfaitement ce qu'en pense Talleyrand, et c'est un cas tout à fait analogue qui l'a conduit à l'immortalité diplomatique. Analogue, non par

s faits : il n'y a rien de commun entre les questions politi-
es que Talleyrand et ses collaborateurs ont traitées en 1814
celles qui ont si cruellement embarrassé les diplomates de
19. Mais semblable par la méthode, car Talleyrand n'a pas
t autre chose dans ses négociations immortelles de Vienne
e d'invoquer les idées de ses adversaires pour ses propres
térêts, et d'obliger ainsi les autres puissances à souscrire aux
sirs de la France.

Mon éloquent ami, M. Salvatore Barzilaï, se demandait un
ur à Montecitorio, peu de temps avant la guerre, ce que c'était
juste qu'une négociation diplomatique : « C'est, en somme,
pondait-il, une conversation dans laquelle l'un des interlocu-
urs roule l'autre. » Et il ajoutait avec une bien fine malice :
Pendant trois siècles, l'Italien n'a jamais été l'autre. » Depuis
discours, le député du Vatican — du quartier du Vatican
a été lui-même plénipotentiaire à la Conférence. Si, en cette
alité, il a pu apprendre quelque chose de ce qui s'y passait,
je n'en suis pas sûr, — peut-être a-t-il modifié son senti-
ent. Il est possible qu'une négociation à deux soit une lutte
plus fort ou au plus roué, mais, dès qu'on est quatre, cinq
dix, on se rapproche, si peu que ce soit, des conditions de la
scussion publique, l'hypocrisie des idées devient obligatoire,
les principes dominent le débat.

Il en était ainsi en 1814, comme en 1919. Alors comme
jourd'hui les Alliés vainqueurs avaient assourdi l'univers de
urs proclamations. Ils voulaient par les armes faire triom-
er les principes qui les liaient. En ce temps-là le droit des
tionalités s'appelait la légitimité et la Société des Nations la
ainte-Alliance. J'entends par là que ces principes avaient
ors la même force que ceux que nous reconnaissons aujour-
hui. Ils paraissaient tout aussi sages, obligatoires et tutélai-
s. Talleyrand, représentant de la France vaincue, part pour
ienne emportant dans sa valise les instructions de son roi
les principes de ses ennemis. Il ne les lâchera plus. Il les
andit sans cesse. Il s'arrange toujours dans les discussions
ur avoir la légitimité avec lui : il sait qu'il est interdit aux
tres de résister à cet argument qui incline tout à Vienne.
je ne craignais d'offenser sa renommée consacrée par une
mparaison moderne et même futuriste, je dirais qu'il s'est
rvi du principe de la légitimité comme le splendide boxeur

français Carpentier de son terrible « direct du gauche ». A l
vérité, dans toute cette négociation qu'il mena souverainemen
Talleyrand n'avait que ces deux armes : sa propre informatio
et les principes des autres. Car il était aussi parfaitement ins
truit des intrigues, des engagements, des projets secrets d
ses adversaires.

Voyez-le dans une de ces affaires, celle de Naples, pa
exemple. Il sait que l'Autriche a son traité secret avec Mura
qu'elle veut maintenir à Naples où il s'accommodera de quelqu
tutelle autrichienne. Le parti de Talleyrand est déjà pris.
réclame le trône des Deux-Siciles pour un Bourbon, cousin
client de son roi. Comme roi légitime, Murat ne soutient pa
la comparaison. L'Autriche, puissance centrale de la Sainte
Alliance, qui soutient partout la légitimité, se trouve à Napl
dans une situation intenable : elle capitule et Talleyran
triomphe.

Si même on voulait exprimer tout le suc des leçons de po
tique que Talleyrand a offertes à l'admiration du monde, il fa
drait ajouter cette remarque, utile aux diplomates qui se trou
vaient en 1919 en face du projet de Société des Nations, qu
pour servir utilement une grande idée ou pour s'en servir
n'est nullement nécessaire d'y croire. Talleyrand a fait de
miracles à Vienne en invoquant la légitimité ; il est hors d
doute que ce n'était pas par l'effet d'un aveugle dévouement
Non pas seulement parce que le dévouement de l'évêqu
d'Autun à quiconque ou à quoi que ce soit ne fut jamais aveu
gle, mais aussi parce qu'il a pris soin de nous instruire lu
même du cas qu'il faisait de la légitimité. Après l'avoir installé
partout en Europe, il a contribué pour sa part à la renverse
en France, et il s'est chargé lui-même de faire accepter
l'Europe cette infidélité. Il était des conseillers intimes d
Louis-Philippe, et le premier soin de ce roi si avisé fut de
nommer ambassadeur de France à Londres, pour y introduir
auprès des autres cours de l'Europe la monarchie « jaillie d
choc des pavés », comme disait Chateaubriand avec son mépr
magnifique. Tâche difficile, qu'il accomplit avec le même su
cès et le même éclat. C'est à Londres qu'il inventa la neutr
lité de la Belgique, autre affaire et presque aussi fécond
Ainsi le même homme qui avait, en 1814, enseigné au mon
que le seul fondement solide du gouvernement des peupl

est la légitimité, expliqua, en 1830, que c'est la révolution. En tous cas, même si on répugnait à suivre sa morale, exemple de méthode politique de Talleyrand demeurait instructif et précis. Comment douter qu'il ait fait l'objet des méations du Quai d'Orsay durant les mois qui ont précédé la nférence de 1919 ? Fortune administrative trop rare : le écédent s'appliquait exactement aux conditions nouvelles. struits ainsi, par ce qu'ils connaissent le mieux, l'histoire plomatique, les diplomates français ne pouvaient manquer retourner en tous sens les « idées wilsoniennes » qui, du nsentement de tous, devaient conduire les débats, et d'édir sur elles un système du monde où les intérêts français raient trouvé place avantageuse. Ah ! s'ils l'eussent fait ! Si la diplomatie française avait fait ce travail, qui était n office propre, nous aurions retiré d'autres bénéfices de utorité de M. Clemenceau, de l'habileté affable de M. Pichon, la netteté d'esprit de M. Tardieu. Si, comme beaucoup spéraient, et non pas seulement des Français, l'intelligence nçaise avait préparé l'œuvre de ses plénipotentiaires, si, saissant les principes d'avance reconnus par tous, et qui par nséquent obligeaient toutes les puissances, les diplomates nçais avaient suggéré la méthode et accordé les circonstances litiques diverses aux principes acceptés, peut-être aurions-us une paix harmonieuse, intelligible, parce qu'elle aurait é conduite à travers le monde par les idées, et non pas une ix empirique, faite de décisions juxtaposées et de transacns cousues l'une à l'autre. Cet effort, le monde l'attendait nous au moment où l'amour de la France, la confiance ns l'esprit français rayonnaient dans l'univers : c'était, vous souvient-il ? il y a quelque dix mois. Cet effort, il eût llu pour l'accomplir que nous eussions un corps diplomatie et non pas une congrégation des rites ; il eût fallu trouver ns nos chancelleries des agents dépourvus de ces deux supérités qui sont la marque si frappante de nos diplomates et force inexpugnable de l'esprit diplomatique : l'indifférence ière et candide à tous les événements contemporains et l'inpacité parfaite de recevoir aucune idée après l'Ecole. Et ilà pourquoi nous avons déçu l'univers.

Car enfin l'Amérique arrivait à la Conférence entourée d'un rand prestige. Elle avait fait généreusement le dernier effort,

qui décida la victoire ; elle avait porté le secours suprême dans le suprême péril. Elle avait formulé, dans le silence des autres, les idées acceptées par tous. Elle était désintéressée, par suite arbitre, ne réclamant pas d'avantages directs. A merveille. Mais elle n'apportait, à la vérité, que des idées pures et des formules nues. Et elle le savait. Ou du moins les principaux et les meilleurs esprits parmi les Américains le sentaient fort bien. Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ? La liste de ces peuples se trouvait à peu près dans les 14 propositions. Mais non les principes conducteurs sur leur étendue, la nature de leur souveraineté, leurs rapports entre eux. Et d'ailleurs, quoi de surprenant que la délégation américaine fût de toutes la moins informée des choses d'Europe ? Société des Nations ? Ici, rien, aucun système. Si vous vouliez avoir un système de la Société des Nations, il fallait alors le faire vous-même. De ce chapitre, le principal du traité de paix et le premier, le titre seul était écrit.

Quelle gratitude pour la puissance qui aurait alors saisi ces idées et les eût accommodées au système futur de l'Europe et du monde, et quels bénéfices ! Quelle autorité sur les petites puissances qui attendaient des grandes non pas leur existence, mais leurs limites territoriales et juridiques, et sur les grandes, si embarrassées pour fixer le sort des petites ! Or, ce service, il n'est peut-être pas téméraire de penser que les plus informés parmi les Américains et les Anglais l'espéraient de la force analytique du génie français et de son habileté à pénétrer, à se jouer, comme la lumière, parmi les idées. Quelques-uns, autour des deux délégations britanniques et américaines, peut-être dans les délégations même, se rendant compte des valeurs et des défauts de l'esprit anglo-saxon, de sa vigueur dans le sentiment et de son attachement tenace à ses intérêts immédiats, et aussi de cette infirmité qui le fait gauche et lourd parmi les idées, pensaient qu'ils trouveraient à Paris cette agilité du Français dans la logique, qui sait ordonner et surtout présenter les choses suivant la règle des idées, qui obligent tous les esprits. Aristote, cette fois, eût suivi Platon, ou plutôt le monde souhaitait les trouver réunis au centre diplomatique de la planète. On attendait de Paris la meilleure information sur l'Europe et l'Asie, la meilleure méthode pour les refaire. Minute unique et courte où le monde n'apportait pas

ulement à la France son admiration, mais son désir de l'ad-
rer encore. Les critiques si âpres qui avaient couru l'univers
ant la guerre sur ses mœurs et sa politique, la nation fran-
ise, devenue de nouveau et contre son gré guerrière, les avait
ssipées, avec quel éclat! Même dans les plus mauvais jours,
cune de ces critiques n'avait jamais atteint l'intelligence
nçaise : et c'est à cette intelligence que les nations appor-
ient une fois encore leur confiance.

Voilà la bataille que nous avons perdue. Ou plutôt que nous
avons pas livrée. Pure indigence diplomatique. Il n'est pas
Français qui puisse y songer sans tristesse, s'il a le senti-
ent des biens véritables de sa patrie. M. Aulard a coutume
s'affliger, comme plusieurs autres personnes, parce que le
rançais a perdu à la Conférence de 1919 son privilège diplo-
atique. M. Aulard a cent fois raison. Mais il ne s'afflige pas
sez. La défaite fut complète, de forme et de fond. La rivalité
la langue française et de l'anglaise à Paris, ce fut la lutte
la qualité et de la quantité. Ferrero, grand esprit dans
quel ses amis voient avec regrets s'étendre chaque jour les
ibres du pessimisme, indiqua naguère cette loi du monde
derne, qui ne fut jamais mieux vérifiée que dans cette ren-
ntre de l'antique langage diplomatique et de la « langue de
Océan Pacifique ».

Pour moi, je ne me serais consolé d'un si douloureux
mmage que si la diplomatie française avait su traduire
ur le monde les sentiments et les passions de l'*english*
eaking world et accommoder enfin les idées puritaines aux
dérêts français.

§

J'entends bien que l'on s'écrie : mais c'est le contraire ! Com-
ent les Français auraient-ils pu adopter les « principes
lsoniens », s'ils condamnaient par là leurs propres intérêts ?
uelle frénésie d'idéologie ! N'est-ce point assez de la nôtre
jà si funeste et faut-il encore recourir à celle des autres
ur dissiper nos avantages et rétrécir nos frontières ? Cette
inion est commune : elle est donc forte. On admet volontiers
ntinomie de la Société des Nations et de notre sécurité na-
nale, que la Société des Nations était un asile d'avance
éparé pour l'Allemagne et que ceux qui se montraient si
mpressés à construire cet édifice manquaient donc à l'égard

des Allemands d'une juste sévérité. Les socialistes, d'une part, ont fortifié cette opinion, en soutenant que la paix ne serait solide que si l'Allemagne demeurait puissante, et les Allemands, de leur côté, n'ont pas manqué dans leurs gémissements d'en appeler sans cesse à la Société des Nations. Je prie qu'on excuse mon extrême témérité si j'avance en dépit de tant d'autorités que la condition première pour fonder une Société des Nations, c'était d'affaiblir l'Allemagne bien davantage qu'on n'a fait, si je prétends que le président Wilson n'était point porté de son naturel à l'indulgence pour les Boches, et si je soutiens enfin que la grande majorité des Américains ne s'écartait pas beaucoup à ce moment du sentiment présidentiel. Mais, ici encore, il faut distinguer les idées et se résigner aux fatigues de l'analyse.

On réduit communément les principes wilsoniens à ces deux termes : le droit des peuples et la Société des Nations. Je l'ai fait moi-même pour la commodité du discours. Mais enfin il y avait dans l'esprit du Président et dans les intentions des Américains plus de choses que cette philosophie sommaire n'en traduit. Il y avait surtout, tournés contre l'Allemagne, un sentiment et une raison politique.

L'idée du châtiment pour la guerre a pris dans tout le monde anglo-saxon la force d'un sentiment public. Lorsque M. Lloyd George a demandé au Conseil des Quatre la faveur d'offrir au peuple britannique le spectacle du jugement de Guillaume II, il se rappelait que cette question de la punition des coupables de la guerre avait passionné tout le Royaume-Uni au moment des élections de décembre 1918. La responsabilité, la punition, idées puritaines par excellence, familières aux peuples plus nourris encore de la Bible que de l'Evangile. Idée aussi plus chère aux plus pacifistes. Car plus vous êtes attachés à la paix, plus vous jugerez grand le crime de la guerre et la responsabilité de ceux qui l'ont déclarée. C'est, avant toutes choses, une crise croissante de sensibilité qui a jeté l'Amérique dans la guerre, l'horreur des actes de guerre s'ajoutant à l'horreur initiale et inconcevable de la déclaration de guerre.

Chose singulière ! dans le document du traité de Versailles qui porte en toutes ses lignes le caractère d'un jugement, la condamnation n'est nulle part. L'Allemagne n'a ni enten-

ni signé la déclaration qu'elle est responsable de la guerre
les horreurs supplémentaires qu'elle y a jointes. Les seuls
tes qui invoquent la responsabilité morale de l'Allemagne
t au préambule de la section V de la IIIe partie (Alsace-
raine) et à l'article 227 (VIIe partie), qui met en accusation
illaume II « pour offense suprême contre la morale inter-
ionale et l'autorité sacrée du traité », enfin, et plus qu'ail-
es, dans l'incidente finale de l'article 231. Il faut donc con-
re que dans la pensée des « Quatre Gros » le verdict de
onsabilité dont le monde ne saurait se passer résultera du
ement de l'empereur et de la peine prononcée contre lui.
dividualisme, qui est le maître de l'esprit des quatre maîtres
monde, ne les a peut-être pas fort heureusement inspirés ici.
e accusation collective contre le peuple allemand eût bien
ax valu, si elle eût été possible. J'aurais préféré qu'ils
ssent en accusation le peuple que le prince. Dût la condam-
on n'être que formulaire, l'accusation eût été plus exacte,
s efficace et plus juste.
Mais si la sentence n'est nulle part dans le traité, les peines
partout. L'idée de la culpabilité de l'Allemagne engendre
es les mesures inscrites à ces quatre cents articles, et aux
mbreux paragraphes des divers articles des annexes dont
articles principaux sont parsemés. C'est, à la vérité, avec
droit des peuples le seul principe qui soit dans tout le
té. Tout le reste est empirisme, comme disait, en parlant
toute autre chose, le Président de la Conférence. Le troi-
me principe, la Société des Nations, est à part, dans le
ambule. Car ce traité avec l'Allemagne commence par
gt-six articles que l'Allemagne a dû signer par la raison
, pour le moment, ces articles ne l'intéressent pas.
outes les mesures de restrictions ou de contraintes prescri-
par le traité sont donc pour l'Allemagne autant de puni-
s. Sanctions de la morale et non sanctions de la victoire.
mesures sont plus efficaces qu'on ne pense, si on lit rapi-
ent le traité. A la frontière occidentale, notamment, et
une seule réserve que j'indiquerai plus loin, je reconnai-
volontiers que les négociateurs français ont exprimé tout
qu'ils ont pu de cette idée de la culpabilité germanique, qui
t tant d'empire dans les esprits puritains. De même pour
restrictions du régime économique et du régime des trans-

ports. De sorte qu'on pourrait dire que le gouvernement et les négociateurs français se seraient servis à merveille de l'idée de la responsabilité germanique, si seulement ils s'étaient efforcés de la faire pénétrer en Allemagne.

Car la responsabilité de la guerre, elle était puissante dans l'opinion des Alliés. Mais qu'elle eût été plus puissante et qu'elle eût eu des effets plus terribles dans l'esprit des Allemands ! Quand une majorité suffisante d'Allemands comprendra que ce peuple est en exécration à l'humanité, parce qu'il a sécrété le pangermanisme qui a produit la guerre, le cycle de la grande guerre de 1914 sera clos. Là devrait être le témoignage du repentir et le terme de l'expiation. C'est ce jour-là que l'Allemagne devrait entrer enfin, purifiée de ses horribles souillures, dans la Société des Nations.

Il est loin, ce jour. Très peu d'Allemands se rendent compte. Ecoutez Legien à Amsterdam. La conduite des Boches renforce dans nos esprits le sentiment que la génération présente atteinte tout entière par le virus pangermaniste, est incurable. Il faut ajouter que les gouvernements alliés et associés n'ont rien fait pour favoriser la tâche des Allemands qui comprenaient. Un jour, un grand pénitent se leva en Bavière. Pénitent juif qui ne frappait pas sa propre poitrine, car l'humilité est une vertu chrétienne et non israélite. Mais fort habile à flageller les autres. Il allait, confessant les fautes de l'Allemagne comme les grands réformateurs d'autrefois. Figure « magnétique », comme disent les Anglais, il gouverna la Bavière jusqu'à son assassinat, malgré les conspirations et les hostilités officielles. Le premier principe de sa politique, c'était que l'Allemagne devait expier pour rentrer en grâce dans l'univers. Tous les jours il dénonçait Berlin endurci et proclamait Munich repentant. Voilà qui pouvait aller loin. Non qu'il y eût en Kurt Eisner la moindre trace de particularisme. Il était juif et berlinois et le journal officiel du Centre bavarois, le *Bayerische Kurier*, le lui reprochait tous les jours. Mais par la force seule d'une idée morale, ce prophète commençait à déchirer l'Allemagne. Pas un mot, pas un geste des Alliés ne favorisa son action. Et pourquoi ? Parce qu'on le tenait pour cousin des bolchévistes et que la politique occidentale cherchait alors, sans pouvoir choisir, si son principal ennemi était l'Allemagne ou le bolchévisme.

§

Voilà pour le sentiment, voici pour la raison.

L'idée de la culpabilité de l'Allemagne commande dans tout traité beaucoup plus que la victoire. Mais le système politique même du Président Wilson condamnait aussi la puissance demande ; il fallait seulement extraire la condamnation.

L'Amérique a été poussée à la guerre par l'élan de son indignation, elle y a été aussi menée par la réflexion de ses hommes d'État. Ceux-ci ne doutaient point un instant que la cause dernière de la guerre ne fût la volonté du gouvernement allemand ; mais ils étaient résolus aussi d'éviter le retour de la guerre européenne. Les idées morales et juridiques du droit américain sont bien pareilles à celles de notre droit public occidental, mais les conditions géographiques et historiques du Nouveau continent les ont modifiées. Le continent américain est vaste, mal divisé, moins habité que l'Europe ; l'idée de frontière n'est pas très intelligible à l'Américain ; s'il est difficile de vivre ici, il ira ailleurs. Enfin tous ces États de toute l'Amérique étant très vastes sont tous des fédérations, puissances souverainetés dispersées et non concentrées. Autant de difficultés pour saisir les conditions européennes. Or, ces conditions politiques de l'Europe sont telles qu'elles ont contraint l'américain à quitter son continent, et en armes, pour régler les affaires du Vieux Monde. Passe pour une fois. Mais ne recommençons plus.

L'Américain porte donc une réflexion agressive dans l'examen des conditions politiques de l'Europe avant la guerre. Toutes ces frontières périlleuses, toutes ces querelles accumulées par les siècles, l'Europe avait cru faire merveille en les réduisant à un système qu'on admirait sans lassitude dans les chancelleries : le système de l'équilibre. Mais l'Américain, déjà mal disposé à croire à la révélation diplomatique, pense sans détours que si c'est le système de l'équilibre qui nous a conduits où nous voilà, tout vaut donc mieux que l'équilibre (1). Cette théorie de l'équilibre européen, complexe, diverse, propice aux combinaisons, aux feintes et aux retournements, qui a contribué à donner aux diplomates l'assurance qu'ils

(1) Je prends pour texte du sermon qui va suivre le grand discours que le Président Wilson a prononcé à Manchester, celui où il a si nettement fait connaître son sentiment sur la politique européenne.

pratiquent une science hermétique interdite aux profanes et impénétrable au vulgaire, elle avait été dans les vingt dernières années simplifiée et comme tendue. Les grandes puissances, au nombre de six, s'étaient partagées en deux camps, bien exactement trois par trois. Les intérêts ainsi opposés et combinés portaient d'eux-mêmes ce régime politique à sa perfection, puisqu'on était certain qu'en cas de guerre, terme redoutable de toutes les difficultés politiques, personne n'y échapperait.

Et que l'humanité « neutre » n'essaie pas de se dérober ! Elle est engagée dans le système aussi bien que l'humanité Ententiste ou Triplicienne. Car, d'une part, l'action des six puissances s'étend sur l'Europe, l'Asie, l'Afrique et le Pacifique, et, d'autre part, toutes les oppositions des autres puissances finissent naturellement par un recours bilatéral au double tribunal. Dès qu'apparaît sur un point quelconque du globe, des terres, des océans, et bientôt de l'air — l'Amérique de Monroe exceptée — une difficulté quelle qu'elle soit, aussitôt deux camps et bientôt deux propositions, celle de l'Entente, celle de la Triple Alliance. Et voilà des hommes et des peuples entraînés dans l'une ou l'autre orbite. Qu'une tribu afghane ou mandingue s'agite et le monde sursaute. Ah ! le beau jeu : et quelles parties émouvantes !

Un jour, les quatre peuples balkaniques — le Monténégro comptant pour un — s'unissent pour faire la guerre à la Turquie. Ici les intérêts de chacun des « six gros » seraient peut-être divisés. Mais la Turquie est cliente de l'Allemagne. Bon gré mal gré, le prestige de la Triplice est du côté turc et le prestige de l'Entente du côté balkanique. Les Balkaniques sont victorieux : c'est le Creusot qui a battu Krupp. Diminution de la Triplice. Il faut une revanche. Aussitôt l'Autriche détourne le Bulgare. Deuxième guerre. La Roumanie, triplicienne par son roi, ententiste par son peuple, impose un arbitrage. Mais l'affaire a retenti dans la monarchie autrichienne, qui décide aussitôt de mettre la Serbie dans sa clientèle pour l'empêcher de disloquer son empire. Nous voilà à l'ultimatum de 1914.

Une autre fois, c'est l'Allemagne — car l'Allemagne domine ses rivaux de tout son génie audacieux d'intrigues et de brutalité — qui se proclame protectrice de tous les musulmans

globe. Voilà une affaire ! de Tanger à Bagdad et de Bagdad à Batavia, personne ne dormira plus.

Et l'Afrique ! Ce continent noir et maure est le théâtre privilégié où se poursuit le jeu de l'équilibre « européen ». Course Katanga, partage des colonies portugaises, question du Maroc. Surtout le Maroc, où la France, qui a accompli en Afrique du Nord une œuvre incomparable, s'étend naturellement. Soudain l'Allemagne s'y porte. Pourquoi ? pour le conquérir ou reprendre sa part ? Ce serait trop simple et trop petit pour l'Allemagne qui glisse la vérité dans l'oreille de M. Etienne (1) : elle veut seulement nous débaucher, et que la France change de camp.

Ainsi de suite et ainsi partout. Les exemples sont à toutes pages de l'histoire du monde depuis Fachoda. Tel est le système que l'Europe offrait aux observateurs américains. Ils apportaient un autre, qui tenait tout entier dans la formule vague de la Société des Nations. Il fallait donc substituer le concert universel à la rivalité symétrique. Tournez et retournez le problème ; le nouveau régime exigeait la ruine de l'un des deux groupes anciens. Or, pendant la guerre elle-même, l'Italie, dans un élan admirable d'idéalisme, avait changé de camp ; l'Autriche expirait doucement et sans éclat. Restait la seule Allemagne.

Demandons-nous, si vous voulez, comment les intérêts s'arrangent dans la Société des Nations. Considérons la Société des Nations en son revers, non du côté des idées, mais du côté temporel, dans son *business*. Les quatre nations européennes et américaine qui l'ont fondée sont engagées à désirer son existence et sa persistance. Elle est la garantie commune des avantages qu'ils retirent du traité qui la crée. Elles n'y trouvent pas peut-être tous les avantages qu'elles désirent, mais toutes y trouvent leurs satisfactions essentielles : il faut savoir gré à M. Nitti d'avoir rétabli sur ce point le sentiment véritable de l'Italie. La Société des Nations ainsi formée est un nœud solide pour les intérêts des fondateurs. Et pour toutes les autres puissances, il est parfaitement clair que c'est là qu'elles viendront demander la satisfaction et la consécration de leurs intérêts.

Une condition toutefois : il ne doit pas y avoir dans le monde

(1) Qui répond fort bien : régates de Kiel, 1907.

de Société rivale. Sinon, nous revenons à l'état antérieur à la guerre : deux systèmes et le monde entier en rivalité. Tous ceux qui sortiront mécontents de Genève iront à la concurrence, et dès que l'autre système sera formé, chaque question politique engendrera aussitôt deux propositions jumelles et hostiles. Laissons à part pour le moment la Russie, dont la destinée est l'incertitude pour de longues années ; la seule puissance qui puisse former une nouvelle constellation de puissances, c'est l'Allemagne. Pour que la Société des Nations vive et que les Américains ne soient plus obligés de repasser l'Océan, il faut donc que l'Allemagne soit assez affaiblie, qu'elle ne soit plus pendant longtemps un centre d'attraction politique.

Fort bien, s'écrient aussitôt le général Smuts, Lord Robert Cecil, quelques rares Américains et de temps en temps M. Lloyd George : mettons donc l'Allemagne au beau milieu de la Société des Nations ; ainsi elle sera liée, intéressée et nous la surveillerons.

Si l'Allemagne actuelle sera plus nuisible dans la Société des Nations ou hors de la Société des Nations, c'est une question passionnante qu'on peut débattre, dans la forme scolastique, par de puissants arguments. Mais, dedans ou dehors, sa politique sera toujours nécessairement de diviser les autres puissances. Pour qu'elle ne fît pas ces efforts, il faudrait qu'elle fût satisfaite du traité de Versailles, qui fixe le point de départ de la Société, et personne, non pas même le général Smuts, n'a proposé d'aller jusqu'à ce point. Hors ce cas, diviser les Alliés pour déchirer le traité, quelle autre politique pourrait suivre l'Allemagne toujours pangermaniste ?

Et comment elle suivra cette politique, ce n'est plus de l'hypothèse : nous avons des faits et ils sont innombrables. On a fait des recueils des atrocités boches dans la guerre. Comment n'a-t-on pas fait de recueil officiel de ses atrocités diplomatiques ? J'admire que le quai d'Orsay, qui a ressenti, dit-on, tant de dépit parce que la recherche des violations du droit des gens ne lui fut pas confiée, n'ait pas songé à cette collection internationale des abus germaniques du privilège diplomatique. Bombes en Amérique, bacilles en Roumanie, poisons en Norvège, la valise allemande a couru partout comme une moderne machine infernale; son histoire ferait un admi-

ble film cinématographique avec conciliabules, complots, plosions, tous les divertissements et toute la terreur du are. L'imagination en est même trop riche et diverse pour e la vérité en soit complète. C'est pourquoi justement un cueil scientifique des crimes commis ou favorisés par les plomates allemands serait si précieux. Mais enfin il restera ujours assez de faits authentiques. Rien qu'aux Etats-Unis, y Edd ni Dumba ne sont des mythes. Quelle raison de pposer que ces procédés ou cette fertilité d'imagination ient épuisés?

Si donc l'Allemagne est mécontente, le danger est qu'elle evienne le centre de ralliement des mécontents, et la princile de toutes les questions politiques est de savoir si elle nserve la force, le prestige, les moyens pour s'entourer de ouvelles alliances. Doutez-vous peut-être qu'il en soit ainsi? ecourons aux faits, arbitres souverains des doctrines poliques. Qu'avons-nous vu à la Conférence? Par une infirmité e la logique humaine chaque décision des Quatre qui trannait une contestation entre deux Etats blessait au moins l'un es deux. D'autres heurtaient leurs intérêts aux principes. ertains ont conservé une aigreur secrète, d'autres ont fait later leur irritation. Ils ont cherché des moyens de protestion, de révision ou de modifications. Après quoi ils sont tous venus à la Conférence. Et pourquoi? Parce qu'actuellement n'y a pas dans le monde politique d'autre constellation à qui puisse adresser des plaintes ou des prières. Sans quoi les ntérêts se seraient agrégés tout seuls. Bien qu'elle poursuive e paradoxe de régler sans armées et presque sans moyens ilitaires les destinées du centre et de l'orient de l'Europe, la onférence conserve cependant assez de prestige pour que ous les Etats lui soumettent leurs désirs. C'est donc qu'il n'y pas à l'heure présente dans le monde civilisé d'autre puisance ou d'autre autorité morale que le syndicat des « Quatre ros ». Mais qui ne voit que tout changeait si, au sortir de aris, toutes les irritations trouvaient un asile et tous les écontentements un appel? L'hypothèse, et si l'on ose parler langue philosophique, le postulat de la Société des Nations, est une Allemagne diminuée au moins dans les premières nnées. Pour mettre de l'ordre dans le monde, il faut que Allemagne soit faible.

Lorsque le *George Washington* arrivait en Europe lourd des espérances de l'humanité, il portait aussi la volonté des Américains de ne plus recourir aux armes pour l'Europe et l'amour-propre personnel du Président, attaché à l'idée de la Société des Nations. Wilson rencontra à Paris la plus pure méthode diplomatique, celle que M. Sonnino porta, depuis, beaucoup plus loin de M. Clemenceau : enfermer ses projets, attendre le partenaire, se garder de toute confiance, *wait and see*. Peut-être le Président eût-il secrètement préféré qu'on lui expliquât ses propres idées. Il se rendit à Londres et lut toute autre chose dans le visage de lord Robert Cecil, qui avait hérité bien des choses du dernier marquis de Salisbury. On se comprit assez vite, entre puritains. Et c'est ainsi que fut conclue la négociation initiale de la Conférence par laquelle l'Angleterre adoptait la Société des Nations, tandis que l'Amérique abandonnait la liberté des mers.

(*A suivre.*)

ÉTIENNE FOURNOL.

POÉSIES

—

ANGELINA

L'azulejo peint de vives couleurs
orne le seuil de la maison mauresque
et le mur jaune où court en arabesque
le bleu dessin d'une glycine en fleurs.

Angelina, vêtue en rose et prune,
la bouche peinte et le regard vainqueur
sous sa coiffure aux noirs accroche-cœur,
vient au balcon montrer sa beauté brune.

C'est l'heure tendre où plus d'un bel ami
attend, discret, à l'ombre d'une arcade,
une réponse à quelque vive œillade
et la promesse encor d'être accueilli ;

C'est l'heure exquise où rentre la colombe,
où le jour fuit et fait place au plaisir,
l'heure fatale et lourde de désir
où la charmante Angelina succombe !

LA BELLE DÉVÊTUE

Le teint de neige, et les cheveux fleuris
de quelque œillet, la belle, dévêtue,
sur le sofa goûte, toute étendue,
le bon repos des chauds après-midis.

Pour mieux parer sa nudité divine,
son cou charmant s'orne d'un velours noir,
et reflétée au fond d'un vieux miroir,
elle apparaît comme une fleur marine.

On voit trembler au vent, sur l'acajou
du guéridon, près d'un rideau qui bouge,
dans un grand vase, une pivoine rouge,
on voit briller la pierre d'un bijou,

Et souriante en son beau châle jaune,
une négresse aux gestes maladroits,
pour l'amuser écorche de ses doigts
quelque guitare au rythme monotone.

LA DANSEUSE A LA ROSE

Aux feux du gaz, la scène et son décor
offrent à l'œil les perspectives feintes
d'un faux jardin où, parmi les fleurs peintes,
elle s'avance avec ses bijoux d'or:

Un châle vert brodé de tons orange
s'enroule autour de son sein jeune et nu,
et sous le fard, son sourire ingénu
garde on ne sait quelle saveur étrange.

La salle est chaude et lourde d'une odeur
de corps mêlés, de musc et de cigares ;
la voix sonore et grave des guitares
chante l'amour, la mort et la douleur ;

Et la danseuse, insensible aux atteintes
de l'art factice et du désir naissant,
tend à la foule une rose de sang,
prisonnière entre ses lèvres peintes.

PIERRE CAMO.

LES AFFAIRES DE CHINE PENDANT LA GUERRE

Le 4 novembre 1913, Yuan Chi-Kaï prononçait la dissolution du parti *Kouo, Min-Tang*, parti démocrate, et l'expulsait du Parlement où il constituait la majorité. Quelques jours auparavant, la Commission parlementaire chargée d'élaborer une Constitution définitive avait présenté un projet qui attribuait au Parlement les trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire et privait de toute initiative le Président de la République et les ministres. Sur ce coup, qui le visait directement, Yuan, en expulsant la majorité du Parlement, enlevait le quorum légal à l'Assemblée à qui il ne restait plus qu'à suspendre ses délibérations en même temps que se dissolvait la Commission constitutionnelle.

Yuan s'empressa alors de nommer une Conférence administrative à sa dévotion et lui fit demander la dissolution du Parlement, que prononça un mandat présidentiel du 12 janvier 1914.

Le 6 avril, la Constitution provisoire de 1911 était abrogée, un nouveau projet de Constitution élaboré et, le 2 mai, une nouvelle Constitution provisoire était promulguée de tous points conforme aux vues du Président, à qui elle donnait des pouvoirs à peu près illimités. Ainsi se trouva établie la dictature de Yuan Chi-Kaï.

Cependant de graves difficultés financières obligeaient une fois de plus ce dernier à recourir à un emprunt. Il s'adressa à la Banque Industrielle de Chine et gagea un emprunt de 75 millions de francs sur la concession des travaux de construction

du port de Poukéou sur le Yang-Tsé et d'une voie ferrée du Yunnan-fou à Tchongking. C'est à ce moment que la guerre européenne éclata.

Dès le 15 août 1914, le gouvernement japonais adressait à l'Allemagne un ultimatum lui enjoignant : 1° de retirer immédiatement ses navires de guerre des eaux chinoises et japonaises ; 2° de livrer sans condition aux autorités japonaises, avant le 15 septembre, tout le territoire de Kiao-Tchéou, cédé à bail par la Chine, *en vue de son retour éventuel à celle-ci.*

On se souvient qu'à la suite du meurtre de deux missionnaires allemands, en novembre 1897, la Chine fut contrainte de conclure avec l'Allemagne la convention du 6 mars 1898, en vertu de laquelle la Chine, tout en gardant ses droits de souveraineté sur la province du Chantoung, au sud-est de Pékin, constituait autour de la baie de Kiao-Tchéou une zone de 50 kilomètres à partir de la marée haute pour le passage en tout temps de troupes allemandes. Elle accordait aussi à l'Allemagne un droit de bail de 99 ans sur les deux rives à l'entrée de la baie de Kiao-Tchéou ainsi que sur un certain nombre d'îles. Par la même convention, l'Allemagne se faisait concéder le droit de construire deux lignes de chemin de fer au Chantoung et de mettre en valeur les gisements miniers dans les 15 kilomètres de part et d'autre de la voie, etc.

Le 26 août, dernier jour du délai fixé par le Japon à l'Allemagne pour obtempérer à son ultimatum, comme celle-ci ne s'était point exécutée, une armée anglo-japonaise débarquait sur la côte de Kiao-Tchéou et, dans l'obligation d'effectuer certaines opérations au delà des limites du territoire cédé à bail à l'Allemagne, violait la neutralité chinoise.

L'Allemagne et l'Autriche protestaient immédiatement à Pékin. Le gouvernement chinois, dans l'impossibilité de faire autre chose, traçait autour du territoire de Kiao-Tchéou une « zone de guerre » ouverte aux belligérants. Mais les Japonais ne tardèrent pas à empiéter sur le territoire chinois bien au delà de cette zone et occupèrent toutes les stations du chemin de fer de Tsingtao à Tsinan-fou, ce qui souleva dans toute la Chine une vive indignation.

Le 7 novembre, Tsingtao capitule ; toutefois, les Japonais y demeurent ainsi que le long du chemin de fer, et le baron Kato, ministre des Affaires étrangères, déclare à la Diète japonaise

ue la question de la rétrocession éventuelle du territoire de
iao-Tchéou à la Chine ne sera discutée qu'après la guerre.
Le 7 janvier 1915, le gouvernement chinois signifie au gou-
rnement japonais que les opérations étant définitivement
rminées, la zone de guerre doit être évacuée. Le Japon pro-
ste véhémentement contre cet acte « qu'il considère comme
amical », et, non content de la situation de fait qu'il détient,
fait remettre, le 18 janvier, à Yuan Chi-Kaï, par son repré-
ntant à Pékin, une liste de vingt et une demandes destinées à
faire octroyer la place de l'Allemagne dans les droits et pri-
lèges qu'elle possédait dans le Chantoung et à garantir à ses
ujets une incontestable suprématie en Chine. Ces vingt et
ne demandes étaient divisées en cinq groupes. Le cinquième
ait pour objet : 1° l'engagement par le gouvernement chi-
ois de prendre des conseillers politiques, financiers et mili-
ires japonais ; 2° la concession aux sectes religieuses, écoles
hôpitaux japonais, du droit de posséder des terres dans
ute la Chine ; 3° l'introduction dans la police chinoise d'un
and nombre de fonctionnaires japonais ; 4° l'achat obliga-
ire au Japon de la moitié au moins des munitions de guerre
nt la Chine aurait besoin ; 5° la concession au Japon de la
nstruction de trois voies ferrées ; 6° la reconnaissance d'un
roit de priorité aux capitaux japonais pour la construction
s chemins de fer et des ports ainsi que l'exploitation des
ines dans la province du Fou-Kien ; 7° le droit pour les sujets
ponais de faire de la propagande religieuse en Chine.
En Angleterre, l'opinion, un peu tardivement, se montra
nue. Le Japon dut remanier son cahier de revendications et
présenter un nouveau. Vingt-deux conférences furent te-
ues à Pékin, au cours desquelles le gouvernement chinois fit
utes les concessions possibles, sans que l'accord parvînt à
faire. Le 26 avril, le Japon présenta un troisième projet
visé auquel la Chine répondit par un contre-projet. Enfin,
6 mai, le Japon exigea de la Chine l'acceptation pure et
mple de ses demandes dans un délai de trois jours. En
ême temps des troupes japonaises étaient massées sur le che-
in de fer Sud-Mandchourien et sur la ligne de Kiao-Tchéou a
inan-fou.
Pour maintenir la paix en Extrême-Orient, le gouvernement
inois s'inclina. L'accord était fait sur les bases générales

suivantes : 1° dans le Chantoung, les Japonais succédaient aux Allemands dans leurs privilèges d'ordre économique, mais *ils rétrocéderaient le territoire de Kiao-Tchéou à la Chine après la guerre ;* 2° en Mongolie et en Mandchourie les intérêts des Japonais étaient reconnus ; 3° la compagnie minière de Han-Yé-Ping restait sous l'hégémonie des capitalistes japonais ; 4° la Chine n'aliénerait ni ne concéderait plus à bail aucune partie de ses côtes, ports, îles ou baies ; 5° étant donné les relations entre la province du Fou-Kien et Formose et l'arrangement relatif à la non-aliénation de cette province, la Chine s'engageait à ne pas concéder de chantiers de constructions, de dépôts de charbon, de stations navales et à ne créer aucun établissement de ce genre avec des capitaux étrangers.

§

Tandis que se déroulaient ces événements de politique extérieure, Yuan Chi-Kaï s'occupait de la formation d'un nouveau Parlement, puis, malgré les avertissements du Japon, de la Russie, de l'Angleterre et de la France, qui lui demandaient de surseoir à la restauration de la monarchie, il préparait son élévation au rang d'empereur. Par une propagande habile, il était parvenu à faire voter plus de la moitié des provinces pour la monarchie. Sans tenir compte de la résistance de celles du sud-ouest, et en particulier du Yunnan et du Kouei-Tchéou, qui se déclarèrent indépendantes, il acceptait, le 13 décembre 1915, l'offre que pour la forme il s'était fait adresser par le Conseil d'Etat de prendre le titre d'empereur. Mais quelques jours après ce coup d'Etat, l'opposition, qui pendant plusieurs mois ne s'était pas ouvertement manifestée, se dressa de toutes parts. La révolution même éclata dans les provinces du sud-ouest dont nous avons parlé, et, grâce à la configuration montagneuse du sol en ces régions, tenait en échec les troupes que Pékin avait envoyées contre elles. En mars 1916, la province du Hounan se souleva à son tour, puis ce furent celles de Kouangsi et du Kouang-tong.

Yuan vit alors la nécessité de faire des concessions. Il chargea ses lieutenants Fong Kouo-Tchang et Tchang-Hsoun d'entrer en pourparlers avec les révoltés. Fong Kouo-Tchang convia très habilement les provinces à s'entendre « sur la question de la présidence de la République ». D'empire et d'empereur il n'était pas question. Ce tour de passe-passe

ra oriental réussit. Les révoltés prirent au mot le négocia-
r et la réunion d'une conférence fut décidée. Mais, le 6 juin,
événement inattendu se produisit : Yuan Chi-Kaï mourait.
sieurs versions coururent et courent encore sur sa mort :
ucuns assurent qu'il succomba tout simplement à l'épuise-
nt causé par un labeur excessif, d'autres prétendent qu'il
ua, d'autres encore qu'il fut empoisonné. Quoi qu'il en soit,
question de la restauration se trouvait résolue par sa dis-
tion, et le cabinet Touan Tsi-Jouei offrait la présidence de
République à Li Yuan-Hong, qui l'acceptait le 7 juin.
L'estime publique dont jouissait le nouveau président enga-
les provinces à rentrer dans le calme. Celui-ci voulut
une Constitution fût élaborée sans retard ; mais à peine l'o-
ion en eut-elle été informée, que la flotte de Shanghaï com-
ndée par l'amiral Li Ting-Sin réclama, sous la forme d'un
matum, le rétablissement, avant le 25 juin, de la Constitu-
provisoire de l'an I, c'est-à-dire de celle qui avait été éla-
ée en 1911 par l'Assemblée de Nankin. Devant la menace
n bombardement, le Président dut s'incliner ; la Constitu-
de l'an I fut rétablie et un ministère d'union nationale
formé où tous les partis, depuis les conservateurs jusqu'aux
uo-Min-Tang, étaient représentés.
Le 1er août, les chambres se réunirent à Pékin. On vit alors
anciens membres du parti Kouo-Min-Tang recommencer
agiter, et dès les premières séances faire preuve d'un pen-
nt pour les théories peu compatible avec la politique de
isation que réclamait la situation. Le résultat fut qu'une
e militaire destinée à les tenir en respect se constitua sous
pellation de « Pei-Yang » (Nord et Yang-tsé) et déclara
intention de maintenir l'ordre dans le Parlement. Cette
ifestation calma les Kouo-Min-Tang qui, le 1er septembre,
ordèrent au Cabinet, tel que l'avait formé Touan, un vote
confiance.
Le 30 octobre, le maréchal Fong Kouo-Tchang était élu
-président de la République, tout en conservant ses fonc-
s de gouverneur militaire de la province du Ngan-Houei
n continuant à résider à Nankin.
Cependant l'hostilité des démocrates à l'égard de Touan
-Jouei demeurait tenace. Un remaniement ministériel par-
à les contenter et à les calmer encore momentanément.

On arriva ainsi, parmi des difficultés causées par les affaires mongoles, les affaires thibétaines, les affaires de Mandchourie, l'aventure diplomatique de Lao-Si-Kaï, au 1er février 1917, date à laquelle la publication de la note allemande annonçant la guerre sous-marine à outrance et l'attitude des Etats-Unis à l'égard de l'Allemagne accaparèrent toute l'attention des milieux politiques chinois.

L'appel du Président Wilson aux gouvernements neutres à la suite de la note allemande ne pouvait en effet laisser la Chine indifférente ; d'ailleurs, si l'Amérique, qui, au cours des précédentes années, avait témoigné de l'amitié à la jeune République, était à son tour entraînée dans la guerre, celle-ci allait se trouver isolée. Li Yuan-Hong et les ministres le comprirent si bien que lorsque la nouvelle de l'entrée en ligne de l'Amérique éclata à Pékin, ils résolurent de se prononcer également. Ils considéraient en outre que l'intervention de la Chine lui procurerait le moyen de se faire entendre lors du règlement final et d'obtenir des Puissances des avantages financiers.

Le 9 février, le gouvernement chinois adressa à l'Allemagne une première note de protestation contre la guerre sous-marine illimitée. Le 21, l'Allemagne avisait le ministre de Chine à Berlin qu'elle refusait de souscrire à la sommation de son gouvernement. Alors, le 28 février, celui-ci adressa à Berlin une seconde note comminatoire. L'Allemagne comprit enfin que Pékin oserait rompre avec elle. Elle chargea son ministre à Pékin, l'amiral von Hintze, de faire les promesses suivantes : remise de la part allemande de l'indemnité des Boxers, élévation du tarif douanier jusqu'à 12 o/o, appui moral de l'Allemagne après la guerre dans tous les différents que la Chine pourrait avoir avec les Alliés. En même temps von Hintze dépensait, en quelques jours seulement, près d'un million de dollars pour gagner des adversaires au projet de rupture. Ce fut en vain.

Le 10 mars, l'Allemagne se décida à faire remettre au gouvernement chinois un memorandum très humble de ton où, tout en exprimant « l'impossibilité pour elle de rapporter sa politique de blocus », elle espérait que le gouvernement de la République de Chine « reviendrait sur son opinion relativement à cette question », et qu'en raison de « ses sentiments

cellents à l'égard de la Chine », elle était disposée à traiter comme si aucune menace n'avait été formulée ».

Pour toute réponse, le lendemain 11 mars, après un long seil de cabinet, le président Li Yuan-Hong et le premier nistre Touan Tsi-Jouei soumirent aux Chambres un projet rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne, qui voté à une énorme majorité. Le ministre d'Allemagne reçut passeports le 14 mars.

Mais l'Allemagne ne se tint pas pour battue. De ce moment ne songea qu'à déjouer les projets chinois et s'y appliqua son mieux. Des informations précises ont montré sa main s la préparation et même l'exécution de la tentative de res-ration monarchique dont nous allons parler.

Le héros de cette aventure, le général Tchang-Hsoun, ien lieutenant de Yuan Chi-Kaï, avons-nous dit, s'était remarquer dans la réaction lors de la révolution de 1911. s'était encore signalé en 1913 dans la répression d'un lèvement sudiste. En 1917, il occupait la position stra-que de Sou-Tcheou-fou, à l'ouest de Shanghaï. On le rdait alors comme l'instigateur du mouvement insurrec-nel qui venait d'éclater au début du mois de juin et sur uel nous reviendrons. Le président Li Yuan-Hong l'avait dé à Pékin pour conférer avec lui sur la situation. Il y va avec des bandes armées et y fut reçu avec honneur; mais, ques jours plus tard, le 1er juillet, à trois heures du matin, igeait du président qu'il donnât sa démission et l'infor-t en même temps que le jeune empereur Suen-Tong, âgé nze ans, qui avait abdiqué en 1912, était replacé sur le ne.

e Président se réfugia à la légation du Japon. Pendant ze jours, la Chine fut en monarchie. Dans tous les pays, ersonnes qui par habitude d'esprit continuaient à tenir hine pour un pays essentiellement monarchique et la Ré-lique chinoise pour une erreur historique triomphèrent vamment dans la presse. Mais leur triomphe fut de courte e: le 12 juillet, les troupes républicaines, qui avaient ndu à l'appel du vice-président Fong Kouo-Tchang et illé à Lang-Fang sur la ligne de Pékin à Tientsin péné-nt dans la capitale, tandis que Tchang-Hsoun se sauvait une automobile allemande à la légation de Hollande.

L'aventure monarchique était terminée. Terminé également le règne de l'intrigue allemande en Chine. Le 17 juillet Fong Kouo-Tchang remplaçait à la présidence de la République Li Yuan-Hong démissionnaire, et, le 14 août, déclarait la guerre à l'Allemagne.

§

Quand Fong Kouo-Tchang avait été élu vice-président de la République, le 30 octobre 1916, par les deux chambres du Parlement que Yuan Chi-Kaï avait dissous et que Li Yuan-Hong avait restauré, il réunissait les sympathies de tous les partis. Il semblait donc que sa présidence dût faciliter l'entente dans le pays. Mais depuis cette époque, le Parlement avait été dissous une seconde fois par Li Yuan-Hong à la demande de plusieurs gouverneurs militaires, qui, en juin 1917, avaient déclaré leurs provinces indépendantes. Le parti militaire du nord, qui avait à sa tête le premier ministre Touan Tsi-Jouei ne tenait d'ailleurs pas à se réconcilier avec les Kouo-Min-Tang retirés à Canton.

Le nouveau Président crut arriver à un accord en écartant du pouvoir Touan et en le remplaçant par Ouang Che-Tcheng chef de l'état-major de l'Armée, qui devenait en même temps ministre de la guerre. Rien n'y fit; la guerre civile entre le nord et le sud restait la grande difficulté à vaincre pour le nouveau Président comme pour son prédécesseur. Nordistes et sudistes avaient trouvé des généraux (toukioungs) pour défendre leur cause.

Dans cette guerre peu meurtrière, mais gênante à tous points de vue pour la Chine, le sort des armes, après avoir été contraire aux nordistes, le devint aux sudistes. Le maréchal Touan revenu à la présidence du Conseil en mars 1918, c'est-à-dire quelques mois après en avoir été écarté, se décida à se rendre auprès des généraux nordistes pour s'entendre avec eux sur la continuation ou la cessation de la guerre. Il fut convenu que les opérations seraient continuées jusqu'à la pacification de la province du Hounan, après quoi Pékin négocierait avec le sud, si les prétentions de celui-ci étaient acceptables. Malgré tout, les opérations traînaient en longueur; de part et d'autre la lassitude des militaires et leur désir d'en finir étaient manifestes ; mais Pékin ne pouvait se résoudre à rappeler l'ancien Parlement. Fong Kouo-Tchang, comprenant que l'absence de

ute assemblée était un danger pour l'existence même de la publique, fit voter par un Sénat provisoire, composé des légués des généraux du nord, des lois électorales, et, en vertu ces lois, les élections aux Chambres eurent lieu en juillet; 12 août un nouveau Parlement se réunit.

Cependant l'influence du Président Fong pâlissait à Pékin vant celle du maréchal Touan, principal artisan de la déclaion de guerre de la Chine à l'Allemagne, et, de ce fait, moranent appuyé par les Alliés. En même temps un autre perinage était poussé au premier plan de la politique chinoise tous les partis qui voyaient en lui le seul homme capable réconcilier le nord et le sud. Nous voulons parler de Hsu ih-Chang, qui, après avoir rempli les plus hautes fonctions us l'empire et sous la présidence de Yuan Chi-Kaï, s'était puis plusieurs années tenu à l'écart de la vie politique.

Le 4 septembre 1918, Hsu Shih-Chang remplaçait Fong à la sidence de la République. Son élection avait été un triome; sur 436 votants, 425 s'étaient prononcés pour lui.

A peine élu, il appela à la présidence du Conseil Tsien ng-Hiun, ministre de l'Intérieur, à la place de Touan, démisnnaire, et convoqua les délégués du nord et du sud afin de amener à une entente. Après quelques hésitations entre nghaï et Nankin comme siège de la conférence, Shanghaï adoptée. Les hostilités cessèrent tout à fait, mais les pourllers, rendus difficiles par l'obstination du sud à exiger le pel pur et simple de l'ancien Parlement, furent suspendus, s repris dans un esprit qui paraissait conciliant; malheusement la décision de la conférence de Paris relative au ntoung les fit de nouveau suspendre au mois de mai der- du fait des sudistes, qui reportaient toute la responsabilité l'échec des diplomates chinois sur le gouvernement de in.

l est probable que la solution de la question du Chantoung ra longtemps sur les destinées de la politique intérieure noise, sans parler des conséquences extérieures qu'elle rra avoir pour la Chine.

Nous avons rappelé au cours de cette étude le traité interu en 1915 entre ce pays et le Japon. Il y en eut un second 5 mai 1918 et un troisième en septembre, sans compter des ventions purement économiques. Le point de vue du gou-

L'aventure monarchique était terminée. Terminé également le règne de l'intrigue allemande en Chine. Le 17 juillet Fong Kouo-Tchang remplaçait à la présidence de la République Li Yuan-Hong démissionnaire, et, le 14 août, déclarait la guerre à l'Allemagne.

§

Quand Fong Kouo-Tchang avait été élu vice-président de la République, le 30 octobre 1916, par les deux chambres du Parlement que Yuan Chi-Kaï avait dissous et que Li Yuan-Hong avait restauré, il réunissait les sympathies de tous les partis. Il semblait donc que sa présidence dût faciliter l'entente dans le pays. Mais depuis cette époque, le Parlement avait été dissous une seconde fois par Li Yuan-Hong à la demande de plusieurs gouverneurs militaires, qui, en juin 1917, avaient déclaré leurs provinces indépendantes. Le parti militaire du nord, qui avait à sa tête le premier ministre Touan Tsi-Jouei, ne tenait d'ailleurs pas à se réconcilier avec les Kouo-Min-Tang retirés à Canton.

Le nouveau Président crut arriver à un accord en écartant du pouvoir Touan et en le remplaçant par Ouang Che-Tcheng, chef de l'état-major de l'Armée, qui devenait en même temps ministre de la guerre. Rien n'y fit; la guerre civile entre le nord et le sud restait la grande difficulté à vaincre pour le nouveau Président comme pour son prédécesseur. Nordistes et sudistes avaient trouvé des généraux (toukioungs) pour défendre leur cause.

Dans cette guerre peu meurtrière, mais gênante à tous points de vue pour la Chine, le sort des armes, après avoir été contraire aux nordistes, le devint aux sudistes. Le maréchal Touan, revenu à la présidence du Conseil en mars 1918, c'est-à-dire quelques mois après en avoir été écarté, se décida à se rendre auprès des généraux nordistes pour s'entendre avec eux sur la continuation ou la cessation de la guerre. Il fut convenu que les opérations seraient continuées jusqu'à la pacification de la province du Hounan, après quoi Pékin négocierait avec le sud, si les prétentions de celui-ci étaient acceptables. Malgré tout, les opérations traînaient en longueur; de part et d'autre la lassitude des militaires et leur désir d'en finir étaient manifestes ; mais Pékin ne pouvait se résoudre à rappeler l'ancien Parlement. Fong Kouo-Tchang, comprenant que l'absence de

toute assemblée était un danger pour l'existence même de la République, fit voter par un Sénat provisoire, composé des délégués des généraux du nord, des lois électorales, et, en vertu de ces lois, les élections aux Chambres eurent lieu en juillet; le 12 août un nouveau Parlement se réunit.

Cependant l'influence du Président Fong pâlissait à Pékin devant celle du maréchal Touan, principal artisan de la déclaration de guerre de la Chine à l'Allemagne, et, de ce fait, moralement appuyé par les Alliés. En même temps un autre personnage était poussé au premier plan de la politique chinoise par tous les partis qui voyaient en lui le seul homme capable de réconcilier le nord et le sud. Nous voulons parler de Hsu Shih-Chang, qui, après avoir rempli les plus hautes fonctions sous l'empire et sous la présidence de Yuan Chi-Kaï, s'était depuis plusieurs années tenu à l'écart de la vie politique.

Le 4 septembre 1918, Hsu Shih-Chang remplaçait Fong à la présidence de la République. Son élection avait été un triomphe; sur 436 votants, 425 s'étaient prononcés pour lui.

A peine élu, il appela à la présidence du Conseil Tsien Neng-Hiun, ministre de l'Intérieur, à la place de Touan, démissionnaire, et convoqua les délégués du nord et du sud afin de les amener à une entente. Après quelques hésitations entre Shanghaï et Nankin comme siège de la conférence, Shanghaï fut adoptée. Les hostilités cessèrent tout à fait, mais les pourparlers, rendus difficiles par l'obstination du sud à exiger le rappel pur et simple de l'ancien Parlement, furent suspendus, puis repris dans un esprit qui paraissait conciliant; malheureusement la décision de la conférence de Paris relative au Chantoung les fit de nouveau suspendre au mois de mai dernier du fait des sudistes, qui reportaient toute la responsabilité de l'échec des diplomates chinois sur le gouvernement de Pékin.

Il est probable que la solution de la question du Chantoung pèsera longtemps sur les destinées de la politique intérieure chinoise, sans parler des conséquences extérieures qu'elle pourra avoir pour la Chine.

Nous avons rappelé au cours de cette étude le traité intervenu en 1915 entre ce pays et le Japon. Il y en eut un second le 25 mai 1918 et un troisième en septembre, sans compter des conventions purement économiques. Le point de vue du gou-

gouvernement chinois à la conférence de la Paix était que ces accords successifs devaient être annulés par l'entrée en guerre de la Chine aux côtés des Alliés et que, quel qu'ait pu être le droit du Japon d'occuper antérieurement au 14 août 1917 le territoire cédé à bail à l'Allemagne, ce droit avait cessé d'exister du jour de la déclaration de guerre de la Chine à cette Puissance; enfin, que, dès ce moment, l'Allemagne aurait dû rendre elle-même Kiao-Tchéou à l'ancien cédant. Pour répondre par avance à l'objection qui pouvait être faite du manque de collaboration militaire de la Chine au cours de la guerre, la délégation chinoise, dans un des mémoires remis par elle à la Conférence, rappelait les faits suivants:

En août 1914, le gouvernement chinois fit connaître qu'il était prêt à déclarer la guerre à l'Allemagne et à prendre part aux opérations dirigées par les Anglo-Japonais contre la garnison allemande de Tsingtao, dans le territoire cédé à bail de Kiao-Tchéou. S'il n'insista pas, c'est qu'il fut avisé que la participation proposée était susceptible de lui créer des « complications » avec une tierce puissance.

De nouveau, en novembre 1915, il exprima le désir d'entrer en guerre aux côtés des Alliés, mais le gouvernement japonais refusa d'agréer la proposition. Enfin, en 1917, il déclarait la guerre à l'Allemagne et à l'Autriche, — le gouvernement japonais ayant levé son opposition dans des circonstances qui sont décrites dans un rapport de M. Krupensky, ministre de Russie à Tokio, à son gouvernement, en date du 8 février 1917, et où ce diplomate relate les efforts qu'il a dû faire pour amener le Japon à ne plus s'opposer à ce que la Chine se joignît aux Alliés.

La Conférence de la Paix jugeant en droit et d'après des documents diplomatiques, son œuvre n'étant point celle d'une Ligue des Nations, crut devoir passer outre aux arguments des délégués chinois et inscrire dans le Traité de Paix, section VIII, les articles suivants :

L'Allemagne renonce, en faveur du Japon, à tous ses droits acquis par le traité avec la Chine du 6 mars 1898 et autres actes concernant la province du Chantoung, notamment en ce qui regarde le territoire de Kiao-Tchéou, les chemins de fer, les mines et les câbles sous-marins. Tous les droits allemands dans le chemin de fer de Tsingtao à Tsinan-fou sont acquis au Japon, ainsi que les câbles sous-marins de l'Etat allemand, de Tsingtao à Shanghaï et à Tchéfou.

Les droits mobiliers et immobiliers que l'Etat allemand possède à

Kiao-Tchéou, ou qu'il pourrait faire valoir concernant ce territoire, sont acquis au Japon.

Le baron Makino, second délégué japonais à la conférence, déclara de son côté dans un interview au journal *Le Temps* « que la politique du Japon consistait à restituer la presqu'île du Chantoung à la Chine en pleine souveraineté, en conservant seulement les privilèges économiques qui avaient été accordés à l'Allemagne, ainsi que le droit d'établir, dans les conditions usuelles, une concession à Tsingtao ; que les propriétaires du chemin de fer, qui devait devenir une entreprise mixte sino-japonaise n'emploieraient une police spéciale que pour assurer la sécurité du trafic ; que celle-ci ne serait employée à aucun usage ; que la force de police serait composée de Chinois et que les instructeurs japonais, que les administrateurs du chemin de fer pourraient choisir seraient nommés par le gouvernement chinois ».

Aucun document officiel n'a confirmé jusqu'à présent ces déclarations.

Le règlement de la question du Chantoung fut mal accueilli en Chine. Sur tout le territoire, et, principalement dans les ports le mécontentement se manifesta par un boycottage en règle du Japon. Le cabinet dut donner sa démission. D'autre part, pour des raisons de politique intérieure, il est vrai, autant qu'extérieure, le Sénat américain se dressa en masse contre la décision de la Conférence.

Nous n'anticiperons pas sur les faits, et nous attendrons que le temps ramène en Chine, d'une manière ou d'une autre, le calme et la stabilité politique détruits par cet événement. Nous souhaiterons seulement que les Alliés de la Chine se rendent compte le plus tôt possible de l'état psychologique des diplomates, et en général de tous les Chinois, si chatouilleux sur la question de *face*, et, après avoir statué en droit, sauvegardent l'amour-propre de ceux-ci par des dispositions équitables.

L'Amérique, l'Angleterre, qui ont en Chine des situations acquises de longue date et de la plus haute importance, la France, qui détient dans cet immense Etat plein de ressources inexploitées des positions avantageuses et des engagements non moins précieux, ne peuvent, en aucune manière, se désintéresser de son sort et négliger l'intérêt qu'il y a pour elles trois à conserver la sympathie des Chinois ; au contraire, plus la

Chine entrera dans la voie des réformes, plus elle se montrera disposée à se mêler à la vie des nations de plus en plus solidaires les unes des autres et plus les efforts de ces trois puissances devront tendre à s'y concilier les esprits. L'on pourrait beaucoup écrire sur ce thème, mais comme ce n'est pas la tâche que nous nous sommes assignée en résumant les affaires politiques de la Chine pendant la guerre, nous nous contenterons d'appeler une fois de plus l'attention de l'opinion publique française sur les progrès réels faits par la Chine depuis un quart de siècle et sur le rôle considérable qu'elle peut jouer dans l'offre et la demande sur le marché du monde.

ANDRÉ DUBOSCQ.

LES NUITS ATTIQUES

—

Le bar de la Paix, au flanc de l'Opéra, est une oasis dans les souvenirs d'une pléiade aujourd'hui dispersée.

Je confesse avoir passé l'eau plus de fois qu'il n'eût convenu. Mais ni les Halles, ni Montmartre n'aimantaient mon noctambulisme, et quand je faisais un saut du Quartier Latin aux boulevards, c'est que Toulet m'y appelait. Hélas, que faire au bar de la Paix, qu'y aller chercher, depuis que Toulet a quitté ses lumières pour la grande ombre des Pyrénées ?

Paris nocturne s'affine, se simplifie, se décante, et l'illumination électrique lui convient, comme aux jardins l'extrême automne... Ces lieux privilégiés ont montré un visage nocturne qu'ils n'ont plus, qu'ils n'auront peut-être plus jamais ; il est allé rejoindre dans le temps d'autrefois la folie de Gérard de Nerval qui hante encore quelques jeunes hommes assez nomades. Tout près de là, jadis, Gérard Labrunie héla un fiacre pour le conduire à Loisy, et cela fait une avenue par où des bouffées de nostalgie arrivent chaque soir. Le tendre pays de Sylvie à nos portes, Toulet malade qui le désire, tant de muses qui nous y invitent, et ces nuits de Paris... ah, c'est le souvenir même, sa douceur, son tourment.

★

— Quand mon corps y consentira, dit Toulet, je reverrai ces pays.

Mais, depuis longtemps déjà, il ne quittait plus le bar de la Paix, la première fois que je le trouvai perché sur un

des tabourets dégingandés qui ont été ses refuges les plus fidèles.

Le bar de la Paix n'a point de danses ni de musique, les garçons y servent sans bruit. Ce fut le salon métallique et feutré de Paul-Jean Toulet. Cérémonieusement, il se levait pour vous recevoir, avançait une main discrète. Ou bien, quand on le surprenait dans les régions du barman et seul sur un tabouret, il quittait lentement ces hauteurs pour descendre avec vous à une table.

De Toulet, j'ai d'abord su quelques-unes de ces strophes où l'émoi s'enferme dans des vers au contour très pur :

D'une amitié passionnée
Vous me parlez encor,
Azur, aérien décor,
Montagne Pyrénée...

puis, qu'ayant sur la foi d'un médecin fait de sa fortune des parts égales pour dix ans, il arriva au bout avant le médecin, à qui son erreur survit encore aujourd'hui.

Plus tard, j'ai fait connaissance avec des chroniques insolentes où il est question d'un étrange DON QUICHOTTE marié, d'une jeune personne nommée NANE — « ô Nane, deux fois dure à toucher », — d'un cynique personnage du second Empire, de divers autres originaux des deux sexes. Mais j'aime surtout ce M. du Paur, qui est un sage, de qui l'ironie protège une extrême finesse du savoir, et qui tire sa fantaisie, cynique, je le répète, d'un don de lucidité imprévue. Inquiétant M. du Paur ! La seule qualité de son esprit est une vengeance toujours prête, qui jouerait sans cesse, pour son féroce plaisir, s'il n'y avait par le monde tant de voluptés à le tenter aussi, et quelquefois dans le plus humble secret : la volupté est belle, M. du Paur l'aime et l'honore.

Lorsque l'Empereur l'a contraint au divorce, à cause qu'il était abondamment cocu, M. du Paur se trouve libre, mélancolique et heureux, en situation de méditer le mot de Stendhal : « Dans ce siècle, réunir les honneurs de la vertu et les plaisirs du vice, est-ce impossible ? »

Toulet répondrait : — Non, au creuset de la vie intérieure.

Toulet est un aristocrate de l'âme, des manières et de l'es-

prit, qu'il dispute soit de Saint-Evremond ou de Balzac, soit de Clouet ou de belles étoffes, en furtifs raccourcis.

Je me rappelle un soir lointain. Toulet tient dans ses mains, passionnément, le petit volume à peine paru des lettres de Gérard de Nerval, que je lui ai apporté. Il est heureux devant ces merveilles, rayonnantes en effet d'une étrangeté qui vient de plus loin dans l'inconnu que le Baudelaire le plus mystérieux. Il parle de ce que nous sommes quelques-uns à aimer le mieux au monde : Baudelaire, Norval, Racine ; il en parle comme un qui est de leur société.

Il se tait, puis reprend :

— Oui, dit-il, et enfin il y a l'Evangile.

Là-dessus, quelqu'un parle de l'amour avec un peu de mépris. Un autre explique que l'amour le plus fou, en religion comme en société, c'est au moins une excuse, et que, quant à lui, pour les femmes, il préfère leur amour à leur amitié.

On est assis à une petite table près de la cheminée. Le buste un peu plié comme toujours, la tête inclinée à gauche, les yeux agiles dans son visage aigu de faune désabusé, Toulet, de sa paille dans le verre, remue doucement un long silence. Les garçons glissent. Deux jolies filles entrent comme le vent.

Alors Toulet, tirant sa bouche nerveuse d'un sourire :

— L'amour des femmes console de leur amitié, mais, hélas, c'est par avance.

Un jeune homme aussitôt se lève et récite :

Tels que les dieux gavant leur panse,
Les prétendants aussi.
Télémaque en est tout ranci :
Il pense à la dépense.

Neptune soupe à Djibouti
Près de la mer salée.
Pénélope s'en est allée,
Tout le monde est parti.

Seul, un vieillard, que nul n'écoute,
Chante Hélène, et les Œufs.
Le chien du logis se fait vieux,
Ces gens-là le dégoûtent.

Le jeune homme fut félicité pour son esprit d'à-propos ; Toulet, en effet, blasphème en vers comme en prose. Vous rappelez-vous comment M. du Paur, qui dans ses aigreurs

dirigées contre le genre humain ne s'épargne pas lui-même, se trouva être un héros ? C'était à l'incendie du petit théâtre impérial de Saint-Cloud, où la sauvagerie des hommes éclata. M. du Paur, au plus fort de l'inquiétude et de l'irrésolution, aperçut une petite vieille évanouie, se jeta sur elle, l'enleva et hurlant sans relâche : « C'est une vieille dame ! c'est une vieille dame ! laissez passer ! » réussit à se frayer passage jusqu'à la grande porte. Et M. du Paur demande si ce n'est pas naturel ?

Tout de même, faut-il que l'époque soit bourgeoise ! Des gens sérieux tiennent Toulet pour un bohême. Je ne les comprends pas. A Paris, Toulet menait la vie la plus régulière du monde, puisqu'il se levait tous les après-midis entre 3 et 4 heures, et que, chaque matin, dès 7 heures, vous l'auriez trouvé couché...

Toulet avait des invités intermittents. Le bar de la Paix aura vu passer, entre une et quatre heures de bien des matins, Curnonsky, Jacques Boulenger, Jaloux, Henriot, Marsan, Vaudoyer, et ce Louis de la Salle, poète méconnu et voyageur nostalgique, qui mettait autour de nous l'odeur des framboises de Bohême, et qui a été tué en Champagne, dès le printemps amer de 1915.

> En Bohême, le long de la route d'Autriche,
> Le vert sorbier mûrit déjà...

Dans ses Pyrénées, Toulet fait-il quelque chose d'autre que de penser aux morts ?

Il a écrit un jour :

— « La vie est comme une grappe dont on peut extraire encore, quand elle est mûre, les vins puissants du remords et de la nostalgie. »

Et un autre jour :

— « Quand on a connu que la vie n'est que fumée, celle de son propre toit garde encore quelque douceur. »

Secret, contracté, et d'autant plus exquis, — tellement que son sourire dessinait malgré lui nos jeunes espoirs, — ainsi ai-je vu souvent notre ami au bar de la Paix. Et son visage paradoxal, miroir d'expérience frémissante, de sécheresse passionnée et de clairvoyance psychologique, me paraît finalement tout attristé et ennobli par le désaccord nettement senti

de la réalité avec l'imagination. Les femmes ne sont goûtées, les beautés de l'art et les livres ne sont aimés qu'autant que l'on est capable d'en souffrir. Toute la maîtrise de M. du Paur ne va qu'à lui faire sentir le destin.

★

La première nuit qu'on rencontre Paul Fort à la *Closerie des Lilas*, on ne voit que des yeux noirs, une moustache et des cheveux noirs, des habits tout noirs.

L'oblique Closerie des Lilas est le café qui donne sur beaucoup d'espace et des arbres, au bout du Petit-Luxembourg. Quand le garçon y est seul parmi les feuilles mortes, sa terrasse de planches surhaussées fait de la Closerie un bateau sur un coin d'étang.

Jean Moréas illustra ce café. Là, chaque mardi, il recevait jusqu'à 4 heures du matin. A cette heure décourageante, on sortait sur le boulevard glacial et nu, où presque toujours une équipe d'ouvriers réparait la voie du vieux tramway à vapeur. Les braseros faisaient une ville imprévue.

Petite Cosmopolis, la Closerie entend des poètes, des peintres, des esthéticiens heurter leurs opinions disputeuses dans toutes les langues connues. Quelles réunions enfumées et bruyantes où Paul Fort va de l'un à l'autre allumant des fusées de lyrisme, où tant de poèmes, au matin, dansent parmi les verres en cohue !

Mais, dehors, les arbres de l'Observatoire agitent je ne sais quelle fraîcheur venue des campagnes ; il semble même que le bonheur des prairies soit entré par là dans la ville.

Voici, je pense, le secret. Grâce à Paul Fort, qui vient prendre ici le repos dans les intervalles de ses pèlerinages passionnés au pays de *Sylvie*, les effluves arrivent jusqu'à nous de ce pays unique, comme en une avenue, mystérieusement prolongée, de ses bois.

Certainement les dieux choisissent les demeures de leurs amis, si obscures que soient les destinées. Moréas a vécu dans le quartier voisin, celui de la Porte d'Orléans, qui a un visage clair et comme lavé. S'il se rendait à la vieille Lutèce, c'était le long des allées de l'Observatoire, et, bien des fois, il longea la grille du Luxembourg, à l'heure du crépuscule, quand le tambour fait sa ronde.

La Closerie le retenait. Paul Fort non plus n'allait guère au delà sur le boulevard Saint-Michel. Il lui est cependant arrivé d'atteindre le carrefour des Ecoles, pour monter au *bar Victoria*.

Lorsque nous nous rencontrâmes, déjà, sans nous être jamais vus auparavant, nous étions amis. Une pauvre lettre de moi à lui avait fait ce coup heureux. C'est qu'elle disait une promenade de trois jours, folle d'émotion tendre et d'illusion, dans le Valois et le Parisis. Parti sur la route de Flandre avec deux amis que j'ai bien aimés, nous avions décrit un cercle par les jardins de Chantilly, la merveille de Senlis, les bois de Compiègne, Pierrefonds et Senlis encore ; nous avions respiré la tendre folie qui agite l'air du soir au bord de la pelouse des Grandes Ecuries de Condé ; nous avions traversé l'enchantement de ces contrées privilégiées où l'histoire des rois, des poètes et des architectes, où l'histoire et la nature sont comme une double récompense aux hommes, et où aussi nous nous souvenions qu'une jeune enfant au visage athénien avait été couronnée de laurier par le plus exquis des écrivains de chez nous.

— Vous comprenez mon bouleversement ? écrivais-je à Paul Fort. Nous sentions notre jeunesse prête à s'épanouir sur a plus fine et haute tige du monde.

Que les trois pèlerins aient été séparés pour toujours, il est déchirant d'y songer, tant leurs cœurs se répondaient exactement, et si bon faisait-il, ô cher trouvère, à l'ombre du château d'Ecouen, dans l'écho des sonneries du fort. L'absinthe était veloutée à Luzarches ; et à Saint-Jean-aux-Bois, près du porche en ruine, que l'eau était fraîche ! Et puis nous goûtions un trop bel été pour accepter de passer les nuits entre quatre murs ; et sans doute ma lettre a gardé dans l'armoire une odeur de la meule de foin où nous nous réveillâmes, le troisième matin, dans un inoubliable essor. Les chiens s'appelaient d'une ferme à l'autre. Le vieil univers était tout neuf.

Quelques années plus tard, au *Victoria*. Les femmes ne dansent plus, les musiciens vont partir. Je vois Paul Fort entrer, avec le petit jour ; l'ami Cremnitz le suit.

Une femme justement achève de quêter pour l'orchestre, et le plat aux pièces d'argent passe sous la moustache d'ébène.

Eh quoi ! cela est dû au prince des poètes ? Il avance une main lente, balbutie un remerciement ; la fille rieuse a déjà fui...

Le prince des poètes était gris, son compagnon aussi.

On fit pourtant venir du wisky. Mais Cremnitz voulait absolument une soupe à l'oignon. Etonnante précaution : la lucidité lui revint peu à peu, lumières perçant le brouillard.

Bien des sujets étaient effleurés. Paul Fort se mit à parler d'amis communs.

— N..., dit-il, est un homme admirable.

Mais Cremnitz, au jugement délicat et sûr :

— Ne dis pas de bêtises, N... n'est pas un homme admirable. Un charmant garçon, puisqu'il est mon ami. Mais tu ne peux pas dire que c'est un homme admirable.

— N... est un homme admirable.

— Tu ne sais pas ce que c'est qu'un homme admirable. Louis XIV est un homme admirable. Parle de Louis XIV.

— Je te répète que N... est un homme admirable.

— Tais-toi.

Dix autres disputes suivirent, coupées de silences pendant lesquels ils buvaient.

Je dis à Fort :

— Cremnitz est la hache de vos discours.

— Non, divergences de détail... Sur tous les sommets nous sommes bien d'accord, hein, Cremnitz ?

— Bien sûr, dit l'autre, nous admirons tous deux Homère.

Cependant, très gris, au centre du bar, un habitué répétait lentement, à intervalles égaux :

— Il faut se faire une raison.

On nous souffla que c'était un descendant de Pankouke.

— Ce que je dois à Moréas, murmurait ensuite le poète, je ne puis pas le dire, c'est un secret. Ç'a été toujours un secret. Mais lui le savait, il savait tout, il ne sait pas davantage aujourd'hui. Mon maître ! Il m'a fait libre, il m'a élevé dans l'éther, il était une flamme bien plus haut que les flambeaux.

... Dehors, il y eut toute une bande avec nous, et même un vieux Turc, dans le matin sale. Mais Paul Fort, sans doute dégrisé, parla de son art sur un mode quasi divin.

Comme vous étiez seul, Paul Fort ! Etais-je bien votre compagnon ? C'est plutôt un fantôme que je suivais, votre double,

eh ! peut-être le prince des poètes ? Car votre personne véritable, elle guettait l'aurore, là-bas, à l'orée des bois d'Halatte ou sous le dôme vert de Mortefontaine... Mais je vous retrouve quelquefois dans ma bibliothèque, où il n'y a que vous qui me parliez, à cause du vieux souvenir que je vous ai dit, quand Nerval ne me parle plus.

★

Entre tous les bars, on se plaît à ceux qui sont en sous-sol, si artificiels, immobiles navires illuminés dans la nuit. Vont-ils appareiller ? La foule et les violons crient ; c'est pourtant une étonnante solitude.

J'ai fréquenté passionnément les bars, et point du tout pour trouver de la compagnie. Les bars de nuit sont des lieux de commune sensualité où le jeune méditatif parvient à s'enivrer d'irréel.

Quelle mélancolie ardente ! Les filles ne sont plus des filles, mais des heures. Tourbillon de vain désir sur le néant, le tournoiement des robes brillantes libère la lucidité, fait bondir la jeune ambition. En même temps, cette fuite au perpétuel retour éveille la nostalgie de la pensée même et réclame un repos dans l'exceptionnel.

On est jeté dans je ne sais quelle poursuite de l'unique, avec le regret déchirant de tout ce qu'on a pu connaître d'exquis, des Français qui étaient les derniers gentilshommes, et qui sont des morts ou des exilés.

... Ce fut une nuit tiède de décembre, au bar du Panthéon, une nuit où même les citronnades avaient du goût.

Je ne vis point d'abord qu'elle était extrêmement jolie et parfaite, car les yeux avec lesquels elle regarda, lorsque nous entrâmes, éblouissaient. J'étais avec Gilbert Maire. Au matin, ces yeux remplis de jeune nouveauté nous laissèrent un souvenir léger de lilas.

On n'avait pas osé lui adresser la parole, tellement elle se distinguait parmi ses compagnes, pareille à un délicat clocher au-dessus des maisons communes, doucement blonde et pourtant éclatante, peut-être par son sourire de tout le visage.

Mais, trois jours après, comme elle avait accepté à souper, elle dit son nom, celui qui lui revenait du fond de son enfance. L'autre, c'était le nom de guerre pour le Quartier Latin. Quelle

idée de nous dire celui qu'elle eut sur les genoux de sa mère, en Provence ?

Elle s'appelait Hélène, Elle fut exquise, parla de ses désirs, de ses souvenirs, avec une délicatesse singulière.

Une nostalgie s'emparait de son regard. Nous lui demandâmes avec précaution pourquoi elle menait cette vie.

— Ah, dit-elle, puisque maintenant j'ai quitté mon pays, il me faut ce bruit, ce mouvement, ces lumières. Je ne pourrais pas rester seule chez moi, et avec quelqu'un je m'ennuierais encore plus.

Nous apprîmes que le rêve d'Hélène, c'est de voyager. Une chance le réalise de temps à autre ; dans l'intervalle, Hélène s'ennuie. Elle a vu Londres, Barcelone, Cracovie, Trieste... Mais les voyages coûtent, et aucun homme n'a encore voulu être son frère.

Elle riait, nerveuse et aussi très douce. Tout à coup un frisson.

— Qu'y a-t-il, Hélène ?

— Rien.

Elle fronça les sourcils, puis sourit de nouveau, car John arrivait, lui offrant des fleurs assez cérémonieusement.

— Allons, John, soyez gai ! dit-elle avec autant d'amitié que de sérieux.

Nous appelions de ce nom un grand garçon assez sauvage qui faisait aller et venir dans Paris une flânerie d'observateur, une lente flânerie narquoise. La même soirée l'occupait à Montmartre et à l'Observatoire, le chemin entre deux fait à pied. Lisant à tort et à travers, il avait la sagesse de ne jamais écrire. Au reste, il était chimiste.

Mais John n'avait d'yeux que pour deux femmes qui venaient d'entrer avec un Anglais, et dont la mise, le maintien surprenaient en ce lieu. Une velléité d'arrêt dans le jeu des tziganes, dans le tintamarre des conversations, puis tout reprit. A chaque danse, l'Anglais, très noble, enlaçait l'une et l'autre de ses compagnes tour à tour. Aucune n'était jolie. Mais la grâce qui s'éveille avec le plaisir donne à l'honnête femme qui danse un charme inexprimable. Les formes se révèlent, elle est femme comme les autres ; le plaisir la frôle, l'assiège et l'emporte. Avidement, John regardait le couple alterné.

Puis, surprenant notre moquerie amicale :

— N'est-ce pas ? le goût de l'humain est une étrange maladie.

C'était la sienne, nous le savions. Elle consistait à jouir d'un mot, d'un regard, d'un geste, pourvu qu'échappant à tout ce qui est habitude et vie quotidienne, l'humanité véritable y apparût, c'est-à-dire, expliquait-il, le don de sentir et de souffrir, la singularité de l'individu, et aussi le fond du destin.

Voilà le dieu dont John, froid d'apparence, était le pèlerin. L'amour lui en avait parfois montré les traces. Il évitait, redoutait sans doute les attachements, il n'avait pas connu le spectacle d'un long sacrifice ; mais un simple mouvement de visage, une décision soudaine dans un regard éperdu, une inflexion de voix laissent des souvenirs que la vie ne peut pas abîmer. Au reste, John affichait pour l'amour un si lucide détachement que son air impassible et bon respirait le mystère.

Hélène justement lui demanda :

— Alors, jamais avec une femme ici ?

— Elle gâterait tout, voyons !

— Vous n'aimez pas ?

— Je suis donc comme vous.

— Oh, moi, j'ai aimé !

— Eh bien, moi j'aime toujours.

— Toujours, qui donc ?

— Des choses.

Hélène devint grave.

— Oh, il faut m'expliquer.

— Une autre fois, chère amie. Mais je puis vous dire que j'ai pas mal de souvenirs de femmes, et que je n'ai pu encore me composer une vivante complète.

— Je n'y comprends goutte, dit Hélène ; mais l'amour, ça m'a l'air d'être de la musique, pour vous.

John lui embrassa le poignet et proclama :

— Cette enfant a dit vrai. Un jour viendra où toutes mes amours anciennes me murmureront la dernière sonate de Mozart...

Les Anglais ne dansaient plus, Hélène semblait ailleurs. Il fallait rompre la mélancolie.

— Hélène, demandai-je, et l'ami avec qui nous vous avions vue ?

— Je ne sais pas, je l'ai quitté. Je lui faisais trop de misères.

— Vous êtes si cruelle ?

— Tant pis ! *Il montrait trop qu'il m'aimait.*

Elle avait parlé avec gravité. Je regardai John, et le menaçai de l'index.

— Oui, m'a-t-il dit souvent dans la suite, il y a des yeux lilas et une bouche que je ne crois pas que je désire pour les baiser, mais qui m'accoutumeraient à l'idée d'aller voir dans un autre monde comment les femmes y sont faites, et si l'on ne peut pas aimer autrement.

HENRI CLOUARD.

A VLADIVOSTOK

EN MARS 1919

—

I. — Le port et la rue.

En vue de la rade, notre transport attendait le brise-glaces. La côte était au loin une mince ligne pâle. Sur le pont luisant de verglas nous regardions tous ce seuil d'un monde chaotique, mystérieux, isolé du reste de l'univers — la Russie où se débattent, agonisent et ressuscitent des peuples, des régimes, des utopies, une foi, tout un pan de la conscience humaine.

Le matin était clair de cette lumière spéciale faite de soleil et de neige, de cette lumière blanche, figée, sans chaleurs ni frissons.

Et nous nous rappelions les beaux réveils du Pacifique où les vagues lamées d'or rose ont un rythme gigantesque et doux, une aurore à Honolulu, quand la lumière palpitait vivante comme un être, parfumée comme une femme, sur la mer glauque et turquoise, ou encore un lever de soleil japonais, très flou à travers le brouillard tiède.

Sous une pesée puissante la mer gelée s'effondre, s'écarte. Le brise-glaces est passé laissant derrière lui un sillon bleu ardoise où s'engage notre bateau.

Bientôt la rade de Vladivostok s'ouvre à nous, et c'est une très jolie surprise. Nous connaissions bien son emphatique surnom : la Corne d'or de l'Orient, mais un surnom est si vite donné ! Pourtant les collines ondulées sont vraiment d'une ligne très gracieuse ; une île à la silhouette ferme et hardie est plantée dans le goulot, et, tout au fond, les maisons de la

ville montent à l'assaut d'une étroite bande de terre à peu près plate entre mer et montagne.

Irréels comme des fantômes se dressent les vaisseaux de guerre japonais et anglais, si hauts, si bruns sur la baie toute pâle, et les gens qui viennent du port, curieux de ce transport américain, ont l'air d'ombres mouvantes sur la glace grise.

Nous sommes à quai dans la partie de la rade réservée aux bâtiments des Etats-Unis. Nous descendons, impatients et anxieux de sentir sous nos pieds cette terre où nous avons à rester un temps indéterminé. Nous arpentons à grands pas les docks. Ils sont les plus importants de Vladivostok, puisqu'ils se prolongent de l'autre côté de la baie. Pourtant le commerce de l'Amérique avec l'Extrême-Orient russe est beaucoup plus récent que celui du Japon. Mais, à voir l'alignement indéfini des caisses qui couvrent le quai, — automobiles de marques diverses, camions, tracteurs, matériel d'aviation, boîtes de conserve, — on comprend avec quelle énergie et quel succès nos alliés se sont mis à la tâche. La remise en état du matériel roulant qui leur a été confiée ne fera qu'augmenter leur activité.

Un de ces amoncellements américains, surveillé par une sentinelle tchèque, au bonnet rayé de blanc et de rouge, est destiné à notre mission. Des ordres ont été donnés à nos poilus de déballer ces caisses et de monter aussi vite que possible les automobiles qu'elles contiennent. Et voici, dévalant la passerelle, les petits soldats bleus, la plaisanterie facile aux lèvres, heureux d'avoir terminé le pénible voyage.

Ils s'affublent des peaux de mouton apportées pour eux en remplacement des capotes trop légères et se blaguent mutuellement sur les grands bonnets fourrés qui leur écornent les oreilles.

Et ils se mettent au travail avec tant de fièvre joyeuse que des ouvriers russes du port, qui viennent de leur pas nonchalant, attirés par le débarquement nouveau, murmurent admiratifs :

— Pour des travailleurs, ça c'est des travailleurs.

Il ne fait pas très froid. L'air picote les joues et stimule agréablement les nerfs. Nous montons vers la ville.

Mais l'attente charmeuse que donne toujours l'inconnu est

vite déçue. Vladivostok n'est fait que d'une chaussée, la *Svetlanskaïa*, qui s'étire indéfiniment, tantôt bossuée de cailloux disparates, tantôt bitumée régulièrement, encadrée de minces trottoirs en pierre, briques ou bois, glissants de verglas et défoncés d'ornières. Quelques ruelles montent vers les collines, mais s'arrêtent vite en cul-de-sac.

De hautes maisons s'érigent dans le quartier de la gare. C'est le cœur commerçant, banquier et joyeux de la ville. Deux ou trois grands magasins vendent de tout, du saucisson et des meubles, des roubles et des chaussures. Des hôtels d'aspect douteux affichent des noms banals. D'immenses drapeaux désignent les immeubles réservés aux missions étrangères ; étendard américain étoilé et rayé, japonais avec son soleil pourpre, tchèque, blanc et rouge. Les trois couleurs françaises ornent le musée ethnographique et géologique de la province de l'Amour. Et le spectacle est curieux d'officiers bleu horizon qui discutent entre des vitrages étiquetés de noms savants, et de petites dactylographes en jupes courtes, familières et bavardes, qui « tapent » allégrement sous le rictus d'un crâne antique ou sous les cornes d'un cerf antédiluvien.

On nous apprend là que la caserne à nous réservée se trouve dans la partie haute de la ville et que nous devons la partager avec des Tchèques, des prisonniers autrichiens et des artilleurs annamites.

Le mélange des races, des uniformes et des langues est la caractéristique de Vladivostok. Sur cent mètres de parcours, on croise des Anglais, des Chinois, des Canadiens, des Polonais, des Français, des Lettons, des Japonais, des Tchèques, des Américains, même des Russes, — sans compter les nationalités insaisissables et flottantes. De temps en temps, symbole de cette mixture, passe une patrouille internationale où se confondent khaki, bleu, vert et noir, — képis, bérets, bonnets et casques.

Les voitures n'ont pas changé leur modèle depuis des dizaines d'années. Hautes sur roues, étroites et mal suspendues, les banquettes dures, elles défient tout confort. A deux on y est très mal, tout seul on n'y est pas mieux. Les izvostchiks, fois du pavé, laissent paresseusement trottiner leurs deux chevaux.

Tout le travail, visiblement, est fait par les Chinois qui se

sont abattus en foule sur Vladivostok où ils n'ont rien à craindre de l'indolence de l'ouvrier russe. Ils s'infiltrent partout. Il y a des marchands astucieux aux belles robes fourrées et au sourire de mystère ; il y a des proxénètes, rabatteurs de maisons closes où le vice européen se marie aux voluptés orientales ; il y a surtout des coolies misérables, dont, en toute saison, la morve sèche ou gèle sur la lèvre supérieure et qui, leur hotte de porteur sur le dos, cheminent à pas cahotants avec une indifférence animale.

Voilà la vision immédiate qu'offrait Vladivostok en ce jour de mars qui n'était ni hiver, ni printemps, et où, tombant d'un ciel bleu pâle, les rayons du soleil commençaient à faire fondre la carapace glacée de la ville.

II. — La gare.

— Nous y sommes, me dit l'izvostchik.

— Bon, attends-moi.

Il s'enveloppe plus étroitement dans sa houppelande graissée et encrassée par des générations. Vraiment, à le voir, voûté, avec sa barbe humide et fruste, parlant à ses chevaux, du haut de son siège qui contient à peine ses vastes assises, on a l'impression que la Russie n'a pas changé depuis le temps où, gamin de dix ans, je savourais le galop des troïkas.

La gare est comme toutes les gares, un peu plus neuve, un peu plus prétentieuse peut-être, — c'est tout. Pourquoi donc mes camarades m'ont-ils envoyé là pour voir le symbole de la misère et de l'incurie russes ? Evidemment, lorsque de l'espèce de butte où se trouve le corps même du bâtiment les yeux plongent sur les voies, ils n'aperçoivent pas grand trafic. Pourtant çà et là fument quelques locomotives. Sur les chemins de terre battue qui montent vers la ville des attelages vont et viennent, s'enlisent dans la boue noire de ce dégel crépusculaire. Une vie ralentie à coup sûr, mais rien d'extraordinaire.

Je pousse la porte de la grande salle et d'un coup d'œil je comprends. Sur les bancs, contre les colonnes, par terre, devant les guichets, aux marches d'escalier, partout, des corps, des corps, des corps. Poses de sommeil, de souffrance. Le jour se meurt et sa demi-clarté, livide à travers les vitres sales, jette un manteau lugubre sur toutes ces faces ravagées, barbues, indifférentes surtout.

Je ne me trompe pas : c'est ce dernier caractère qui frappe. Elle se lit si facilement, leur indifférence terrible, dans l'atonie des yeux, dans l'affaissement général du torse, dans le pli mort des lèvres. Elle sonne si clairement dans les voix éteintes, lasses de parler, lasses des mots qui ne peuvent donner ni un morceau de pain, ni un coin chaud où abriter leurs pauvres têtes.

Les groupes mi-ombre, mi-lumière ont un vague tragique ; soudain un mouvement fait passer une clarté sur un visage ; les traits prennent alors un relief intense et le regard une valeur puissante.

Des vagabonds haillonneux, habitués de la misère, craquent philosophiquement des graines de tournesol auprès de femmes dont les mains soignées ont dû jadis porter des bagues. Ecrasé sous une banquette, un Chinois dort un sommeil de bête, tandis que des gamins se partagent avidement un concombre salé, couvert de suie et de poussière, tombé de sa poche. Des mères bercent leurs enfants avec les chansons plaintives de là-bas, qui, dans ce décor, crispent le cœur d'une intolérable angoisse. Un soldat ivre titube sur des corps qui gisent pêle-mêle ; presque pas de récriminations. On doit avoir pris l'habitude.

Adossé à une colonne, un grand jeune homme très pâle, qui tousse éperdument, cherche à fabriquer une cigarette avec deux ou trois mégots ramassés on ne sait où. Je fais un effort pour lui demander :

— Comment êtes-vous là ?

Un regard méfiant. « Que peut bien faire à cet étranger tout ce que je suis et tout ce que je fais ? » disent ses yeux éteints de souffrance.

— Je viens de loin, finit-il par répondre, de l'université de Kazan... Fui les bolchéviks... Echoué ici. Rien à faire qu'à mourir.

Une conviction désespérée et simple est dans sa voix. C'est comme un glas lamentable qui le dépasse, qui sonne pour tous les malheureux vautrés ici, pour tous ceux qui, échappant au règne rouge, errent par la Sibérie.

Et le typhus rôde sur toute cette pauvre chair exténuée, promise à son étreinte.

Le vacarme de catastrophe qui toujours annonce l'arrivée

d'un train m'arrache à cette sombre contemplation. Enjambant les corps qui tapissent jusqu'en bas l'escalier, je parviens au quai.

— L'express de Kharbine ! crie un employé... Celui d'hier, ajoute-t-il pour moi, en guise de renseignement.

C'est un événement l'entrée en gare de ce train, un des rares services fonctionnant encore avec régularité, — si l'on ne compte pas les retards d'un jour ou deux parfois. Les wagons sont bondés. Il en descend des officiers de tous costumes et de toutes nationalités, des Chinois qui viennent chercher fortune dans le port international, des soldats russes qui traînent par tout l'Extrême-Orient sans armes, sans but, sans désir, achevant de déguenniller leurs anciens uniformes.

Sur une autre voie, un train s'apprête à partir. Il va dans la campagne avoisinant Vladivostok, la banlieue, pour ainsi dire. Les compartiments, vitres brisées, rideaux arrachés, ont un aspect lamentable et sale. L'embarquement n'est pas facile : on s'écrase aux portières, on joue des coudes, même des poings ; des femmes crient, des mioches pleurent. Des fonctionnaires de la gare passent, sans prêter attention. Tout est dans l'ordre des choses.

J'entreprends une promenade à travers les rails, les aiguillages, les rames de wagons, sans encombre. La surveillance n'existe pas. A un tournant de voie, je me trouve nez à nez avec un officier français qu'escortent une trentaine de coolies chinois, dépenaillés, sales à frémir.

Je me présente et il m'explique :

— Savez-vous ce que je fais avec ces pouilleux à mes trousses ? Je forme un train, mon cher. Parfaitement. Je suis chargé d'expédier quelques milliers de fusils et quelques millions de cartouches, là-bas, vers l'Oural. En ce moment je cherche mes wagons. Une fois trouvés, mes Chinois les réuniront.

— Mais la gare...

— Elle m'a fourni les numéros. C'est déjà beaucoup. Il m'est arrivé parfois de n'avoir même pas ça.

— Et alors ?

— Oh ! alors, on en dételle, on en chipe, on se débrouille, quoi ! Evidemment on travaille dans des conditions un peu spéciales. Le plus étonnant, c'est qu'on arrive à faire partir les convois presque au jour dit. Et pourtant, à peine sait-on

où sont les munitions à embarquer ; on n'est sûr de rien ni de personne : locomotive, machiniste, convoyeurs. Quant aux wagons vous, voyez la façon de procéder.

« Cependant ils ne manquent pas tant. Mais la crise insoluble du logement, causée par les millions de réfugiés qui ont fui d'abord l'invasion allemande, puis la potence bolchéviste a compliqué encore la crise des transports. Le wagon est devenu logement. Tenez, moi, par exemple, j'habite un wagon de première, ainsi immobilisé. Pas très commode, d'ailleurs, ma maison du berger, que je quitte le matin à une place et que je dois chercher le soir avec une lampe électrique, — transportée je ne sais où, au hasard des mouvements de la journée.

« Par toute la Sibérie, dans chaque gare, on a des trains entiers employés ainsi pour des officiers, des diplomates. A Omsk, le général Janin lui-même a logé longtemps de la sorte, avant de trouver un appartement. Mais ceci n'est que pour une faible part dans l'encombrement. Savez-vous combien de gens il y a ici casés dans des wagons, soit par fraude, soit par force, soit surtout par corruption ? *dix mille!*

« Visitez un jour les voies de garage. Vous y verrez toute une population établie, un campement de *tieplouchkas*, vous savez, ces wagons à bestiaux ou à marchandises, aménagés pour l'hiver avec un poêle au milieu et des planches contre les murs. La tieplouchka est devenue synonyme d'isba. Certaines d'entre elles abritent quarante miséreux et plus. La chaleur humaine remplace le combustible à la recherche duquel ces pauvres gens errent toute la journée.

« Et remarquez que Vladivostok, ravitaillé par les Alliés, à peine touché par le bolchévisme, est le paradis de la Russie! »

Il me serre la main. Les Chinois se hâtent de tirer les dernières bouffées de leurs pipes, longues comme des cannes, et s'en vont de leur pas de bête de somme à la chasse aux wagons.

La nuit tombe. Les rails luisent d'une lueur terne, mouillés de neige fondue.

Je fais un détour pour éviter l'odeur aigre et rance, la vision de cauchemar de la grande salle. Mon izvostchik est toujours là, insensible et voûté. Seulement il dit :

— Ce sera quinze roubles de plus pour l'attente.

III. — Une soirée à l'Aquarium.

La nuit, aux épaules des passants, s'appesantit obscure et humide. Les lanternes, de loin en loin, font des flaques de lumière huilée. Sous les pieds, boue neigeuse ou neige boueuse, on ne sait pas. Dans l'après-midi, sous le soleil tiède, ont suinté les glaçons qui pendillent aux toits. Et puis un froid mouillé est venu avec le crépuscule, pas un de ces beaux froids pleins de craquements sonores et tout joyeux d'étoiles comme bleuies par le gel, mais un froid sale, triste, qui met sur la ville et dans l'âme un désespoir infini.

Pour secouer la nostalgie, pour tuer la mélancolie venimeuse, un camarade et moi nous allons à l'*Aquarium*, comme hier, comme demain sans doute. D'ailleurs nous devons y retrouver R..., un commerçant russe, âgé, élégant, très noceur, qui a pu sortir de Moscou assez d'argent pour considérer avec un optimisme philosophe les événements et pour inviter, malgré les prix, les convives qui lui sont sympathiques.

L'Aquarium, — nom générique à travers toute la Russie des établissements de nuit qui tiennent à la fois des restaurants chics de l'aube où l'on soupe et des caf-conc' de garnison, parfois magnifiques, comme à Moscou, tout éclatants de lumière, solennels d'habits noirs, fleuris de bijoux sur des chairs nues, — désigne à Vladivostok une salle de dimensions moyennes, ni trop propre, ni trop malpropre, avec un étage de loges, un grand cabinet particulier, une petite scène et de nombreuses tables au rez-de-chaussée.

Notre rendez-vous est fixé pour onze heures et demie, c'est-à-dire juste à l'ouverture. Car, dans l'extraordinaire « nocturnisme » de la vie russe, il est tout naturel de voir des spectacles commencer à une heure la nuit ou même à deux, comme à Kharbine.

La salle est à peu près vide. Un dégoût monte aux narines devant la solitude des tables où la graisse des nappes marque plus nettement, devant le froid triste et malodorant, devant les garçons à l'œil révolté, aux doigts malveillants, sales. Un rideau de couleur neutre voile la scène. La pénombre vacille à chaque battement de porte. Deux violonistes de l'orchestre arrivés en avance, par hasard, accordent leurs instruments. Les sons courent rauques, informes, poignants d'incohérence

maladive et vont se perdre sous le plafond et dans les loges muettes.

R... nous attend à une table qu'il a retenue.

Quelques fidèles sont déjà là, enracinés à leurs chaises de paille tressée qu'ils ne quitteront qu'au petit jour. Deux officiers canadiens, gris de bonne heure, réclament très haut le spectacle. Une femme âgée, aux cheveux rares, édentée, son gros réticule noir brodé d'or posé sur la table, regarde avec lassitude tout autour et avale péniblement, gorgée par gorgée, le café qui fume devant elle. Pourquoi est-elle là, à la même place, chaque soir? Est-il seulement sûr qu'elle le sache elle-même?...Tout près de la scène, solitaire, un individu au ventre énorme qui tombe, les sourcils drus et longs comme des moustaches, les lèvres lourdes, épaisses, repoussant de saleté, les yeux jaunes et éteints, tambourine sur une assiette de ses gros doigts immondes où les bagues d'or forment des bouffissures.

R... nous dit que c'est le plus gros *specouliant* (spéculateur) de la ville et qu'il sème à l'*Aquarium* des fortunes qui forcent au respect même les garçons bolchévistes.

D'ailleurs c'est visiblement ici la règle de dépenser sans compter. On le devine au geste indifférent qui étale des centaines de roubles pour un flacon de liqueurs, au mépris qu'ont tous les gens pour le papier sans valeur et qu'ils gagnent aisément. Américains pour qui un dollar représente plus de dix roubles, spéculateurs qui pillent des régions entières, officiers de tous pays jetant en quelques soirées leur solde d'un mois, — les voilà qui viennent peu à peu s'asseoir autour des nappes tachées, garnir les loges par habitude, par désœuvrement, par envie de femmes. Tous boivent.

Du temps passe... on ignore combien, dans la griserie qui fermente. La rampe s'allume, le bruit s'atténue un peu. Au rythme canaille, sensuel de l'orchestre, le rideau se lève découvrant un vague décor de frondaisons et de carton jauni.

Un groupe de danseuses ébranle les minces planches. Elles sont à peine vêtues. Une convoitise immédiate, directe, se dégage de tout le public qui suit le jeu des jambes pleines, des croupes fermes et fortes, des seins que la danse émeut. Ce n'est pas, comme à un music-hall français ou à un « show » américain, un essaim léger de chevilles fines. Les femmes ici

sont toutes grandes, avec une plasticité forte, et leurs ondulations — lentes ou rapides — ont une certaine grâce lourde et robuste. Quelques jolies filles aux yeux doux et sauvages; la lumière brute fait pâles leurs chevelures blondes, laiteuses leurs chairs.

Des exclamations hardies partent; les hommes apprécient en langues diverses, mais en termes également crus, ce que dévoilent les nudités, ce que soulignent les mouvements. Les mains se crispent dans le désir de palper les bras, les hanches, les poitrines. Un officier américain, assis en face de nous, cesse de boire; ses yeux ont un regard fixe, éperdu, et il froisse instinctivement des poignées de roubles dans sa poche. Il y a dans son geste de la possession, de la prière, de la menace.

Un major anglais qui s'est joint à nous, invité par notre ami russe, demande instamment un revolver pour abattre le gros spéculateur qu'il ne peut plus voir.

La salle s'emplit. Des rires montent. Plus de bien-être circule dans l'air. Les deux officiers canadiens qui réclamaient tout à l'heure le spectacle, maintenant complètement ivres et irrités par l'entr'acte, veulent à tout prix danser sur la scène. Ils y apparaissent, acclamés par l'assistance. Le régisseur les entraîne aussitôt.

A la petite porte basse, qui, près de l'estrade, ouvre à la fois sur la cuisine et sur les coulisses, se montrent, encore maquillées, quelques-unes des danseuses. D'un geste habitué, elles occupent une table vide, et, somnolentes un peu, commandent au chasseur du café très chaud. Le petit les enveloppe d'un regard qui frôle comme un attouchement, un vilain sourire aux lèvres; elles ont un mouvement d'épaule indigné et ravi.

Des hommes s'approchent d'elles, leur baisent les mains en vieilles connaissances, s'asseyent. Aussitôt elles s'éveillent et l'une d'elles crie :

— Mitka, apporte donc une bouteille de cognac.

La conversation s'engage; des bribes en arrivent jusqu'à nous ; très banales et presque mondaines. D'ailleurs la politesse que déploient envers les femmes de la maison tous les hommes en général, et les Russes en particulier, est frappante. Elle s'explique en partie par la loi de l'offre et de la demande. Il n'y a ici que très peu de femmes appétissantes et accessibles, tandis que presque chaque semaine les bateaux déversent un

nouveau contingent de mâles: Canadiens, Anglais, Français, Américains, Japonais, — affamés de désirs et de curiosité, Tchèques et Russes entendant garder leurs prérogatives slaves. Une surenchère forcée s'établit. Mais elle est faite moins d'argent que d'empressement et de politesse. Il faut faire une véritable cour, assidue et coûteuse, pour obtenir ce que l'on désire, ou pour ne pas l'obtenir parfois.

En revanche il semble qu'il y ait dans ces relations quelque chose de meilleur que dans le contact superficiel d'une nuit. Une vague sentimentalité, une amitié vraie, un peu de jalousie maladive auréolent de poésie le primitif élan charnel. Cela semble flotter sur tout le monde, même sur le monstrueux *specouliant*, qui marivaude avec une monstrueuse chanteuse rousse, dont les yeux verts ne quittent pas ses bagues.

Des groupes se sont formés; les actrices vont de l'un à l'autre, de table en table, de loge en loge, avec un sourire aimable et discret, comme en visite; fument ici, boivent là, toujours mondaines.

La représentation continue, coupée de longs entr'actes. Les spectateurs connaissent depuis longtemps refrains et rengaînes, gestes et attitudes des chanteuses; cependant ils suivent dans une sorte d'hébétude leurs contorsions, écoutent leurs voix éraillées et fausses. Mais le bourdonnement des conversations ne cesse pas.

Soudain, une ovation véritable. Et R... murmure d'une voix qui tremble un peu:

— Dolina, la seule artiste de la boîte. Elle a été absente quelques jours... Ecoutez !

La chanson monte et prend en effet le public. C'est une sorte de rêve d'ivresse lascive en troïka. Toute la débauche frénétique, élémentaire, passionnée, désespérée du Russe en joie passe dans la voix de la chanteuse. Pour la première fois l'orchestre s'anime. Une nature se révèle pleine de luxure émouvante et de libre jeunesse. Elle chante par plaisir, par besoin, non avec la morne indifférence des autres. Et elle rit de toutes ses dents fraîches, brillantes, confiantes. Elle est très jolie, très voluptueuse et le diable lui a mis à la naissance des seins un grain de beauté qui trouble invinciblement.

Quand elle a terminé, le garçon de scène lui apporte tout un buisson de fleurs et sur le plateau qu'il lui tend elle cueille

put un album de cartes de visite couvertes d'hommages.

Notre compagnon, tout à coup, décide de prendre une loge, e souper, d'inviter des dames. Tandis qu'il prend des dispoations à ce sujet, un bruit violent éclate au fond de la salle. Des soldats canadiens se sont brouillés avec un groupe d'Amécains. Jurons ivres et menaces de mort ; mains qui cherhent des armes. Un coup de revolver... La salle tressaille. Mais la manifestation n'est que platonique. La balle est allée e loger à quelques pouces du lustre qui a vacillé. Un peu de lâtre tombe dans les assiettes. Ce geste a tellement effrayé s batailleurs que la querelle se calme presque aussitôt.

Voici notre loge spacieuse, obscure, meublée d'une grande ble et de chaises à dossier de cuir. R... commande à boire t nous attendons.

Bientôt une jeune femme, une jeune fille plutôt entre. Elle t racée, brune, petite, frémissante.

— Qu'est-ce que vous buvez ? demande-t-elle en un français pur que nous la regardons avec étonnement. De la wodka ! ouah ! Faites venir une bouteille de fine, une bouteille ntière pour moi.

Sa voix, enrouée légèrement, sonne fiévreuse et forcée ; elle a osé sa main sur la mienne et je la sens chaude, sèche, tremlante. Ses cheveux courts font un cercle mouvant autour de on front têtu et de ses grands yeux. Elle a un charme réel vec quelque chose d'effaré.

— Dis-moi, jolie Suzy, demande notre compagnon, tu ne anses pas, ce soir ?

— Non, j'ai mal aux jambes, au ventre, partout. Dolina, n sais, remplace mon numéro. Je voulais rester chez moi, anquille, à me reposer ; puis j'ai senti que jamais je n'arrierais à m'endormir. Un cercle sur les tempes terrible... une istesse à me jeter par la fenêtre. Alors je me suis habillée et e voilà, quoi ! Où veux-tu que j'aille ?... Autant souffrir ici u'ailleurs.

Elle se met à fredonner un couplet absurde. Sa gaîté nante faux. Elle le sent et une mélancolie tord sa bouche. Vaelle pleurer ? Mais la boisson arrive. Aprement, elle saisit la outeille, verse plein un grand verre et l'avale en quelques orgées précipitées. Du rose est venu à ses joues, des larmes ontent à ses yeux à cause de la brûlure délicieuse dans la

gorge. Nous voyant sourire elle devient tout de suite agressive.

— Ça vous amuse, hein, de me voir lamper d'un trait des verres d'alcool ! Et vous me méprisez, hein ? Oh ! ne riez pas, ce n'est pas la peine. Je ne suis qu'une fille de caf'-conc' pour vous.

Elle part d'un grand éclat de rire où ses dents luisent farouches.

— Eh bien, oui, continue-t-elle. Je suis une fille et j'en suis fière. Je me donne à qui je veux et je danse pour qui me plaît et je bois ce qui me tue.

Un autre grand verre la fait tousser, rosir, hausser le ton. Elle crie presque avec une amertume pénible.

— Et puis je parle français, pas trop mal, qu'est-ce que vous en pensez ! Je sais l'allemand tout aussi bien. Et j'ai un frère qui est capitaine, prisonnier des bolchéviks, qui se tuerait s'il me savait ici. J'en ai un autre tout petit, qui meurt de faim à Moscou en ce moment...

On apporte du champagne et un souper froid ; des femmes sont montées dans notre loge, parmi elles Dolina, la fine chanteuse, à qui R... baise longuement les mains. Elles sont animées, rieuses, allumées par l'alcool et tous les effluves du désir mâle qui rôdent sous le plafond terne de la salle. Mais leur gaîté ne parvient pas à tarir le flot des confidences qui a saisi la pauvre enfant grise qui tousse à côté de moi. La violence du ton s'est pourtant calmée. Elle parle moitié français, moitié russe avec des inflexions vraies, dolentes.

— Tu vois, je ne peux pas causer tranquillement. J'ai trop souffert, trop bu aussi.. Quand je suis arrivée à Kharbine fuyant les rouges, il y a dix mois, j'étais encore une petite fille sage à révérences. Je dansais un peu, j'ai toujours aimé ça... On m'a pris comme numéro d'essai, là-bas, au concert... J'ai plu... J'ai beaucoup plu..., fit-elle avec son rire anormal. D'abord je suis devenue un peu folle, et puis j'ai bu, j'ai ri, j'ai aimé, j'ai bu... Il fallait bien, c'est le métier.

« Car tu ne t'imagines pas que nous sommes ici pour chanter, jouer, danser ou même coucher avec vous? non, mon cher, mais pour vous faire boire du cognac à trois cents roubles le flacon et du champagne à huit cents roubles la bouteille. Jusqu'à quatre heures nous sommes obligées de rester au

poste, l'œil en éveil, les lèvres rieuses, le verre à la main. Regarde-les, toutes les pauvres folles aux yeux qui s'allument d'ivresse. Elles ont l'estomac brûlé, la voix éraillée, les poumons troués. Et elles boivent quand même, chaque soir, sans relâche, car, quoi faire pour être gaie, sinon boire ?

« Pense aux matins troubles où l'on se couche grelottantes à deux ou trois dans un lit sale, car les chambres, tu sais comme elles sont rares ici ; pense aux réveils brisés, lourds, sans faim, quand le cœur est noyé de dégoût, que les tempes semblent céder sous des doigts de plomb... Allons, passe-moi la bouteille, que j'oublie tout ça. Il me faut être ivre à chanter, à crier, ivre à ne plus vous détester tous...

Elle boit verre sur verre, goulue, effrayante.

— Voilà la petite partie, me dit une de ses amies. Il ne faut pas la laisser causer, elle se grise trop après...

La loge sonnait d'éclats de voix plus forts, de rires hystériques. Dans les loges voisines des échos répondaient. En bas Canadiens et Américains réconciliés autour d'un punch gigantesque chantaient ensemble quelques vieux refrains. Le gros spéculateur dormait écrasé sur la nappe sale et son ventre s'enflait, à chaque respiration, démesurément. Une folie passait sur l'*Aquarium*, la fatigue de l'aube aussi.

Suzy, les cheveux rejetés d'un coup de tête, troussant sa jupe, veut danser sur le rebord de la loge.

— Il est temps de la ramener, dirent ses camarades. Elle habite à l'*Hôtel de Corée*, au bout de la ville.

Je profite de ce que le garçon apporte la note (un rien, six mille roubles) pour lui commander une voiture. Et je décide à partir la petite, trop ivre pour résister longtemps. L'air glacial la frappe comme une douche ; elle se blottit au fond de la banquette, et l'izvostchik s'ébranle en grommelant. Elle ne parle plus du tout ; seulement je sens dans l'ombre quelque chose comme des sanglots. La voiture descend vers le port, dans un quartier douteux et gluant, s'arrête à une masure d'un étage, toute branlante, toute pourrie avec un lumignon à la porte. Il paraît que c'est l'*Hôtel de Corée*.

Un semblant de clair de lune éclaire la ville. Quelques vagues rôdeurs passent de coin en coin. Nous nous promenons quelques minutes sur le trottoir en planches glis-

santes devant l'hôtel. Ma compagne veut se calmer complètement avant de rentrer.

— J'habite, m'explique-t-elle, avec une amie, son mari et ses deux enfants. J'ai peur de réveiller les petits si je suis par trop surexcitée. Et puis, ce n'est pas si drôle de monter à cette chambre comble, sale, meublée de fauteuils défoncés, de rideaux souillés et de punaises.

La porte grince longuement et laisse passer le gardien de l'hôtel, un très vieux bonhomme, tout ridé, tout voûté. La petite a un subit élan de tendresse.

— Ah ! c'est toi, grand-père ? Je suis si heureuse de te voir ! Je t'aime tant ! Tu es vieux, bon, et pauvre comme le père Noël.

Le vieux lui tapote doucement l'épaule. De ses mains frustes, de sa barbe blanche, de son sourire faible et bon, de tout son être de moujik sorti d'un conte de Tolstoï se dégagent une résignation, un calme contagieux.

— Va dormir, petite fille, va dormir. Tu es jeune, toi. Mes jointures me font si mal par ce dégel que je viens voir le clair de lune pour passer le temps. Va dormir.

Apaisée, elle obéit à la voix chantante et, docile, disparaît, sans un mot.

Sur un grabat, dans une promiscuité odieuse, elle va dormir son sommeil fiévreux de petite prostituée que hante le souvenir des jours meilleurs. Non loin, à la gare, où sifflent de rares locomotives, s'entassent comme des cadavres les errants sans gîte. A l'*Aquarium*, le champagne ruisselle, le rut s'exaspère, — orgie au milieu de la peste.

Et le vieux gardien, ignorant tout cela, chenu comme la neige, habitué à sa misère, lambeau de l'ancienne Russie fataliste et esclave, regarde paisiblement le clair de lune.

J. KESSEL.

NACH PARIS !

(*Suite* [1])

—

XII

Sur une place, devant un édifice à campanile, la musique ioua *Heil dir im Siegeskranz* et *Muss i denn zum Stœdtele raus*, tandis que nous nous formions pour le départ. Mais si le *Sedantag* ne fut pas pour nous un jour de repos, car nous dûmes fournir une étape d'au moins quarante kilomètres, nous continuâmes à le célébrer tout le long de notre route par d'abondantes pilleries, de joyeux jets de grenades incendiaires et l'immolation d'un certain nombre d'hommes français, de femmes françaises et d'enfants français au Vieux Seigneur Dieu allemand.

Nous arrivâmes le soir, très tard, sur le bord de l'Oise, devant Pont-Sainte-Maxence. Nous y bivouaquâmes. Les Français avaient fait sauter le pont. Aussi, le lendemain matin, les bacs n'étant pas arrivés, nous descendîmes la rivière jusqu'à Creil, où les équipages avaient lancé un pont de bateaux. Nous dûmes attendre plusieurs heures pour laisser passage à de longues colonnes venant de Clermont. De l'autre côté, la ville brûlait. Nous passâmes enfin l'Oise vers midi. On disait qu'Anvers était pris, le roi Albert capturé, Belfort enlevé et que nous avions remporté une grande victoire à Lunéville, où nous avions fait cent mille prisonniers. Paris était bombardé depuis huit jours par nos avions et nous en étions à soixante

(1) Voir *Mercure de France*, nos 503-504-505-506-507-508. — *Copyright 1919 by Louis Dumur.*

kilomètres. Nous y entrerions le surlendemain. La paix serait signée avant trois semaines.

Mais à notre extrême surprise, au lieu de prendre la route de Paris, au sortir de Creil, nous obliquâmes vers le sud-est. Une dizaine de kilomètres à travers une belle forêt de hêtres et de charmes nous amenèrent à une très curieuse et très ancienne cité, nommée Senlis. Nos troupes s'y étaient quelque peu amusées la veille, à l'occasion du *Sedantag*. Mais, en somme, la ville avait été remarquablement ménagée, et nous la trouvâmes en fort bon état. On n'y avait brûlé qu'une centaine de maisons, la gare et le Palais de Justice. La cathédrale, l'hôtel de ville, les monuments romains, ceux-ci d'ailleurs déjà en ruine, avaient été respectés, et l'on n'avait tué que dix-neuf personnes, dont le maire.

Le lendemain, après avoir passé la nuit dans une nouvelle forêt encore plus belle que la précédente, nous atteignîmes, vers le milieu du jour, une plaine sans borne et sans ombre. Le regard s'y étendait à perte de vue. Bientôt nous eûmes la sensation opprimante de toute une immense armée qui, par dix routes parallèles ou obliques à la nôtre, s'écoulait, pressée, incessante, innombrable, en direction générale du sud-est. Notre seule colonne s'allongeait devant nous en une perspective linéaire infinie, continuant, à mesure que nous avancions, de sortir indéfiniment de la forêt. A droite, à gauche, en avant, en arrière, d'autres colonnes visibles sur d'autres routes invisibles glissaient et s'effilaient sans discontinuité, semblablement ciliées de fusils, de canons et de machines. Dans leurs intervalles, des bataillons, des escadrons marchaient ou chevauchaient à travers champs. On discernait dans le brouillard poussiéreux, selon l'échelle des distances, les batteries de campagne, les chapelets grêles des compagnies de mitrailleuses, les files des voitures de train, des caissons à munitions, des chariots à ballons, les croix rouges des ambulances et celles qui camouflaient les auto-canons et les auto-mitrailleuses. J'avais l'impression que notre corps d'armée tout entier était rassemblé là, dans cette coulée uniforme. Et non seulement notre corps, mais d'autres encore, d'autres qui fluaient comme nous intarissablement vers le sud-est, et depuis plus longtemps peut-être. C'était un bruissement monotone, ininterrompu, qui faisait trembler sourdement le sol, comme à

la veille d'un cataclysme souterrain. Rien d'autre que ce grondement, que ce grand frissonnement diluvien, qui noyait tous les sons proches, nos voix, nos chants, jusqu'au fracas de nos charrois, remplissait nos oreilles, secouait nos nerfs et brassait nos entrailles de son ressac perpétuel. La nature semblait comme morte et n'y joignait aucun de ses bruits familiers. Le canon s'était tu. Nulle part on ne l'entendait.

Au bout d'une longue marche en route droite, nous fîmes halte, après avoir traversé une voie ferrée. J'en profitai pour joindre Schimmel et connaître ses impressions.

— Je crois, me dit-il, que nous tournons Paris pour l'attaquer par l'est et par le sud ; l'approche par le nord n'est pas avantageuse.

— Où sont nos armées? demandai-je.

— Je n'en sais rien. J'imagine que nous devons en former l'extrême aile droite.

— Dans ce cas, dis-je, et si votre hypothèse est exacte, nous devrions rester sur place au lieu d'avancer, et ce sont les autres corps qui devraient pivoter autour de nous.

— C'est juste, fit Schimmel. Et c'est peut-être justement ce qui va se produire. A moins, ajouta-t-il, que nous n'ayons encore d'autres armées dans la région du nord.

— Et les Français?

Il eut un geste vague et lointain vers le sud-est. Puis, déployant une carte de l'état-major français, il me montra où nous étions :

— Voyez, précisa-t-il en soulignant d'une rayure d'ongle le point qu'il indiquait, c'est ici. En poursuivant cette route pendant une vingtaine de kilomètres, nous arrivons à Meaux, qui est sur la Marne.

Portant alternativement les yeux de la carte à nos jumelles, nous identifiâmes ensemble les divers points de repère du paysage qui nous environnait. Sur le vaste plan des champs sans clôtures les villages haussaient leurs clochers et levaient leurs bouquets d'arbres. C'étaient, au nord, à notre gauche, Villy-le-Long et Nanteuil-le-Haudouin; plus vers l'est, Ognes, Chèvreville, Oissery, Brégy ; devant nous, Saint-Pathus, puis, à demi masqué par un bois, Saint-Soupplets ; à notre droite, Lagny-le-Sec, et, au loin, sur une crête, la grosse agglomération de Dammartin-en-Goële. Mais, tandis qu'à gauche les

villages fumaient d'incendies et que les routes se marquaient par les longs rampements de nos convois, à droite on n'apercevait pas de fumées et les routes n'apparaissaient que par les lignes d'arbres qui les bordaient partiellement.

Et au delà, bien au delà de Dammartin, invisible, mais présente, nous devinions, dans la brume ardente et les réverbérations de la lumière, l'immense capitale, Paris, *den grossen Paris*, but de tous nos efforts, fleuron de notre victoire.

Des signaux retentirent. La colonne se remit en marche dans la chaleur, la poussière et la lumière déclinante du soleil.

Deux heures plus tard, nous traversions Saint-Soupplets, où nous n'eûmes que le temps de vider un tonneau à l'auberge de la Belle-Idée, déjà à peu près entièrement bue. Et la marche continua, toujours sur la même route et en même orientation.

Au bout de trois à quatre kilomètres, nous fîmes de nouveau halte, derrière une hauteur sur laquelle se silhouettaient les premières bâtisses noires d'un village. Nous reçûmes l'ordre de prendre nos bivouacs, sans feux. Une section monta s'assurer de la localité, qui portait le nom de Monthyon. On entendit quelques cris d'habitants et les rares lumières s'y éteignirent.

Harassés par cette longue et chaude journée, la plupart des hommes s'abattirent et s'endormirent aussitôt. Le concert de leurs ronflements se maria au grondement sourd des colonnes qui circulaient encore derrière nous. La lune pleine et lourde faisait lentement l'ascension du zénith, laquant le terrain d'une clarté blafarde et projetant vers Paris l'ombre décroissante des choses. On entendait de loin en loin les cris de chouette qui servaient de signaux de ralliement à nos patrouilles.

Je m'endormis à mon tour, la tête sur mon sac. La nuit fut admirablement tranquille. Je ne fus réveillé qu'un instant, sur les deux heures du matin, par le gros roulement de trois batteries de 77 qui allaient prendre position sur le flanc du coteau de Monthyon.

L'aurore se leva sereine et rose, tandis que la boule lunaire descendait pâle et molle sur Paris. Le réveil se corna et se répercuta le long des troupes étendues. Mais on ne se pressait pas de partir. Le repos se continua pendant une partie de la

matinée et nous eûmes le loisir de préparer notre café, puis la soupe. Vers les dix heures, seulement, on nous fit appuyer d'un petit kilomètre sur la gauche, et nous nous arrêtâmes de nouveau, face à l'ouest. Nous avions débordé la hauteur de Monthyon, et nous découvrions plus loin une nouvelle hauteur boisée, semblablement couronnée d'un village, que la carte nommait Penchard. Entre ces deux points naturellement forts la position paraissait excellente et propre à décourager les effectifs peu redoutables que nous pouvions avoir devant nous. Sous nos yeux s'ouvrait largement la plaine ensoleillée avec ses vastes champs, ses petits bois, ses minces rus frangés de peupliers, ses routes blanches, ses écarts et ses villages : Neufmontiers, Chauconin, Villeroy, Iverny, Le Plessis-au-Bois, Le Plessis-l'Evêque. Rien dans ce paysage tranquille et coloré ne semblait suspect. Assis ou vautrés sur les coudes, autour de nos armes en faisceaux, nous attendions d'un moment à l'autre l'ordre de la marche en avant sur Paris.

Il était midi. Soudain, une détonation retentit à cinq cents mètres de nous, en contre-pente de la butte de Monthyon. C'était une de nos pièces qui envoyait son premier obus. Nous vîmes au bout de nos jumelles, sur la route sortant d'Iverny, une minuscule batterie française tourner subitement bride et rentrer au galop dans le village. Dix minutes après, le combat d'artillerie était engagé. Nos canons tiraient de Monthyon, de Penchard et d'une autre position un peu plus à l'est. Des pièces françaises ripostaient avec rapidité de derrière Iverny, et leurs petits projectiles rageurs tombaient déjà avec précision autour de la butte.

Nous nous portâmes en avant, en même temps que d'autres éléments d'infanterie, sur toute la largeur de la plaine visible, soutenus par de nombreuses mitrailleuses. Nous avancions en tirailleurs, courbés et rampants, nous abritant de notre mieux, car de nouvelles batteries françaises révélaient l'une après l'autre leur présence, crachant une mitraille de plus en plus dangereuse. Nous mîmes une heure pour atteindre une route où nous pûmes nous retrancher, puis, deux cents mètres plus loin, le lit d'un ruisseau. Des reconnaissances de cavalerie française se démasquaient à droite, du côté de Plessis-l'Evêque, à gauche vers Chauconin. Puis des pantalons rouges se montrèrent, débouchant à l'improviste de couverts insoup-

çonnés. Nous en vîmes surgir la valeur d'une compagnie, droit devant nous, à quelques centaines de mètres en avant du village de Villeroy. Ils se dispersèrent avec agilité dans un champ où ils se couchèrent. Des milliers de balles sifflèrent. Seul un lieutenant barbu était resté debout, lorgnette à la main. Mais presque aussitôt il s'abattait de côté, raide, en portant la main gauche à son front; et comme je l'avais bien expressément visé, je me demandai si ce n'était pas une de mes balles qui l'avait tué.

La grêle d'acier criait maintenant de toutes parts. Celle qui partait de nos lignes semblait pour le moment plus nourrie. Si nous étions bloqués dans notre ruisseau, à gauche, les nôtres avançaient. Chauconin était en feu. Plus près de nous, un énorme brasier montait d'une ferme à tourelles. Mais, peu à peu, nous commencions à nous apercevoir, à notre grand étonnement, que, loin de n'avoir sur leurs lignes que de faibles éléments sacrifiés d'avance, les Français étaient en force.

Animés de la plus folle ardeur, on les voyait découvrir leurs compagnies les unes après les autres, les disséminer, les jeter en avant. Ils progressaient par élans rapides, tantôt disparaissant, plaqués au terrain, tantôt bondissant à l'improviste, grandissant à mesure qu'ils approchaient. On distinguait fort bien sur les champs verdâtres ou brunâtres les taches bleues de leurs képis et de leurs capotes soulignées par les agenouillements ou les relèvements rouges de leurs pantalons. Et pendant ce temps, là-bas, à gauche, une nuée d'autres petits soldats, blancs, ceux-là, avec des jambes noires, sautillaient à l'assaut des hauteurs de Penchard.

Tout à coup, nous eûmes devant nous, à trois cents mètres, une vague galopante de ces Français bleus et rouges. Je vis un instant moutonner et claquer au-dessus de la vague un drapeau frangé d'or à trois bandes verticales, rouge, blanc, bleu, tandis que retentissait à mes oreilles un chant enflammé, où je reconnus les accents effroyables de *la Marseillaise*. Puis il y eut un crissement métallique ; des aciers flambèrent. En même temps, nous étions pris en enfilade par une mitrailleuse. Il fallait déguerpir. Nous rampâmes en hâte du côté de la route, que nous finîmes par regagner, non sans avoir laissé nombre de nos mousquetaires dans le fossé ou entre les glèbes.

Nous tînmes une heure avec un courage surhumain. Les shrapnells éclataient au-dessus de nous, les percutants autour de nous, les balles nous râlaient aux tympans, nous étions roulés, asphyxiés, décimés. Nous avions beau vider avec ténacité nos chargeurs, les Français renaissaient toujours. Et ce qui nous angoissait, c'était que nos canons ne nous soutenaient plus. Heureusement, nos mitrailleuses ne fléchissaient pas.

Nous fûmes enfin relevés par le bataillon Preuss, et nous revînmes exténués sur notre position de départ. Nous vîmes en passant près de Monthyon, dans un plissement de terrain, derrière des bâtiments de ferme, un de nos emplacements de batteries complètement ravagé. Les pièces étaient parties. Il n'y avait plus que deux caissons démolis et une douzaine de cadavres, dont trois chevaux. Des servants noyaient dans une mare un millier d'obus qui, dans la précipitation du départ, avaient dû être abandonnés.

Il était déjà tard dans l'après-midi et le soir commençait à couvrir de violet le champ de bataille. Pas à pas, bond par bond, les Français avançaient toujours, et le bataillon Preuss cédait à son tour du terrain.

Kaiserkopf avait reçu dans le mollet une balle ronde de shrapnell, qu'il se faisait extraire au poste de secours.

— Nom de Dieu de nom de Dieu ! beuglait-il.

On fit l'appel de la compagnie, couverte de terre, d'herbe et de sang. Sur deux cent cinquante hommes qu'elle comptait le matin il en avait disparu une soixantaine, et elle ramenait cinquante blessés.

Bleu de rage, Schimmel se mit à jurer plus fort encore que Kaiserkopf.

Sur ces entrefaites, une grave nouvelle se répandait. Loin, sur notre droite, au delà de nos lignes, dans la région de Saint-Soupplets, où nous avions passé la veille, et où, paraît-il, nous n'avions plus de troupes, tout un corps d'armée français venait d'apparaître, qui avançait à grand train et se mettait en devoir de nous tourner. Des ordres arrivaient du quartier général nous enjoignant de battre en retraite dans l'est sur de nouvelles positions. Rouge et sanglé, le colonel von Steinitz faisait procéder aux préparatifs de départ. Il fallait qu'en une heure tout le monde fût loin, le bataillon Preuss

formant l'arrière-garde. Déjà les premiers éléments de la brigade étaient sur la route de Barcy.

La jambe bandée, Kaiserkopf se fit hisser péniblement sur son cheval.

Schimmel ne décolérait pas et allait jusqu'à incriminer le Haut Commandement.

— Ils ne sont donc pas renseignés? marmonnait-il avec fureur. Qu'est-ce que c'est que ce corps d'armée français? D'où vient-il? Comment n'avions-nous personne à lui opposer? Que fait von Kluck? A quoi pense-t-il?...

L'encombrement était tel, sur la route de Barcy, que nous mîmes plus de trois heures pour faire trois kilomètres. Les unités s'y mélangeaient dans un grand désordre. Cavaliers, fantassins, artilleurs, caissons et camions y fuyaient laborieusement et s'y enchevêtraient au milieu des cris, des coups, des jurons, des piaffements et des hennissements. La route étant insuffisante à contenir cette cohue, des paquets de troupes cahotaient à travers champs. Derrière nous, l'horizon flambait; à Neufmontiers, à Chauconin, à Penchard, à Monthyon, maisons, fermes, meules brûlaient comme des torches.

A Barcy, c'était le chaos. Sur la place, où l'église dressait son vieux clocher, le flot gris, tumultueux et mugissant avait des remous effroyables. Si de l'artillerie française avait été en action, elle en eût fait un fleuve de sang. A côté de l'église, la mairie était en flammes. Les lueurs violentes de l'incendie et les clartés douces de la lune mêlaient sur les aciers brunis et les visages livides leurs reflets différents.

Encore trois heures pour faire cinq kilomètres, et nous arrivions, rompus de fatigue, au village d'Etrépilly, dont nous envahîmes les maisons et les granges pour nous affaler tout harnachés dans l'anéantissement d'un sommeil de plomb.

Kaiserkopf, que sa blessure empêchait de dormir, nous réveillait avec fureur quelques heures plus tard.

— *Donnerwetter !...* Vous n'entendez pas?... La canonnade française avance du côté de Marcilly... La compagnie doit se porter à deux kilomètres vers la râperie...

Il tapotait avec rage un croquis de la région annexé à l'ordre du colonel.

Je me mis debout avec peine. Il fallut un temps infini pour

avoir les hommes. On n'en réunit pas plus d'une centaine. La section Bobersdorf, l'ancienne section von Bückling, n'existait presque plus. On procéda à un nouveau groupement. Kaiserkopf, se déclarant incapable de bouger, confia pour la journée le commandement de la compagnie au premier-lieutenant Poppe.

— Etes-vous blessé ? me demanda Schimmel.

— Non. Et vous ?

— Non. Nous avons de la chance. Dans quel guêpier ce sacré von Kluck nous a-t-il fourrés ?

Il regardait avec inquiétude du côté du nord-ouest, comme pour scruter jusqu'où le corps d'armée français qui nous avait forcés la veille à décamper avait déjà pu parvenir. Nous marchions péniblement dans des betteraves. A notre gauche, le clocher de Barcy sortait de l'horizon des champs ; à droite, une dentelle d'arbres marquait la route de Marcilly, avec le vallonnement feuillu de la Thérouanne ; dans notre dos s'allongeait la crête d'Etrépilly à Vareddes.

On ne voyait de troupes nulle part. Tout était terré ou défilé. La plaine appartenait aux obus. De tous côtés crépitait l'artillerie légère, et il était bien difficile de différencier dans ce tambourinement ce qui était français de ce qui était allemand. Il semblait cependant que du côté du nord il n'y eût que des roulements français, et cela devenait tout à fait alarmant.

— Ils avancent, murmurait Schimmel.

A ce moment, plusieurs coups lourds, massifs et profonds, comme des décharges de grosse caisse, détonèrent dans l'est, venant du plateau de Trocy. C'était de l'artillerie lourde allemande. Cela nous rassura.

Nous entendions par moment de vives fusillades vers Marcilly. Heureusement nous n'étions pas en première ligne. Aplatis dans les betteraves, nous creusions de petites tranchées pour la préparation d'une position de soutien. Des sanitaires vinrent nous rejoindre, et procédèrent à l'installation d'un poste de secours, car les blessés commençaient à affluer. On les pansait sommairement et on les évacuait sur Etrépilly. Ceux qui succombaient étaient enterrés sur place. Nous surveillions la route, que nous devions prendre de flanc, ainsi que le vallon de la Thérouanne, en cas d'avance française. Au loin, l'artil-

lerie ennemie semblait progresser le long d'un grand arc de cercle.

— Diable ! fit tout à coup Schimmel, ils tirent de Bouillancy !

Les coudes sur la carte, Poppe et lui entamèrent une longue discussion à ce sujet.

Il était onze heures du matin, quand Poppe dit, le bras dans le nord-est :

— Ecoutez !...

De nouvelles crépitations d'artillerie légère se faisaient entendre dans cette direction et plus à l'est encore, entre les déflagrations de l'artillerie lourde. En même temps nous voyions approcher le major von Nippenburg, qui venait inspecter nos travaux.

— C'est un corps allemand qui arrive, fit-il en sautant dans nos retranchements. Il était temps !...

Un soupir de soulagement s'échappa de nos poitrines.

— Nous sommes sauvés ! déclara Poppe. Et quel est ce corps d'armée qui vient si juste à point à notre secours ?

— Je crois savoir que c'est le II^e^, dit le major.

— Hourrah !... et vive von Kluck ! s'écria Schimmel, passant subitement de l'abattement le plus profond à la joie la plus vive. Ah ! je me disais bien aussi que cet excellent renard de *Generaloberst* devait leur ménager quelque tour de sa façon !...

Gagnés par son enthousiasme, nous nous mîmes presque à danser dans la terre molle de notre tranchée, lançant en l'air casques et casquettes et poussant de sonores acclamations.

Et voici que, tout à côté de nous, brusquement, partit une détonation qui nous fit tous tressauter, pour nous jeter aussitôt après dans d'inextinguibles éclats de rire. C'était une bouteille de champagne que ce sacripant de Schlapps avait trouvé moyen d'apporter jusqu'ici et dont il venait de faire jaillir le bouchon. Nous la bûmes triomphalement en l'honneur du général von Kluck, tandis que tout là-bas, dans le nord-est, les batteries du II^e^ corps débouchaient également la gaie pétarade de leurs canons de campagne.

Mais quelques instants plus tard, quelqu'un eut la fâcheuse idée de demander :

— Ah ! ça mais... d'où vient-il donc, ce II^e^ corps ?

Le major von Nippenburg répondit :

— Eh bien, mais... il vient du sud.

— Comment ça, du sud ? nous récriâmes-nous.

Poppe, Schimmel, aussi bien que moi-même, étions tous, en effet, persuadés que nous avions encore de nombreuses troupes dans le nord et que, par conséquent, ce corps de secours ne pouvait venir que du nord.

— Du sud, répéta le major. Il était dans la région de Coulommiers.

— Il avait passé la Marne ?

— Oui.

— Et il l'a repassée ?

— Naturellement. Il a bien fallu qu'il la repasse pour venir de notre côté ! Le général von Kluck l'a ramené cette nuit à marches forcées.

— On a donc dégarni le front d'offensive ?

— Apparemment.

— Mais alors... ?

Nous nous regardions de nouveau pleins d'inquiétude.

— Alors... que se passe-t-il là-bas ?

Schimmel et Poppe tendaient tous les deux du même geste frémissant le bras vers le sud, dans la direction de la Marne.

— Là-bas... ma foi, je n'en sais rien, répondit le major. Tout ce que je sais, c'est que nous sommes attaqués ici, de flanc, par des forces plus importantes que nous ne pouvions le présumer. Nous devons tenir pied à pied. Nous avons à défendre tout le plateau d'Etrépilly, Trocy, Etavigny, jusqu'à l'Ourcq. Le salut de l'armée en dépend.

Il avait prononcé ces derniers mots d'une voix grave.

Nous fûmes interrompus par une grosse mitraillade. Des troupes fuyaient en tiraillant par la route de Marcilly. Un feldwebel survint tout sanglant :

— Les *Franzosen* tiennent le carrefour et enlèvent la râperie !...

— Faites tirer sur la route, nous ordonna le major.

— Impossible, monsieur le commandant, fit Poppe, la lorgnette aux yeux. Nos troupes sont trop mêlées aux Français.

— Alors, tout le monde debout !... En avant !... Il faut à tout prix reprendre la râperie.

Mais une brusque déflagration lui rentra dans le gosier la

fin de sa phrase. Un obus venait d'éclater dans la tranchée, tuant deux hommes et le boulant lui-même dans la terre à moitié déchiré.

— J'ai mon compte, râla-t-il, tandis que les sanitaires s'empressaient à son secours. Faites venir Kaiser... Kaiserkopf... que je lui passe le com... le commandement...

— Le capitaine Kaiserkopf est immobilisé.

— Alors Tintenfass...

— Le capitaine Tintenfass est avec les troupes qui lâchent.

— Alors... arrangez ça comme vous voudrez, Poppe... Je n'en puis plus... Prévenez le colonel...

Il étouffait et rendait le sang.

Nous nous lançâmes à découvert. En nous voyant sortir de nos trous, les fuyards de la sixième compagnie tentèrent de se rallier, et tous ensemble, sur un front espacé d'un demi-kilomètre, nous fîmes les plus grands efforts pour refouler les Français. On apercevait entre les larges feuilles des betteraves leurs taches rouges et bleues. Ni d'un côté, ni de l'autre il n'y avait de mitrailleuses. Mais leurs pièces, qui tiraient de derrière Marcilly, sans nous faire beaucoup de mal tant que nous restions dispersés, nous interdisaient toute attaque réglée. Il nous fallut abandonner l'espoir de reprendre la râperie.

Pendant deux heures nous restâmes tapis dans les plantes à nous fusiller, perdant peu à peu, de notre côté, tout courage et rompus de lassitude. Nous finîmes par être rejetés dans nos petites tranchées. Les taches bleues et rouges progressaient, progressaient. Incapables de subir un assaut à la baïonnette, tous, d'un commun accord, bien qu'aucun commandement n'eût été donné, nous nous retrouvâmes sur le terrain, mais en recul vers Etrépilly. Nous étions éreintés, affamés, gonflés d'eau saumâtre, rongés de manque de sommeil. C'est en vain que Poppe avait fait supplier le colonel de nous relever. La réponse avait été: « Tenir. » Tous les effectifs disponibles étaient engagés. La bataille semblait s'étendre le long d'une ligne infinie, qui vacillait et se repliait lentement vers l'est.

A notre détresse vint s'ajouter le manque de munitions; nous n'avions plus qu'une trentaine de cartouches par fusil. Nous espérions que l'obscurité mettrait fin à notre supplice. Il n'en fut rien. Rendus plus audacieux par les ténèbres, les Français,

oin de suspendre leurs attaques, les poursuivaient de plus elle. Tout le soulagement que la nuit nous apporta fut de nous permettre de nous ravitailler un peu, d'évacuer nos blessés et de recevoir le renfort de ceux de nos blessés légers qui se retrouvaient en état de combattre. D'angoissantes heures se passèrent dans des alertes continuelles. On lançait des fusées éclairantes. Assommés d'une torpeur invincible, beaucoup de nos hommes dormaient au plus fort du danger, et il fallait les réveiller à coups de bottes pour s'assurer qu'ils n'étaient pas des morts.

Au matin, nous fûmes recueillis dans d'assez bonnes tranchées que le bataillon von Putz, en retraite des approches de Barcy, avait réussi à établir le long de la route de Vareddes. Nous nous trouvions là sous la protection immédiate de notre artillerie, qui battait avec acharnement tout le plateau.

Et de nouveau une journée sinistre se passa, sous l'écrasement d'un soleil pulvérulent et la pluie d'orage des shrapnells. Nous avions laissé la moitié de notre effectif dans les betteraves ; mais avec les petits blessés récupérés la compagnie comptait encore quatre-vingts fusils. Schimmel avait un doigt emporté ; il demeurait néanmoins courageusement à la tête de son débris de section. Poppe et Bobersdorf étaient intacts. Je n'avais rien non plus, grâce à Dieu, que des trous dans mes vêtements et une déchirure à mon casque. Les sergents Krebs et Schmauser avaient disparu. Quant aux sous-officiers, deux manquaient ; trois, blessés, avaient été évacués. Wacht-am-Rhein était toujours là, mais depuis longtemps il ne chantait plus.

Enfin le colonel von Steinitz se laissa fléchir, et, comme un calme relatif semblait s'établir dans notre secteur, nous reçûmes l'ordre de regagner le village. Les tranchées furent laissées à la garde du bataillon von Putz, moins éprouvé que le nôtre, et nous rentrâmes dans Etrépilly.

Les blessés dont l'état ne nécessitait pas d'intervention chirurgicale remplissaient les maisons. Quelques-uns buvaient, mangeaient, fumaient ou jouaient. La plupart, enfouis dans les lits, cherchaient dans le sommeil l'oubli de leurs fatigues et le soulagement de leurs maux. Kaiserkopf, à peu près remis de sa jambe percée, achevait sa guérison en vidant des bouteilles.

— Eh bien! jubilait-il, ce pauvre commandant !... Si je n'avais pas reçu mon noyau de prune avant-hier, c'est peut-être bien moi qui aurais été à sa place !...

Schlapps, qui avait prétexté d'une éraflure au cuir chevelu pour rester à l'abri avec le capitaine, se trouvait crapuleusement ivre. Il avait voulu organiser le pillage du village, mais il avait dû renoncer à son projet, faute de bras. D'ailleurs, personne n'avait plus le cœur à piller.

Chacun s'affala au hasard sur la première litière venue. Quelques soldats eurent encore la force de manger un morceau, mais le plus grand nombre sombrèrent aussitôt dans un sommeil léthargique.

Je fus réveillé au milieu d'un vacarme effroyable par une poigne vigoureuse qui me secouait rudement, tandis qu'une voix lourde, où je reconnus le mugissement de Wacht-am-Rhein, me criait :

— Nom de Dieu ! Si vous ne voulez pas être embroché vif sur votre paillasse, foutez le camp !

Il faisait pleine nuit.

— Qu'est-ce que c'est ? balbutiai-je tout étourdi.

— Les Français !...

Je me jetai dehors, le revolver à la main. Une mêlée formidable s'acharnait aux abords du village et jusqu'à l'entour des maisons. Des cris forcenés, des hurlements sauvages, des détonations précipitées, des déchirements, des cassements de bois et d'os assourdissaient les ténèbres. Des ombres tourbillonnantes bondissaient, agitaient des gestes d'épaulements et de transpercement, se ruaient, se choquaient ou roulaient. Déjà les premières maisons du côté de l'ouest étaient débordées et il en sortait des clameurs d'égorgement. Des rideaux brûlaient aux fenêtres. A leur lueur je crus distinguer, comme dans un cauchemar, d'effrayantes figures blanchâtres sous des sortes de fez rouges à la turque. Des pantalons blancs étoffés comme des jupons balayaient tout devant eux. Et soudain, à mon grand saisissement, je vis émerger devant moi la face diabolique d'un nègre. Horrifié, je vidai mon pistolet. Puis, brusquement, je fus entraîné, renversé par une vague de fuyards qui me roulèrent comme un galet. Je sentis deux ou trois corps chauds et ruisselants s'écrouler sur moi

Je fis le mort, tandis que le carnage nocturne continuait.

Au bout d'une heure, pendant laquelle je n'osai faire un mouvement, je réussis à me couler dans la cour d'une maison voisine, qui paraissait vide d'ennemis. Par le jardin, je gagnai la campagne. La lune s'était levée, échancrant au-dessus de Trocy son disque rougeâtre. A sa vague clarté je pus reconnaître que les Allemands s'étaient retirés sur la hauteur dominant le village. Je les rejoignis, non sans peine, car j'étais moulu et je dus faire un long détour pour éviter de tomber aux mains des Français. Le cimetière avait été mis en état de défense et servait de réduit aux nôtres, qui l'occupaient avec deux sections de mitrailleuses. Le colonel von Steinitz conduisait le combat. Kaiserkopf commandait l'infanterie du cimetière, dont il garnissait les murs de tout ce qu'il avait pu rassembler du bataillon. Il m'assigna aussitôt la garde d'un des angles avec une cinquantaine d'hommes. Maîtres du village, les Français s'attaquaient maintenant au plateau. La rafale de nos mitrailleuses ne les arrêtait pas. Avec une audace incroyable, ils escaladaient les pentes, dirigeant sur nous une fusillade infernale et se lançant comme des démons à l'assaut de notre forteresse. On mit le feu à une grosse meule pour y voir plus clair. Je pus alors mieux discerner les sauvages qui nous assaillaient et dont certains, dans leur furie, venaient se faire tuer jusque sur nos murs. C'étaient bien des troupes blanches, et je n'aperçus plus aucun moricaud du genre de celui qui m'avait si fortement épouvanté. Mais ces hommes n'avaient rien de commun avec ceux que nous avions précédemment combattus. Au lieu de la longue capote à pans relevés, de petites vestes bleues soutachées d'arabesques jaunes serraient leur torse. Ils portaient de larges culottes extrêmement bouffantes ; mais de blanches qu'elles m'avaient d'abord paru, elles étaient devenues rouges, tellement elles avaient bu de sang.

Je ne sais comment cela aurait tourné, et sans doute eussions-nous fini par être emportés, si des renforts ne nous étaient arrivés de Trocy, qui nous aidèrent à tenir jusqu'à l'aube. Les Français s'éclipsèrent par où ils étaient venus, les uns sur Barcy, les autres par la coupure de la Thérouanne. Nos pertes étaient sévères. Nombre de nos pauvres fusiliers gisaient ou râlaient sur les tombes. Le lieutenant Bobersdorf avait été

tué et de toute sa section il ne restait que deux hommes valides. Kaiserkopf était vert de rage et d'émotion.

— Nom de Dieu ! si c'est ça la guerre, bégayait-il, ça commence à ne plus être drôle du tout !

Mais c'est en reprenant possession d'Etrépilly que nous pûmes constater toute l'étendue du désastre. Le village était plein de morts et de blessés. Ces terribles Français en chéchia avaient fait des nôtres, surpris dans leur sommeil, un véritable massacre Eux-mêmes avaient laissé de nombreux cadavres, parmi lesquels un lieutenant-colonel, mais pas un blessé, et nous ne pûmes faire aucun prisonnier, de sorte que cette affaire resta pour nous des plus mystérieuses. Leurs pertes ne nous consolaient pas des nôtres. Le spectacle était lamentable. Des amoncellements de corps, d'où sortaient d'atroces gémissements, obstruaient les quatre ou cinq petites rues de la bourgade, et un ruisseau de sang s'écoulait boueusement vers la Thérouanne. Mais il fallait voir l'intérieur des maisons. Là, tout avait été passé à la baïonnette. Je retrouvai mon logement et je pus constater que j'y aurais été saigné comme les autres, si je n'avais pas été réveillé à temps par Wacht-am-Rhein. Le malheureux Schlapps, grotesquement accroupi dans le tiroir d'une commode, le postérieur nu et le pantalon sur ses bottes, avait été enfilé par la gorge au moment où il répandait sa fiente sur du linge fin. Je songeai à la douleur de Kaiserkopf, lorsqu'il apprendrait le tragique trépas de son cher compagnon d'armes. Buchholz et Schweinmetz étaient morts aussi, dans des circonstances moins dramatiques, mais non moins fatales ; on retrouva leurs cadavres percés de coups dans le fond d'une cave. Nous n'avions plus un seul sergent.

Si dans le village il n'y avait guère que des morts, les champs environnants et surtout le théâtre du combat fournissaient un nombre considérable de blessés. Les plus grièvement atteints étaient transportés dans un hangar à paille, situé à courte distance du cimetière et qui avait été converti en ambulance. Les civières y affluaient en une procession ininterrompue. Disloqués, éventrés, fracturés ou tronçonnés, les hideux déchets de la bataille y attendaient, hurlants ou inanimés, leur tour de charcutage ou d'amputation. Couverts de sang jusqu'au bonnet, couteaux et bistouris en main, les chirurgiens fouillaient, tranchaient et taillladaient comme des

bouchers. Je reconnus sur une des civières l'un des soldats de mon ancien groupe, le social-démocrate Vogelfænger. Il avait les jambes en bouillie. Je m'approchai.

— Eh bien, mon pauvre Vogelfænger, ça ne va pas ?

Il ne voulut pas me regarder.

— Malheur ! malheur ! gémissait-il. Et dire que je vais crever pour les junkers et les bourgeois !...

Je jugeai inutile de le consoler en lui disant que s'il mourait, ce serait pour la patrie, sinon pour la révolution sociale.

On apportait aussi des morts. Ceux-ci, on les entassait, à deux cents mètres de là, mêlés à des souches et à toute sorte de débris combustibles, en un vaste bûcher qu'on arrosait de pétrole. On n'avait plus ni le temps, ni les hommes pour enterrer. L'odeur abominable qui se dégageait de la campagne, où les corps mal enfouis et les charognes de chevaux pourrissaient déjà l'atmosphère, faisait préférer ce mode de destruction, qui avait en outre l'avantage de dissimuler nos pertes au cas d'un nouveau recul. Le bûcher, qui commençait à brûler, recevait aussi les membres coupés provenant du hangar.

La bataille d'artillerie avait recommencé. Le ciel se sillonnait d'avions partant à la recherche des batteries ennemies, dont le nombre augmentait ou qui avaient changé de position pendant la nuit. Une belle saucisse flottait sur un rideau de peupliers, à deux kilomètres de nous, dorée et pisciforme. Nous avions évacué le village, intenable, tant à cause des obus français qui y tombaient que de la puanteur qui en émanait. De notre crête de plateau nous dominions l'immense plaine de l'ouest, immobile, déserte et tonnante. Le ciel bleu se mouchetait des flocons blancs des shrapnells et le sol vert des fumées noires des percutants. La mer des sons nous battait de ses vagues. Parfois un fracas énorme nous anéantissait : c'était le foudroiement d'une explosion proche ou la déflagration d'une batterie d'obusiers derrière nous. Les canons ennemis paraissaient s'acharner sur notre artillerie légère, dont plusieurs pièces avaient été détruites. L'horizon sonore s'allongeait toujours plus vers le nord.

— Venez, me dit Kaiserkopf.

— A vos ordres, monsieur le capitaine.

— Monsieur le commandant, rectifia-t-il. Je prends le commandement du bataillon. Poppe me succède à celui de

la compagnie. Je dois aller à Trocy, où je suis mandé par le général-major. Venez. Je vous prends avec moi comme fonctionnaire adjudant.

Il était pâle et ne proférait plus de jurons.

Nous partîmes sur une petite auto. La route qui zigzaguait vers l'est entre des trèfles et des maïs n'était qu'un long encombrement d'hommes, de bêtes et de chariots. Des blessés s'y traînaient par petits groupes boursouflés de pansements rouges. De temps en temps un fusant éclatait, qui faisait fuir les hommes et s'effarer les chevaux. Rejetés des deux côtés de la route, des cadavres humains ou chevelins séchaient, verdissaient, gonflaient ou purulaient. Des incendies noirs fumaient sur le plateau. Le plus proche était notre bûcher funèbre, dont un coup d'air rabattit un moment sur nous le souffle pestilentiel.

On allait lentement. A mesure que nous avancions, le tonnerre des gros obusiers de Trocy roulait plus puissamment, secouant l'atmosphère et semblant déchirer la terre. Le village brossait en couleurs violentes sur le ciel foncé ses fermes, son église, sa porte médiévale et sa forte tour ronde à coiffe de pierre. Comme nous y entrions, nous croisâmes une grande auto d'état-major qui contenait un général. Le front barré sous le casque à pointe, les yeux ternes, les traits tirés et durcis, la courte moustache rêche entre deux rides profondes, il me parut bien changé. Je reconnus cependant l'homme devant lequel j'avais défilé lors de l'entrée en Belgique : le *Generaloberst* von Kluck. Plongé dans sa sombre méditation, il ne nous regarda pas et ne nous rendit pas notre salut militaire.

Un piquet de garde signalait la maison qui servait de quartier général divisionnaire. Dans une vaste pièce rustiquement meublée se trouvaient réunis le général-lieutenant von Zillisheim, le général-major von Morlach, le colonel von Steinitz, le lieutenant-colonel Preuss, le premier-lieutenant Derschlag portant un bras en écharpe, un colonel d'artillerie et quelques autres officiers de l'état-major ou de l'*Adjutantur*.

— Ah ! vous voilà, Kaiserkopf, fit le général-major von Morlach. Quelles nouvelles d'Etrépilly ?

— On tient, monsieur le général, mais c'est tout juste. Pour le moment il n'y a pas d'attaque d'infanterie, mais cette salope d'artillerie française abîme nos effectifs.

— Bien, bien. Je vous donnerai des instructions tout à l'heure.

La conversation était agitée, houleuse, rompue de lourds silences, et ce que j'en pus comprendre me terrorisa.

— Notre situation s'aggrave, disait le général von Zillisheim. Les forces françaises s'accroissent de jour en jour. Aux trois divisions que l'ennemi nous avait d'abord jetées dans le flanc est venu s'ajouter un corps d'armée, contre lequel nous avons dû ramener notre IIe corps. Avant-hier, c'était une division d'Afrique qui arrivait sur le terrain... Vous devez en savoir quelque chose, fit-il en se tournant vers Kaiserkopf.

— Diable, oui, répondit celui-ci presque douloureusement, songeant peut-être à la mort de Schlapps.

— Hier, continuait le général von Zillisheim, une nouvelle division de réserve apparaissait. Aujourd'hui, c'est une division de l'active. D'où tout cela sort-il, on n'en sait rien.

— Cela fait, si je compte bien, dit le colonel von Steinitz, huit divisions.

— Contre quatre, compléta sinistrement von Morlach.

— Sous le coup de cette menace, reprit von Zillisheim, le général von Kluck a dû ramener encore le IVe actif. Ce corps vient d'entrer en ligne du côté de Betz. Cela nous affaiblit beaucoup sur la Marne, devant l'armée britannique, mais le danger est plus pressant ici.

Il se mit alors à nous décrire à grands traits le schéma de la bataille : l'immense ligne française, sans cesse accrue, qui nous prenait d'équerre sur vingt kilomètres, de Villers-Saint-Genest aux approches de Meaux, armée formidable et audacieuse, surgie subitement de terre, miraculeusement levée de cette plaine nue d'Ile-de-France, au moment précis où le grand coup décisif allait être donné. Au nord, le plateau d'Etavigny était tout hérissé de ses baïonnettes et de ses petits canons, tout strié de ses files rouges infinies ; puis c'étaient, vers Acy, vers Vincy, vers Puisieux, de nouvelles lignes rouges et ces terribles chasseurs bleus qui nous avaient déjà fait fuir sur la Somme ; venaient ensuite, devant Marcilly et Barcy, les flots bouffants des zouaves, accourus d'Algérie avec du rouge sur la tête ; puis c'étaient, plus au sud, à Chambry, à Penchard et s'acharnant sur Vareddes, les hordes du désert, chasseurs d'Afrique, tirailleurs arabes et berbères,

faces basanées et hurlantes, avec leurs ânes, leurs mulets porteurs de mitrailleuses, et des Marocains, plus effroyables encore, tarbouchés de blanc et ceinturés de rouge, mêlés de nègres et marqués du croissant, enfiévrés de cruauté, altérés de massacre. Et toute cette immense armée nous étreignait, nous broyait du nord au sud comme une branche d'étau, vomissant sur nous le feu de ses catapultes et la furie de ses attaques, renouvelant ses forces à mesure que nous perdions des nôtres. Toute cette armée imprévue venait d'éclater comme un volcan sous nos pieds.

Un accablant silence suivit les paroles du général von Zillisheim. Puis on perçut la voix voilée du colonel von Steinitz qui demandait :

— Et quel est le chef de cette armée ? Connaissez-vous son nom, monsieur le général ?

Alors le général von Zillisheim murmura tout pâle :

— Le chef de cette armée s'appelle Maunoury.

Un bruissement de lèvres courut le long des faces terreuses des officiers répétant ce nom qu'ils entendaient pour la première fois.

Quant au grand chef, le grand chef français, nous le connaissions tous ; mais jusqu'ici nous n'avions fait que rire de sa renommée abusive et bruyante. Pour nous, c'était le vaincu de Charleroi. Et voici que cet homme nous apparaissait maintenant tout différent de ce que nous l'avions cru ; voici qu'à nous souvenir de lui un étrange respect nous pénétrait soudain et que nous nous sentions tous saisis d'appréhension, secoués d'une mystérieuse frayeur à prononcer son nom : Joffre.

Mais ce que nous venions d'apprendre n'était qu'une partie de l'imminente et impitoyable réalité. Le général von Zillisheim tint à nous la dévoiler tout entière. Il nous montra les armées que l'on croyait en déroute se reformant tout à coup sur un geste du grand chef, se retournant sur elles-mêmes toutes à la fois et, de Paris à Verdun, se ruant contre nous d'un bloc avec une fureur vengeresse et une puissance décuplée. Nous avions été arrêtés net par le choc, et depuis trois jours nous luttions sans succès, avec l'énergie du désespoir, à rompre cette charge formidable. Il nous montra nos corps d'armée s'épuisant dans une résistance qui faiblissait d'heure en heure,

s'exténuant d'héroïsme et de rage impuissante, nos malheureuses troupes aux abois, la meute infernale déchaînée, nos divisions couvertes de morsures, perdant leur sang, succombant aux assauts répétés des molosses, l'hallali sonnant, et, de Coulommiers à Esternay, de Fère-Champenoise à Sermaize et à Triaucourt, French, Franchet d'Espérey, Foch, Langle de Cary, Sarrail, arcboutés sur leurs jarrets frémissants, les yeux en braise et la salive en feu, semblables à autant de dogues épouvantables, ouvrant, refermant et enfonçant sur nous leurs mâchoires féroces.

Hélas ! il n'était plus question pour nous de la « Garde à la Loire », ni même de la « Garde à la Seine » ! A notre *Garde au Rhin* les Français répondaient par la *Garde à la Marne !*

Comme le général von Zillisheim achevait son exposé, au milieu de notre attention angoissée, un capitaine d'artillerie entra précipitamment.

— Monsieur le colonel, fit-il en s'adressant à son chef, l'ennemi vient de nous démonter un obusier. Il y a un lieutenant et vingt hommes de tués.

Les deux artilleurs sortirent.

— Oui, dit le général von Zillisheim, ils ont trouvé moyen d'avancer leurs maudits 75 et maintenant ils tirent sur nos pièces lourdes.

La tempête des canons redoublait de violence, faisant vibrer les vitres des fenêtres ouvertes.

— Et maintenant, messieurs, à vos postes ! termina le général von Zillisheim. Nous aurons demain une rude journée.

Lorsque Kaiserkopf eut reçu les instructions du général von Morlach, complétées par celles du colonel von Steinitz, nous repartîmes pour Etrépilly. Notre petite auto refit en sens inverse la route encombrée de charrois, tandis que nous ruminions sans un mot nos sinistres préoccupations et que le soir tombait mollement sur la campage foudroyée. Au loin les incendies commençaient à s'empourprer ; devant nous, le bûcher où se consumaient nos morts jetait des flammes cramoisies.

A Etrépilly, une pénible nouvelle nous attendait : Poppe avait été tué. Un fusant lui avait déversé sur la tête sa gerbe de balles. Kaiserkopf tint en arrivant un petit conseil de guerre

avec ses officiers. Il en restait huit : Schimmel, le capitaine Tintenfass et un lieutenant de sa compagnie, le capitaine et deux lieutenants de la septième compagnie, un premier-lieutenant et un lieutenant de la huitième. Encore, sur ce nombre, trois étaient légèrement blessés.

Schimmel souffrait de son doigt, où la gangrène menaçait de se mettre.

— Bah ! disait-il, ce n'est pas le moment de se faire soigner ! On me coupera la main plus tard.

Nous couchâmes sur les positions. Les soldats, harassés essayaient lourdement de dormir. Incapables de fermer l'œil, les officiers faisaient les cent pas, fumant fébrilement, les nerfs surmenés.

Un silence prodigieux s'était abattu sur l'étendue. Plus un canon ne tirait. Je n'entendais que le gémissement des grands blessés dans le hangar voisin et le pétillement plus lointain, les petits craquements du bûcher. De temps en temps un coup de sifflet, un cri de chouette ou le coassement d'une sentinelle scandant : « *Wer da ?* »

Appuyé sur le mur bas du cimetière, je contemplais le décor nocturne de cette plaine infinie sur laquelle un ciel immense, tout scintillant d'étoiles, arrondissait sa voûte pacifique. Fixes et limpides, les astres arrangeaient selon l'ordre accoutumé sur le profond mystère céleste leurs contellations immuables. Poussé par ses trois bœufs et monté sur ses quatre roues, le lent et majestueux Chariot passait tranquillement au-dessus de l'horizon nord-ouest. Tout était calme, grand, mesuré, éternel. Les mondes sereins ennoblissaient l'espace, où, seul, Mars ouvrait un œil rouge sur la terre où se fracassaient les humains.

Je les vis peu à peu pâlir, s'affaiblir, disparaître, tandis que l'aube argentée, puis rosâtre se levait à l'orient, sur l'Ourcq.

Aux premières lueurs du matin, tout l'univers se réveilla, formidable et fulgurant, et, de tous les horizons, les canons, comme des coqs, saluèrent l'aurore. Aussitôt les innombrables soldats qui peuplaient cette étendue durent cesser de respirer librement et de pouvoir se tenir debout face au ciel ; ils durent de nouveau s'enfouir le nez dans la terre, descendre sous les racines des plantes et sentir trembler leur cœur. Quand la grosse courbure sanglante du soleil se montra, l'air était déjà

plein de poussière, d'opacité, de vapeur, et les incendies redevenaient noirs. L'orage grondait, gonflait, se déchaînait tumultueusement et la pluie qui tombait des shrapnells éclaboussait de fer les hommes et les choses. De vifs éclats, brefs et blancs comme des pointes de foudre, trouaient la rafale.

Toute la matinée se passa à subir cette douche. Immobilisée dans le cimetière, l'ancienne compagnie Kaiserkopf, maintenant compagnie Schimmel, s'abritait tant bien que mal derrière les murs, les marbres et dans les petites tranchées creusées à travers les tombes. Mais les shrapnells éclatant au zénith la mitraillaient sans pitié et parfois un percutant bien placé emportait un morceau du cimetière, faisant voler à la fois de la terre, des pierres, des membres déchiquetés et des débris d'ossements.

Vers midi, le paysage se raya d'une multitude de lignes rouges. Il en naissait de partout, de derrière les haies, des chaumes, des bois, des vallons ; il en fusait des villages et des écarts, qui se déployaient rapidement en éventails. Aussi loin que scrutait la jumelle, vers Puisieux, vers Douy, vers Vareddes, on apercevait ces mouvements linéaires, parfois dominés de bleu ou de blanc. En même temps l'artillerie française redoublait de furie.

— C'est l'assaut ! me dit Schimmel. Nous ne résisterons pas.

Les lignes avançaient lentement, de partout, sous notre mitraillade débilitée. Et tout à coup, à notre suprême horreur, nous n'entendîmes plus le feu de nos obusiers. Un vide immense sembla alors se creuser de notre côté, comme un effondrement de bruit. Kaiserkopf, qui était là, hagard et tremblant d'une fureur concentrée, dit brusquement :

— En voilà déjà qui se retirent.

Une colonne d'infanterie débouchait en effet des derrières de la ferme de Champfleury et venait s'engager lourdement sur le chemin de Vincy.

Une estafette apportait un pli. Kaiserkopf le prit avec nervosité.

— Ordre de ramener en arrière les éléments avancés du bataillon, fit-il sourdement.

Un grand flottement commença alors à régner dans les lignes. Le vague sentiment d'un désastre prochain ruinait les

courages et brisait les volontés. Bientôt on apprenait que le IVe corps, du côté de Nanteuil-le-Haudouin, décimé par l'artillerie française qui couchait les nôtres par milliers, ne pouvait plus avancer. Puis, vers quatre heures, une nouvelle terrifiante se propagea: les Anglais avaient passé la Marne et progressaient dans la direction de l'Ourcq. C'était la seconde branche de l'étau qui se refermait sur nous.

Dès lors ce fut épouvantable. Les unes après les autres, les positions étaient abandonnées : d'abord celles de la ligne Etrépilly-Vareddes, puis celles de la Thérouanne, puis les nôtres sur le plateau. L'artillerie lourde de Trocy était partie; celle de Gué-à-Tresmes la suivait ; les pièces légères, ou ce qu'il en restait, disparaissaient. Déjà les balles des lignes françaises commençaient à nous arriver par salves hurlantes.

C'est à ce moment que fut tué Schimmel. Il était debout, cherchant à réunir ses hommes. Je le vis porter la main à son front, comme l'officier français de Villeroy. Il eut le temps de crier :

— Je suis touché... Adieu, amis !

Puis il s'effondra de son haut dans la poussière sanglante.

Adieu, Schimmel !... Il avait sa dureté, il avait ses vices ; mais il était brave, énergique, précis, savant, esclave du devoir : c'était un officier prussien, et, maintenant encore, je ne sais pas de plus bel éloge.

Tous les gradés étaient morts : la compagnie me revenait. Je désignai Max Helmuth aux fonctions de feldwebel et je me mis à la recherche de Kaiserkopf. Je le trouvai qui organisait le départ du train de combat du bataillon, s'emportant contre les caissons inutilisables et les voitures disloquées.

— Eh bien, fit-il en m'apercevant, on s'en va, on f..... le camp !..... Ah ! fatalité !...

Et tendant son poing furibond vers Paris, il cria :

— Salope ! tu ne perds rien pour attendre !... On t'aura plus tard !

J'avais à peine eu le temps de lui annoncer la mort de Schimmel, qu'à vingt mètres de nous un obus s'abattait au milieu du train avec un fracas formidable, projetant un cheval en l'air, en éventrant un autre, brisant tout, bouleversant tout, tuant ou blessant cinq ou six hommes.

— *Tausendhenkerpotzsacram...*

Mais Kaiserkopf n'avait pas achevé son juron, qu'un second obus venait lui éclater droit sous les pieds, le faisait sauter effroyablement en autant de morceaux qu'il y avait de bourreaux dans son blasphème et m'envoyait rouler moi-même en plein dans le cheval éventré.

Je me relevai après un étourdissement de quelques minutes. Le cheval avait amorti ma chute ; mais mon épaule gauche me faisait horriblement souffrir, et je m'aperçus que du sang tombait par gouttes de ma manche.

Quant à Kaiserkopf, il me fut impossible de rien reconnaître de lui dans les débris informes qui jonchaient l'endroit où il avait été frappé. Un chapelet d'entrailles pendait à une branche d'arbre.

Le colonel von Steinitz arrivait sur les lieux.

— Diable fit-il, on me tue tous mes officiers... Qui reste-t-il chez vous ? me demanda-t-il.

— Personne, monsieur le colonel.

— Et à la sixième ?... Le capitaine Tintenfass ?...

— Tué, fit un sergent.

— Le lieutenant Korf ?...

— Disparu.

— Wachsmann ?... Schuster ?

— On ne sait pas.

Il se retourna vers moi :

— Nous n'avons pas de temps à perdre... Vous allez prendre la charge du bataillon... Mais vous êtes blessé, je crois ?

Je répondis :

— Pas suffisamment pour m'empêcher de faire mon devoir, monsieur le colonel.

— Bien. Rassemblez le bataillon. Il est sept heures. Le régiment part à huit. C'est vous qui prenez la tête par la route de Vincy, en direction de Rouvres.

— Comptez sur moi, monsieur le colonel, déclarai-je, éperdu d'orgueil, malgré ma blessure, et lâchant mon bras gauche pour porter à mon casque déchiré ma main droite barbouillée de sang.

Je gagnai notre poste de secours pour me faire panser. J'en sortis le bras dans un bandage et m'occupai aussitôt de rassembler les quatre compagnies du bataillon. Il n'en restait pas

grand'chose. Lorsque je fis procéder à l'appel, sous le médiocre couvert d'un pli de terrain, le bataillon ne comptait plus que cent vingt-trois hommes valides ou blessés en état de marcher. Nous possédions encore un fourgon, un caisson et trois chevaux.

Le départ s'effectuait dans le plus honteux désordre. Outre les unités plus ou moins régulièrement reconstituées qui commençaient à s'écouler par les deux routes montant du plateau d'Etrépilly vers le nord-est, des troupeaux de fuyards battaient confusément en retraite le long des colonnes ou à travers champs, sans chefs et de leur propre autorité. Des monceaux d'objets disparates étaient abandonnés ou jetés dans les fossés, dans les retranchements, parsemaient le sol, toiles de tentes, sacs, vêtements, cartouchières, outils, dépouilles hétéroclites des villages, jusqu'à des armes, et surtout d'innombrables bouteilles. Un vent de fureur et de panique emportait cette cohue en marche.

J'aperçus Wacht-am-Rhein prostré sur un talus, le corps secoué de gros sanglots et pleurant tragiquement.

— Qu'avez-vous? l'interpellai-je avec sévérité. Vous feriez mieux de venir m'aider à mettre un peu d'ordre dans cette bagarre... Etes-vous blessé ?

— Non, monsieur le commandant...

— Alors que faites-vous là ?

— Je ne peux pas... c'est plus fort que moi... Je ne puis pas voir ça, fit-il lamentablement. J'aimerais mieux être mort que d'assister à des choses pareilles...

Au même instant, un soldat débandé qui passait, et dans lequel je reconnus un des hommes que Wacht-am-Rhein avait le plus bourré de coups de crosse, braqua sur lui un pistolet volé et fit feu en criant :

— *Alles kaput !*... Tout est foutu !... Tiens, salaud, voilà pour toi !...

Wacht-am-Rhein reçut la décharge en pleine poitrine.

D'un coup de revolver j'abattis à son tour le misérable. Les deux corps furent poussés ensemble dans le fossé, l'un sur l'autre.

La mort du fidèle Wacht-am-Rhein ne devait pas clore la liste de nos pertes. Il nous restait à enregistrer la plus cruelle de toutes : celle du colonel von Steinitz, asphyxié par la défla-

gration d'un obus à la mélinite, pendant qu'il présidait au regroupement de son régiment. Le lieutenant-colonel Preuss le remplaça.

Il s'agissait d'évacuer les grands blessés. Il y en avait deux cent cinquante dans le hangar, qui était archiplein. Ces malheureux étaient intransportables. Sans doute ne pourrait-on faire autrement que de laisser toute l'ambulance tomber aux mains des Français. On en amenait toujours de nouveaux, que les médecins, débordés, refusaient de recevoir. Ils restaient là, aux abords de la bâtisse, déposés sur l'herbe, sommairement pansés par les infirmiers, tandis que d'autres, mélangés aux cadavres, étaient portés indistinctement au bûcher où on les jetait encore vivants dans les flammes.

Je vis passer ainsi le pauvre Schnupf, exsangue, le thorax défoncé. Il me jeta un regard de détresse.

Une voix fit à côté de moi :

— Fameuse affaire ! En voilà un qui va faire tout de suite son purgatoire ! Il ira tout droit au ciel !

A cheval au milieu de la mitraille, le général von Morlach dirigeait la retraite, aiguillant successivement colonnes et convois sur la route de Vincy. Nous attendions notre tour.

Je le vis soudain qui faisait un geste tranchant et négatif, tout en proférant d'une voix rageuse :

— *Nein !... Nein !...* Le feu !... Ils n'auront que des cendres !...

Je regardai du côté du hangar. Le personnel sanitaire déménageait à la hâte. Bientôt après je vis des sapeurs lancer dans l'ambulance des grenades incendiaires et des jets de pétrole. Le bâtiment s'embrasa tout entier en quelques minutes, au milieu de hurlements effrayants. La charpente de fer apparut, se tordant et grimaçant comme un squelette, dans l'effondrement des poutrelles, des plâtras et des briques, au milieu des flots violents de la combustion et du charivari dantesque des blessés, où je crus reconnaître la vocifération atroce de Vogelfænger.

Nous partions. C'était à nous. Nous partions diminués encore d'une douzaine d'hommes que venait de faucher dans le bataillon la mitraille française. Et nous nous enfonçâmes au cœur de la déroute, tandis que les flammes féroces du hangar

d'Etrépilly léchaient le ciel violâtre où fuyaient de grands nuages verts.

Je marchais au milieu du bataillon, réduit à l'effectif d'une demi-compagnie, où figuraient de nombreuses têtes bandées et des bras en écharpe, et où bien des hommes n'avaient plus de fusil, soit qu'ils l'eussent perdu, soit que, ne pouvant plus le porter, ils s'en fussent débarrassés. Nous cheminions mornes et désespérés entre deux rangs de débandards. Les obus semblaient nous suivre, nous chercher, vouloir changer notre retraite en débâcle. Ils nous lapidaient de terre, de pierres, de débris de végétaux et parfois ouvraient dans la colonne un trou pantelant.

Nous venions de dépasser le croisement de la route de Puisieux, quand je fus atteint.

Je m'affaissai, le souffle coupé, les yeux pleins d'éclairs, le cerveau tourbillonnant. Quand je voulus réagir, je m'aperçus que je ne pouvais pas me relever. Saisi de l'horrible angoisse d'être abandonné sur place et d'être fait prisonnier par les Français, je me mis alors à hurler comme un sourd :

— Arrêtez!... Arrêtez, sacrés cochons!... Ne me laissez pas là!... Mettez-moi dans le fourgon!... Entendez-vous?... Je suis votre commandant... Obéissez-moi, brutes!...

Je faillis perdre connaissance de douleur quand ils m'enlevèrent. Ils me déposèrent sur de la paille dans l'obscurité du fourgon, où gisaient déjà des corps. Une odeur de sang, de sanie et d'urine me saisit à la gorge.

On se remit en marche. Les cahots de la voiture m'entrèrent dans les viscères. La fièvre me battait aux tempes. Mes compagnons geignaient péniblement et je joignis mes gémissements aux leurs.

Un « khrr, khrr » qui ne m'était pas inconnu me sembla provenir du fond de la voiture.

— C'est vous, Hildebrand? fis-je.

— Qui êtes-vous?... khrr, khrr... Qui m'appelle?

— C'est moi, Wilfrid Hering.

— Ah! cher ami!... khrr, khrr... Blessé?

— Oui. Pouvez-vous venir vers moi?

— Je ne puis pas bouger.

— Moi non plus.

— Ah ! cher ami !... khrr, khrr... Quelle aventure !...

— Qui eût jamais cru...

— ... khrr, khrr, khrr...

Nous continuâmes à échanger nos doléances dans la nuit.

Nous fîmes halte au petit jour, à proximité d'une forêt. Une ambulance se trouvait là et nous pûmes enfin recevoir des soins. Le canon sonnait toujours autour de nous, mais plus lointain. Seul les coups d'un parti de cavalerie qui nous poursuivait avec de l'artillerie à cheval restaient pour nous dangereux. Il y avait eu dans le voisinage, une heure auparavant, une escarmouche avec des dragons français. On en avait tué un. On avait trouvé sur lui un papier dactylographié qu'on m'apporta. C'était un ordre du jour signé d'un général français. Il était ainsi conçu :

Soldats ! sur les mémorables champs de bataille qui furent témoins, il y a un siècle, des victoires de nos ancêtres sur les Prussiens de Blücher, notre vigoureuse offensive a triomphé de la résistance des Allemands. Poursuivi sur ses flancs, son centre rompu, l'ennemi bat en retraite vers l'est et le nord par marches forcées. Les corps les plus redoutables de la vieille Prusse, les contingents du Hanovre, de la Saxe et du Brandebourg, se sont repliés en hâte devant vous. Vous aurez encore à supporter de dures fatigues, à combattre de rudes batailles. Que l'image de votre patrie souillée par les barbares reste toujours devant vos yeux ! En avant, soldats ! Pour la France !

Cette lecture m'impressionna douloureusement. Hélas ! étions-nous donc des barbares ?...

J'avais deux côtes brisées. On me réinstalla, un peu plus commodément, dans mon fourgon. Le baron Hildebrand von Waldkatzenbach mourut avant le départ, et j'en étais presque à envier son sort, tellement la perspective d'une nouvelle étape au milieu d'affreuses souffrances me remplissait d'angoisse.

Mais nous n'avions pas fait quatre kilomètres, et je croyais ne pouvoir supporter plus longtemps le voyage, quand une commotion épouvantable souleva la voiture, l'ouvrit, la projeta comme dans une éruption volcanique... Et je disparus dans le néant...

. . . . . .

Lorsque je sortis, bien indistinctement encore, de mon coma,

une lumière douce, tamisée, bleuâtre, m'enveloppait. Je devais être dans un lit, car je sentais autour de moi comme le suaire léger d'un drap et ma tête reposait immobile dans le creux souple d'un oreiller.

Au delà de l'atmosphère bleu pâle, la limite de mon regard s'arrêtait sur une surface plane d'un blanc laiteux qui pouvait être un plafond. Au bout d'un temps assez long de demi-conscience, occupé à m'apercevoir peu à peu que de l'air entrait en moi, que je respirais, que je vivais, je voulus tourner ma tête pour voir ailleurs et reconnaître où j'étais. Je ne pus faire le moindre mouvement, étroitement retenu par le réseau multiple de la douleur. J'essayai d'écouter. Des bruits imprécis me parvinrent, comme des chuchotements, des remuements ouatés, des glissements feutrés de pas, le tic-tac d'une pendule, d'autres souffles respiratoires que le mien. Je restai encore un long temps à chercher à interpréter ce demi-silence. En quel lieu étais-je?... Comment m'y trouvais-je?... Puis, soudain, je me souvins vaguement: la guerre... du sang... des batailles... Je devais être quelque part dans un lit, à la suite de ces horribles événements... Avais-je rêvé?... était-ce vrai?... ou rêvais-je encore?... Puis je me souvins un peu mieux... Les Français!... Un éclair jaillit... Ah! mon Dieu! étais-je prisonnier des Français?... Mon cœur se mit à battre si fort qu'il me raya d'une douleur aiguë... Mon ouïe devenait meilleure; j'écoutai plus attentivement... Et j'entendis des voix... oui... *Herrgott!*... des voix qui prononçaient des mots allemands...

Alors je m'efforçai de rassembler de l'air dans ma poitrine, pour faire moi aussi résonner ma voix... et dans un craquement de souffrance de tout mon être j'exhalai faiblement :

— Où suis-je?

Au bout d'un instant je vis apparaître dans mon champ visuel le haut d'une cornette blanche, et je perçus ce mot qu'accentuait près de moi une voix féminine :

— *Aachen.*

Aix-la-Chapelle !... N'était-ce pas ce même nom qu'avait jadis prononcé Schimmel, tandis qu'étincelaient à l'horizon sous les feux du soleil levant les vitres de la ville de Charlemagne?... Ainsi je me trouvais revenu à l'endroit d'où j'étais parti un mois auparavant!... Combien de jours avait

uré ce voyage de retour dont je ne gardais pas de souve-ir?... Comment s'était-il accompli?... Sans doute dans un de s lugubres trains de blessés dont nous avions croisé un si rand nombre et où, privé de sens, ballotté comme une loque erte, j'avais dû rouler, rouler sans m'en apercevoir à travers France et la Belgique jusque dans cet hôpital d'Alle-agne...

Je revoyais comme au déroulement d'un rapide film ciné-atographique les scènes tragiques auxquelles j'avais assisté, ue j'avais vécues, ou peut-être seulement rêvées : les trains soldats trépidants, chargés de drapeaux, d'inscriptions : *ach Paris!* les avions, le grand zeppelin fantastique, puis ntrée en Belgique, le défilé devant le général von Kluck, la emière bataille sur les bords du Demer ; je revoyais l'in-ndie de Louvain, Mons, les prisonniers anglais avec leurs pes de bruyère et leurs regards affamés, la marche en rance, le combat de la Somme, les chasseurs bleus, Kœnig... pardon, pardon, vous seul étiez noble, juste, grand »... le ol de la jeune fille française, Montdidier, Senlis... et cette rrible bataille... comment s'appelait-elle déjà ?... cette ba-ille de cinq jours qui avait rompu notre force et m'avait jeté moi-même sur ce lit de souffrance... comment s'appe... n! *die Marne... die Marne!...*

Que s'était-il passé ensuite?... Je l'ignorais... Etions-nous inqueurs ou vaincus?... Peu m'importait... *Krieg ist Krieg...* e de sang, mon Dieu!... que de morts! que d'épouvante!...

Et comme je regardais, les yeux dilatés d'effroi, je distin-uai devant moi, pendue au plafond blanc, une paroi grise, e ma vue maintenant atteignait. Et au milieu de cette paroi, us l'axe de mon regard, se trouvait un portrait, un grand rtrait dans un cadre doré. Sous un colback à flamme écar-te, au-dessus de l'attila rouge de sang des hussards de eten, un visage dur, au nez de proie, aux yeux perçants, rré d'une moustache raide aux pointes aiguës et menaçantes, rait arrogamment sa pose hautaine et théâtrale.

C'était l'Empereur, *der Kaiser Wilhelm II.*

Je tressaillis. Le Seigneur de la Guerre me regardait de ses ux faux, de ses yeux cruels, de ses prunelles diaboliques. était lui qui m'avait saisi!... Hélas! hélas!... Pourquoi tout la?... Mon père, ma mère, mes sœurs... Dorothéa, la maison

de Goslar, la forêt romantique du Harz!... Qu'on était bien là-bas!... et qu'il eût été doux de vivre!...

Et tandis que je demeurais comme hypnotisé par cette apparition, j'entendis un bruit de pas bottés qui approchaient. Puis une voix grave d'homme dit tout près de moi :

— Mettez-lui le masque, Schmidt. Nous allons l'opérer.

Quelque chose de mou et d'humide vint alors s'appliquer sur mon nez, sur ma bouche. Une odeur éthérée et piquante pénétra en moi. Et pendant que mon cerveau se mettait à vaciller, je vis le portrait qui se transformait, qui s'animait bizarrement devant moi. La flamme écarlate du toquet s'ornait d'une plume de coq, le dolman rouge se drapait en petit manteau de soie sur l'épaule, les yeux se bridaient, les sourcils se relevaient, la moustache s'effilait et se dressait davantage, soulignée par une barbiche sardonique. Et j'entendis ces paroles qui sortaient de la bouche du méphistophélique histrion :

Ich bin der Geist, der stets verneint!
Und das mit Recht : denn alles, was entsteht,
Ist wert, dass es zu Grunde geht;
Drum besser waer's, dass nichts entstünde.
So ist denn alles, was ihr Sünde,
Zerstœrung, kurz das Bœse nennt,
Mein eigentlich Element (1).

LOUIS DUMUR.

FIN

(1) MÉPHISTOPHÉLÈS : Je suis l'Esprit qui toujours nie! Et cela avec raison; car tout ce qui existe n'est bon qu'à mettre en ruines; aussi vaudrait-il mieux que rien n'existât. Ainsi donc tout ce que vous appelez crime, destruction, le Mal, en un mot, est mon propre élément. — *Faust*, 984-990.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Marie Gevers : *Missembourg*, Anvers, imprimerie Buschmann. — Jean Fischbach : *Poèmes*, Mons, édition de « Flamberge », 3 fr. — Pierre-Louis Matthey : *Semaines de Passion*, édition de l'Eventail, chez Kuding à Genève. — Joseph Mélon : *Le Roi Triste*, édition Georges Crès, 3 fr. 50. — André Spire : *Le Secret*, édition de la Nouvelle Revue Française, 3 fr. 50. — Léon Moussinac : *L'Echarpe dénouée*, Maison française d'art et d'édition, 4 fr. — Louis de Balasy : *Sur le sable*, librairie de « La Démocratie », 1 fr. 50.—Dominique Sylvaire : *Son Ombre*, la Renaissance du Livre, 5 fr.— Vincent Muselli : *Les Masques*, Georges Chrétien.

Que signifie ce titre, **Missembourg** ? Le premier morceau du recueil l'explique. C'est le nom d'une vieille maison blanche, au bord d'un étang qui la reflète, « château des messes », parce que, aux *temps interdits*, des prêtres en exil y ont dit la messe. On y découvre, gravée dans le chêne, cette date : sept messidor, an quatre. C'est là que s'est écoulée l'enfance rêveuse, que s'écoule l'existence paisible, tendre, de l'auteur, Mme Marie Gevers. Elle y assiste, émerveillée, à la continuelle éclosion des mois et des journées ; son cœur les célèbre à l'égal des brises, des corolles, des fruits, des oiseaux qui naissent, caressent, chantent, et passent, et des neiges à l'aile légère qui s'accumulent sur les eaux muettes et dans les branches dénudées. Mais le plus pur de sa ferveur s'adresse aux gestes, aux regards, aux jeux menus des enfants dont elle chante les yeux neufs, le sourire, l'insouciance divine, le silence ou le rire ; elle assiste à l'envol précieux des premiers mots qu'ils balbutient ; elle berce au rythme de vers frôlant comme des plumes leur sommeil tiède et profond. Elle guette l'éveil de leur conscience et guide de syllabes attentives, prudentes, fleuries, les conquêtes magnifiques et ardentes de leur curiosité merveilleuse. Parfois, on la peut trouver un peu doctrinale et presque pédante, lorsqu'elle prétend, par la désignation de sept fruits choisis, honorer les sept notes de la gamme, fixer dans les petites mémoires dressées les noms des étoiles ou enseigner à son enfant les noms des signes du zodiaque. Avec plus d'ingéniosité imaginative et des ressources verbales plus subtiles, variées et colorées, de tels poèmes ne sont pas sans faire songer un peu aux vers mnémotechniques, que l'on faisait autrefois retenir de force aux écoliers. Ce n'est pas là le meilleur de l'œuvre de Mme Gevers, non plus que, en général, les poèmes écrits en vers alexandrins. Son talent n'est point assez rompu aux difficultés techniques et son inspiration est courte.

Les petits rythmes faciles, un peu lâches, de l'octosyllabique qui lui est familier s'adaptent mieux à exprimer les joies, les tendresses inquiètes ou souriantes dont est fait, sans qu'elle le force, son art quasi puéril et, pour ainsi parler, fraternellement maternel. C'est là qu'elle excelle ; elle y a découvert ingénûment un domaine adorable et que bien d'autres poétesses seraient en droit de lui envier.

Ajoutons que ce livre porte le millésime 1914, alors qu'il fut imprimé à Anvers, en fraude de la censure allemande, en 1917. Dans les mêmes conditions, un délicieux ouvrage de folklore : *les Commentaires et l'Idéographie du Jeu de Loto dans les Flandres*, par le poète Max Elskamp, se prétend « achevé d'imprimer en l'an MCMXIV 4 juin », à Anvers également — bien que, s'aidant de la prononciation ordinaire des Belges, il convienne de lire : l'an 1914, *4 joint*, c'est-à-dire, 1914 + 4 = 1918 ! — Ainsi les Belges placides s'amusaient à faire la nique à leurs oppresseurs.

Nuit d'été, chaude nuit tremblante et féminine...

et souvent de vers comme ce vers éperdument beau d'une beauté complète, vers initial d'un grave poème aux cadences amollies, ou de vers d'une science avertie et d'elle-même sûre, quand s'assouplit le délicieux tableau à la Prud'hon qui y fait suite, les **Poèmes** de M. Jean Fischbach revêtent toutes les sonorités, abondantes, nourries de fièvres et de mâles extases ou regorgeantes de sérénité. Il y mène le culte de ses désirs, de ses glorieux espoirs, de son tendre, lucide ou universel amour, son horreur de la détresse et du renoncement, tout l'essor réfléchi de son âme enivrée vers les aurores de la Joie. « A celle qui disait : *Mes livres, je les fis pour vous, ô jeunes hommes* », M. Fischbach tend beaucoup de reconnaissance ; elle lui a révélé par son langage ardent, harmonieux et tendre, les régions insoupçonnées où se sont trempés dans l'enthousiasme les élans généreux de son cœur : dans *l'ombre des jours* on lui découvrirait, je suppose, un *visage émerveillé* et il y goûte, à coup sûr, les *éblouissements* divins. Il lui dédie un pieux, un pur hommage ; il a raison. Mais lorsque sa force pathétique s'élève comme un jet d'eau qui palpite en plein ciel, il ne serait pas injuste aussi qu'il en dédiât l'hommage au souvenir mélancolique de Charles Guérin. En tous cas, je ne vois pas ici imitation, qu'on se rassure, ni influence immédiate et étouffante. Loin de là, M. Fischbach se laisse rarement toucher par de fugitives ressemblances avec les aînés qui ont exercé sur sa rêverie un prestige prépondérant. Il est lui-même, il est bien lui : ferme, précis, ardent, exalté tout en se contenant, avec dans sa voix d'amples sonorités graves, tendres, volontairement discrètes.

En est-il à son livre de début ? Je le crois, mais l'ignore. Au sur-

plus, qu'est-il advenu de lui durant la guerre ? Son livre fut imprimé — (est-il Belge ?) — à Mons, en avril 1914.

§

Ni par d'égales qualités de métier, ni par une égale véhémence d'émotion contenue ne se recommande le livre de M. Pierre-Louis Matthey, **Semaines de Passion**. De tout ce qui a pu former les spasmes de cette passion amoureuse, M. Matthey ne nous présente qu'une image volontairement réservée, mesurée, contrainte. Déjà détonne l'idée de refroidir, dans le titre même, la flamme du mot : passion, en lui ordonnant les étroites limites qu'implique la durée de quelques semaines, comme si une passion n'était assez puissante, si brève qu'en soit la durée réelle, pour dévorer et pour exalter une vie entière. On sort de la lecture de ces poèmes avec l'impression d'avoir découvert un cœur plutôt calme, dont les désirs sont magnifiés assez ingénieusement par une intelligence qui s'évertue à une vaine ferveur. Nulle verve ne jaillit des profondeurs de l'être ; les effets, d'ailleurs d'un goût indiscutable, sont calculés ; on le sent trop, on ne cède pas souvent à leur éclat comme assourdi, à leur exaltation trop savamment concertée.

Mais M. Matthey conduit habilement son poème, ou plutôt il en juxtapose les éléments avec adresse, car il fuit si loin l'apparence d'être éloquent, que la plupart du temps nul lien verbal n'unit entre eux les vers. Il joue à son gré de la rime, de la fausse rime, de l'assonance ; mais on lui souhaiterait plus d'abandon ; le persistant contraste lasse l'attention, où le thème des poèmes n'est pas soutenu par une armature assez souple.

§

N'est-ce un grand péril, quand on se croit penseur, de se vouloir poète, ou, poète, de se vouloir hausser à la pensée insondable ? Je crains que M. Joseph Mélon, avec **Le Roi Triste**, n'ait à subir de cette aventure ambiguë la rude déception finale. Certes la conception première paraîtrait grandiose : voici, depuis les rivages de la mer jusqu'aux neigeuses cimes des monts inviolés, la montée majestueuse d'un roi qui sait penser. Il est las des cités, des champs et des villages ; il gravit les hauteurs blanches et sereines, mais alors il pleure ce qu'il avait quitté, et il sent son cœur s'attrister ; il comprend qu'il aime et a besoin d'être aimé. Cette idée centrale de son livre, M. Mélon en enferme le symbole dans un sonnet. Les quatorze vers de ce sonnet fourmillent d'inconséquences, de maladresses, d'images mal venues :

Le premier vers présente la terre personnifiée, la mer lèche les beaux pieds de la terre ; soit, cela est assez heureux. Mais, au second vers, on lit : « jusqu'aux sommets neigeux qui trônent dans le froid » : qu'est-ce à dire ? Ces « sommets » font-ils, ou non, par-

tie intégrante de la personne de la terre ? Si non, de quoi se compose donc cette personne dont on nous a découvert les pieds éblouissants ? Si oui, comment les « sommets » d'une personne (ce ne peut être que sa tête) *trôneraient*-ils ? et comment (3e vers) y taillerait-on des gradins pour la marche du roi ? Voilà en vérité un frappant exemple de métaphore mal construite. Le poète n'a pas *vu* ce qu'il nous suggère, ou il n'en a vu que successivement les parties, insoucieux de l'ensemble. J'ai choisi ce sonnet, et, dans ce sonnet, ce premier quatrain, parce qu'il est un des plus imagés du livre, composé des vers, pris isolément, les mieux frappés, et parce qu'il figure le nœud central de la pensée de l'auteur. Convient-il de pousser plus loin cette analyse cruelle ? Qu'est-ce que c'est que (vers 5e) « voir des cités dans le marbre et le droit » ? — ou encore, pour ne point m'en tenir à ce malheureux sonnet, quel impérieux besoin nécessite qu'on aligne (je prends au hasard) des vers comm ceux-ci :

Il faut que ton génie à l'organisme plaise
Qui pourrait l'endormir ou le rendre dément

et qu'est-ce que signifie celui qui suit :

Il faut user tes pieds avant d'avoir des ailes ?

Et pourtant le poète parfois se fait jour au milieu de cette confusion épaisse et stérile, et ce sont de vrais vers ceux qui chantent :

La douleur de la mer primitive et dolente
Qui gonflait de sanglots ses innombrables seins...

De tels vers d'harmonie sourde parsèment çà et là les longues suites de poèmes amorphes, qu'étouffe la pesanteur de la recherche philosophique. Le philosophe, s'il domine en l'âme de M. Mélon, je n'ai pas à apprécier sa valeur ici, le poète est vaincu dans le conflit redoutable. Reprendra-t-il résolument le dessus ? Est-ce possible ? Autrement, mieux vaudrait qu'il disparût.

§

L'habitude de penser n'a point, chez M. André Spire, aboli toute sensibilité. L'une est sans cesse contrebalancée, parfois contrariée, par l'autre. Est-ce la signification mystérieuse de ce qui est de son œuvre nouvelle **le Secret** ? Méditation, lèvres froides et pâles, la tête dans les mains, qu'est-ce dont on perçoit la lumière, vers quoi nous tendons les paumes et dont nous avons soif ? Est-ce la paix ? est-ce la justice, quelle grande cause est celle dont nous attendons le triomphe ? pourquoi avons-nous quitté nos villages, nos femmes et nos livres ? Par instants, et presque avec ingénuité, le poète s'exalte d'entendre respirer la mer ou chanter un oiseau sur la branche, ou d'aspirer le parfum des fleurs tendres dans la brise du printemps. Mais la contemplation heureuse du monde, la joie de ses mille prestiges

ne satisfont pas son cœur. Il n'ignore pas cependant où se trouve le bon havre de sécurité et de tendresse ; il convient de placer hors de pair ce poème angoissant, douloureux, *Personne*, et ce poème d'intimité noble qui est intitulé *Rides* :

Chère tête blanche,
Que je tiens ce soir dans mes mains plus lentes,
Je songe à tes cheveux dorés...
Tu songes à mon jeune visage...
Et, tes rides, je ne les vois plus.

M. Spire se complaît à ces sortes de sonorités brusquées, et qui se brisent sans aboutir en une pleine cadence harmonieuse. Il est direct, et même dans les moments où sa vision ou son rêve s'amollit de ferveur douce, il lui répugne de caresser avec des mots, avec des phrases trop chantantes. Les voluptés de la rime et, le plus souvent, de la plus timide assonance, ou encore les courbes dociles des accords parfaits, il s'en défie, il les a résolument répudiées ; il les tient pour des moyens efféminés et indignes de lui. C'est qu'une force étrange le conduit et le soutient, quelque chose du souffle dont étaient éperdus les grands prophètes d'Israël. Ce n'est pas en vain qu'il évoque Ezéchiel ou Isaïe, et, tant qu'il se défend d'être comme ils le furent oratoire, tant qu'il se maîtrise, se domine, le rythme intérieur et secret dont ses versets regorgent suffit à les exalter d'une vie lumineuse et précise. Trop souvent le poème reste embryonnaire, tant M. Spire a peur des futiles insistances ou des redites, le poème n'est fait que de la suite énumérative de ses éventuels éléments, ou bien au contraire il se gonfle de colères, d'imprécations, de sarcasmes, qui confrontent à la beauté pure des espaces par l'homme convoités la vilenie méprisable de ses quotidiens efforts, de ses manies stériles, de tout son égoïsme. Le poète s'efface, le réprobateur véhément de nos bassesses et de nos hontes se dresse ; il nie la sérénité des conquêtes tentées par l'homme qui pense ; la faiblesse des réalisations l'émeut de pitié méprisante ; le souci du bien et du mal, de la justice, de la beauté morale masque à ses yeux la splendeur des astres et la grandeur de la pensée. « La laideur des Allemandes qui m'entourent me bouche la vue du Righi », écrivait Flaubert à George Sand. M. Spire cesse de voir le Righi, il se détourne, et n'est plus sensible qu'aux hideurs dont il est encombré.

§

Bien qu'il ait, il y a six ans, publié l'*Ardente solitude*, je n'avais lu de M. Léon Moussinac que des poèmes parus dans certaines revues. J'ignore si le premier recueil que ce poète ait donné a la même valeur que son volume nouveau, l'**Echarpe Dénouée**. L'épigraphe qu'il en a tirée le donne à présumer. Néanmoins, il y a

ici telle pièce où se décèle, non point certes l'imitation, mais une inspiration influencée, des modes d'élocution déterminés par la pratique et l'admiration de maîtres élus. Ne retrouverait-on pas, dans *le Vent*, par exemple, dans *Usines de Guerre*, plus qu'un écho des dictions et les chaleureux bouillonnements de Verhaeren ? J'ai tenu à signaler cette momentanée défaillance, parce que c'est bien l'unique réserve que je trouve à formuler sur ce jeune livre de vers. Profondeur du sentiment, délicatesse de la sensibilité, vivacité d'une imagination partout en éveil, tendresse fervente, élan hardi, amour de la lumière, fête de la couleur, extase enfiévrée en présence de la nature ou des humaines splendeurs, sûreté ample et harmonieuse du développement verbal, vigueur assouplie des rythmes, rien n'y manque. Voici un poète. Voici d'éclatants, de pieux poèmes qui entraînent et qui éblouissent. A travers eux on respire, on sent, on vit, on entend, on est ému, on frémit délicieusement. Quel peintre de plein-air aurait mieux rendu l'heure ardente de ce bain dans la fraîcheur pure de l'eau du lac, où

Elle ne songeait plus à rien.
Elle était toute
Au plaisir ingénu de voir rouler des gouttes
Sur ses bras nus, de sentir bien,
Comme un lien,
Les herbes s'enrouler à ses jambes...

et aussi la beauté grise, songeuse, bariolée de ce dimanche de Bretagne, qui absorbe sa rêverie, dans le trou de la tranchée où l'a enlisé la guerre ? Et cet « *autre soir* », tandis que, malade et soigné dans la chambre bien chaude, il songe à sa bien-aimée qui, loin des pays maussades, ne sait rien, ne se doute pas, et qu'il l'évoque, et l'appelle si langoureusement dans l'obscurité de la nuit. Et *le feu*, ce feu dont tous les poilus ont appris à connaître le prix :

Aimer le feu, c'est d'abord vivre !
J'aime le feu : le feu est dieu, le feu enivre,
Et j'aime vivre avec les dieux
Et j'aime être ivre...

Vraiment, l'*Echarpe dénouée* c'est le livre grave, charmant et ému d'un homme jeune et sincère, d'un viril et ferme poète. Retenons ce nom, Léon Moussinac, d'un poète.

§

Une trentaine de pages, en faut-il plus pour que donne sa mesure un poète nouveau ? La plaquette, **Sur le Sable...**, de M. Louis de Balasy, comporte une douzaine de poèmes sur les données éternelles, souvenirs, amour, crépuscule, nature, qui ne sont pas tous de valeur égale : ah, pourquoi n'a-t-il pas supprimé la fadaise qu'il intitule

Bagatelle ? Mais plusieurs se déroulent dans un large mouvement délicatement soutenu, et plein de douce ou d'ardente mélancolie. Il est probable que l'auteur en est à ses débuts. On ne saurait en espérer qui promettent davantage ; M. de Balasy serait impardonnable de ne pas avancer hardiment dans la belle voie que son talent naissant lui a ouverte.

Son Ombre, *notes en marge d'un amour*, explique M. Dominique Sylvaire, rédacteur en chef de *Féminа*, renferme des vers suffisamment corrects et de nature à obtenir la faveur des salons, même des salons académiques. C'est d'un homme de goût et d'un poète suffisant.

Sous le titre les **Masques**, M. Vincent Muselli a groupé dix sonnets héroï-comiques, qui, dans leur disposition irrégulière, dénotent un métier adroit et un humour agréable, mais n'a-t-il, comme je crois m'en souvenir, à sa lyre d'autres cordes que la corde fantaisiste ou funambulesque ?

ANDRÉ FONTAINAS.

HISTOIRE

Commandant Weil : *La Morale politique du Grand Frédéric d'après sa Correspondance*, Plon-Nourrit, 12 fr. 50.

Il y avait, en Frédéric II, une grande finesse d'esprit, cette finesse qui offusquait si fort le Roi Sergent, son terrible père, et, de bonne heure, valut au fils une vie souffreteuse et perspicace, à l'écart, parmi les molestations et les sévices ; et c'est encore, c'est donc une telle finesse, sans cesse aiguisée, qui, par la suite, rendit le réalisme de Frédéric II si désenchanté. L'Europe en a su quelque chose ; et la Prusse aussi, — aujourd'hui.

Voici, de M. le commandant Weil, une étude sur les Lettres politiques du Roi de Prusse (dont le texte est reproduit), étude assez considérable et hautement documentée pour justifier largement le titre sous lequel elle se présente à nous : **La Morale politique du Grand Frédéric d'après sa Correspondance**. Cette Correspondance, qui occupe trente-cinq volumes environ, ne pouvait être que partiellement utilisée ici. Les extraits donnés sont pris dans les deux premiers volumes seulement : mais ils sont suffisants, juge M. Weil, pour donner une idée des procédés mis en pratique par Frédéric II dès son avènement et auxquels, durant tout son long règne, « il n'a jamais cessé de rester fidèle ». Ces extraits, — notes et dépêches, — se rapportent à la période comprise entre juin 1740 et septembre 1742, c'est-à-dire entre l'avènement de Frédéric II et la paix de Berlin après la cession de la Silésie par les préliminaires de Breslau.

La politique de la Prusse, — qu'on ne manquera pas d'appeler politique de surenchère, mais que nous appellerons politique tout court, — vis-à-vis de la France et de l'Angleterre dans les questions d'alliance, au lendemain de l'avènement de Frédéric II, est bien montrée par les dépêches adressées à De Camas et à Truchsess. Mais les principales préoccupations du Roi de Prusse étaient du côté de l'Autriche. « Dès le premier jour de son règne, il avait voulu et il avait préparé la guerre parce qu'il lui fallait la Silésie. » On peut en croire M. Weil, et ce n'est pas Frédéric qui l'aurait contredit. J'insiste sur ceci, que Frédéric n'eût point contredit M. le commandant Weil, malgré sa lettre à Voltaire après la mort de l'empereur Charles VI : « Cette mort dérange toutes mes idées pacifiques. » « Il lui fallait la Silésie » : je crois bien, mon commandant ! Etant donné ce qu'était la Prusse et ce qu'il était, lui, avec les conditions de l'Allemagne autour de lui, que serait-il donc venu faire sur le trône, si ce n'était pour prendre la Silésie ? Voici un homme pour qui toute abstention au sujet de la Silésie eût signifié croisement de bras pur et simple pendant sa vie et pendant l'éternité. Je ne juge pas, je constate. Un historien doit avoir l'esprit très objectif et voir les choses de ce monde d'une façon aussi peu abstraite que possible. Un habitant de Sirius, pourvu d'une portée de regard suffisante, verrait sur notre planète deux ou trois nécessités très simples. L'historien, qui n'est jamais un homme à la mode, n'habite pas ailleurs que dans Sirius, soit dit une fois pour toutes. On est agacé par la foule des beaux esprits libres, des belles âmes libres, incapables de tout effort de *fond* et à qui cette incapacité même tient lieu de liberté. A ce compte, il n'est pas difficile d'être libre, libéral !

On consultera, entre autres pièces, dans le présent recueil, touchant les projets sur la Silésie, le rapport du Feld-maréchal de Schwerin, du 29 octobre 1740 (p. 40), et les « Idées sur les projets politiques à former au sujet de la mort de l'Empereur » (p. 57). Voilà les idées de derrière la tête qui ont été connues *depuis :* tout le reste, qui est aussi du plus grand intérêt, est appropriation politique et immédiate du projet, en tenant compte des questions de fait, la question de droit étant laissée comme leur affaire aux ministres et aux juristes. (Nous reviendrons tout à l'heure sur cette question du droit.)

Un document typique à cet égard est la réponse au ministre d'Etat de Podewills sur les observations de celui-ci touchant les « idées » du Roi. De la discussion des questions de fait il résulte clairement pour Frédéric II qu'il a tout avantage à mettre incessamment ses troupes en marche. Cela lui suffit. « Il faut, écrit Podewills, que je dise avec un profond respect à Votre Majesté que, quelques prétentions bien fondées que la maison de Brandebourg ait eues autrefois

sur les duchés de Liegnitz, de Brieg et de Wohlau, sur Ratibor et Oppeln, sur la principauté de Jaegendorff et le cercle de Schwiebus en Silésie, il y a des traités solennels que la maison d'Autriche réclamera et par lesquels la maison de Brandebourg s'est laissée induire, quoique frauduleusement, à renoncer pour des bagatelles à des prétentions si considérables. Cependant on trouvera toujours moyen de faire revivre ces anciens droits, etc... » Sur quoi Frédéric annote : « L'article de droit est l'affaire des ministres, c'est la vôtre; il est temps d'y travailler en secret, car les ordres aux troupes sont donnés. » Et certes voilà des mots compromettants, d'après lesquels on semble improviser la question de droit après coup. Mais, en réalité, la situation de droit, dans le cas présent, ne pouvait pas être improvisée, car elle existait depuis longtemps. J'y reviens bientôt, en pur historien descriptif, qui s'en f... de Frédéric, comme aussi de l'Europe du temps de Frédéric.

Albert Sorel, — qui, entre parenthèses, dans son *Histoire de la Révolution et de l'Europe*, marquant la solidarité de la politique du Comité de Salut Public avec celle de Louis XIV et de Richelieu, n'a pas craint de dire que cette politique de nos grands révolutionnaires était fondée sur la convoitise et la force, — Albert Sorel apprécie, en naturaliste de l'Histoire, l'extraordinaire talent déployé dans cette affaire de l'invasion de la Silésie :

Jamais joueur, dit-il, ne fut aussi intéressant à observer, car il n'en fut jamais de plus alerte, de plus hardi et de plus circonspect à la fois, de plus fécond en feintes et en expédients, de plus adroit surtout à découvrir les desseins de son adversaire et à les prévenir.

M. le commandant Weil en convient, reprend et amplifie l'éloge, mais en insistant aussi sur « l'effroyable immoralité des procédés » et en citant le jugement de Macaulay sur le Roi de Prusse :

Politique dénué à la fois de décence et de moralité, insatiable dans sa rapacité, éhonté dans sa perfidie.

Macaulay a toujours été amateur de jugements moraux, si bien que John Morley lui-même, *Honest John*, le trouve un peu trop académique dans cette fonction. Mais il est certain que la question de droit, dans l'affaire de Silésie, a été depuis longtemps tranchée dans un sens défavorable à Frédéric II. C'est le poète Andrieux, je crois (presque un contemporain), qui, rimant l'anecdote du meunier de Sans-Souci, concluait par ce vers :

On respecte un moulin, on vole une province.

ajoutant philosophiquement, il est vrai : « Ce sont là jeux de prince. »

Mais, en feuilletant l'intéressant recueil de textes dû à M. le commandant Weil, on s'aperçoit qu'il y a eu, du côté de Frédéric, une

grave question de Droit aussi. Il a conçu un droit, le sien, et il a dépensé beaucoup d'efforts pour persuader son temps là-dessus, et faire croire au public que son droit n'allait pas contre le droit public européen, coïncidait avec ce droit public européen. Tout ceci est bien oublié, si même cela a jamais été bien connu. Mais l'obscurité elle-même de la matière la rend intéressante aujourd'hui. J'exhume donc ce vieux « droit » de Frédéric, à titre de curiosité pour le lecteur. La première apparence est terriblement archaïque, féodale :

Les droits du Roi sur la plupart des duchés et principautés de la Silésie sont incontestables, est-il dit dans une Note du roi de Prusse en date du 20 décembre 1740, intitulée : Raïsons qui ont porté le Roi à faire entrer ses troupes en Silésie. Les possesseurs de ce duché en sont même si bien convenus qu'ils ont fait un traité avec l'électeur Frédéric-Guillaume par lequel cet électeur renoncerait, en faveur du cercle de Schwiebus, à ses droits sur les autres principautés et duchés de la Silésie ; cette renonciation serait valable, si, par la plus noire perfidie, l'empereur Léopold n'avait arraché le cercle de Schwiebus à Frédéric Ier.

L'équivalent qui constituait la renonciation étant donc rendu, nos droits reviennent en entier et tout l'acte fait avec l'électeur Frédéric-Guillaume devient nul. C'est donc en vertu de ces droits et d'une prétention de quelques millions d'écus que le Roi est entré en Silésie pour maintenir son bien et pour étayer ses droits. Il n'aurait point été convenable de faire une pareille démarche du vivant de l'Empereur, car l'Empereur étant chef de l'Empire, c'est agir contre les constitutions de l'Empire si un des membres voulait l'attaquer.

De plus cette démarche n'est point contraire à la Pragmatique Sanction, puisque le Roi ne prétend point hériter, mais soutenir ses droits particuliers et l'Empereur n'ayant lui-même aucun droit sur ces duchés en Silésie qu'on lui conteste, de quelle justice sa fille en peut-elle donc prétendre ? D'autant plus qu'on ne saurait hériter de ce qui n'appartient pas à ses parents.

Mais supposons, pour mettre les choses au pire, qu'on regardât l'action du Roi contraire à la Pragmatique Sanction, il est bon de dire, que, par le traité de 1732, le Roi garantit la Pragmatique Sanction à l'Empereur, à condition de la garantie du duché de Bergue ; or, la maison d'Autriche a manqué à son traité en garantissant, l'année 1738 ou 1739, à la maison de Sulzbach la possession provisionnelle des duchés de Juliers et de Bergue, de sorte que le Roi rentre par là dans la plénitude de ses droits, et d'autant plus qu'on lui avait promis un équivalent des propres biens de l'Empereur...

J'ai oublié d'ajouter que la Silésie ayant toujours été un fief masculin, elle n'est devenue féminin que par la Pragmatique Sanction : or, comme ma garantie en est nulle, je rentre à présent dans l'entier de mes droits, puisqu'il n'y a plus de descendants mâles de la maison impériale...

Chicane de Féodaux, sur laquelle se prononceront les spécialistes, et où il y a sans doute à prendre et à laisser. Voici maintenant le

côté plus moderne de ce vieux Droit, son côté européen, au gré de Frédéric. Le roi de Prusse, à la fin de 1740, écrit ceci, entre autres choses, au roi d'Angleterre :

La Maison d'Autriche, en butte à tous ses ennemis depuis la perte de son chef et le délabrement total de ses affaires est sur le point de succomber sous les efforts de ceux qui font ouvertement des prétentions sur la succession ou qui méditent en secret d'en arracher une partie : et comme par la situation de mes Etats je me trouve le plus intéressé à en empêcher les suites et à prévenir surtout ceux qui pourraient avoir formé le dessein de s'emparer de la Silésie (1), qui fait la sûreté et la barrière de mes provinces limitrophes, je n'ai pu me dispenser de faire entrer mes troupes dans ce duché pour empêcher que d'autres, dans les conjonctures présentes, ne s'en emparent à mon grand préjudice et à celui des droits incontestables que ma maison à eu *(sic)* de tout temps sur la plus grande partie de ce pays-là, comme je ne manquerai pas de le manifester en temps et lieu.

Mon intention en cela n'a d'autre but que la conservation et le véritable bien (?) de la Maison d'Autriche.

Je me suis même expliqué sur cela par mon ministre à la Cour de Vienne [illegible] d'une manière que, si elle entend ses véritables intérêts, elle ne balancera pas un instant à y donner les mains (sic).

Pour cette lutte-là, je suis prêt d'entrer avec Votre Majesté, la Cour de Vienne, la Russie et les Etats-Généraux dans toutes les mesures qu'on pourra juger convenables et dans une alliance des plus étroites pour maintenir l'équilibre de l'Europe, conserver le système de l'Empire, garantir les Etats de la Maison d'Autriche contre quiconque voudra les envahir et faire tomber l'élection d'un empereur sur la tête du duc de Lorraine pour rétablir l'ancien système.

Mais comme j'ai des avis certains, à n'en pas douter, que la Cour de Vienne, conseillée par des gens qui jusqu'ici se sont portés à toutes les extrémités les plus fâcheuses, est prête à se jeter dans les bras de la France pour renverser ce qui pourrait rester encore d'espérance de sauver l'Empire et la liberté de l'Europe, j'ai cru qu'il ne fallait point perdre de temps en négociation inutile, mais se servir des moyens les plus efficaces pour déterminer l'irrésolution de cette Cour, et pour l'obliger bon gré mal gré de prendre un parti convenable au bien de l'Europe, aussi bien qu'à ceux de Votre Majesté et de la République de Hollande...

Moyennant quoi et les liaisons étroites entre Votre Majesté, moi et la Cour de Vienne, celle de Russie et la République, dans lesquelles il serait bon aussi de faire entrer le roi de Danemark, nous pourrions, à ce qu'il me semble, nous mettre à l'abri de toute insulte et maintenir la paix et l'équilibre de l'Europe.

Frédéric II étant la cheville ouvrière de ce « salutaire » plan européen, il réclamait donc la Silésie pour salaire.

Certainement, du point de vue de l'Empire (protégé par la Prusse)

(1) Maintes dépêches à cet effet : et de fait, l'équivoque, à Vienne, dura quelque temps.

et du point de vue protestant, — l'article protestantisme n'étant point par ailleurs une difficulté pour la schismatique Russie, — tout se tient debout dans cette façon de concevoir l'équilibre, le droit européen. L'alliance de la France et de l'Autriche, faite contre la Prusse grandissante, est pressentie ; est pressenti aussi le Pacte de Famille (on remarquera, en effet, le silence sur l'Espagne), ce système politique du Sud-Europe opposé au système politique du Nord-Europe, où Frédéric, enfin, a soin d'entretenir l'hostilité de l'Angleterre contre la France. Telles sont les vues que Frédéric II, au moment d'entrer en Silésie, inculque à sa diplomatie, ce qui ne l'empêche pas de flatter la France, dont il sera même bientôt l'allié très momentané. Il appelle son ministre favori Podewills son « cher Charlatan » dans la lettre même où il lui donne des directives conformes à ce qui vient d'être exposé. « Mon cher Charlatan » : on ne s'y méprendra pas trop ; je n'ai jamais pensé et je ne penserai jamais que Frédéric II ait vu dans son plan politique pur charlatanisme. Certes, il créa par là une irrésolution en Europe, dont il profita largement pour s'approprier la Silésie : mais, tout de même, quand l'égoïsme politique est si intelligent, témoigne, en un mot, d'une telle envergure de pensée (bien qu'envergure ici ne signifie pas hauteur), on n'expliquera pas tout par du charlatanisme. La Nature ne peut pas se volatiliser ainsi, et libre là-dessus à Frédéric II de faire le roué et de mettre ses complaisances dans un ministre charlatan. « Incrédulité, Incrédulité ! » telle est ma maxime, disait-il encore. Nous reconnaissons ici la perspicacité aiguë et souffreteuse développée par son éducation. C'est ce qui lui fit rechercher Voltaire, bon antidote contre la balourdise du *gemüth*.

J'analyserai, dans ma prochaine chronique, la politique avec la France. On ne saurait trop vivement remercier M. le commandant Weil de nous avoir mis en main, — au prix d'un grand labeur d'érudition et avec une clarté de regard historique dont témoignent les résumés intercalés dans le livre, — les pièces de cette politique. Evidemment, c'est surtout en fait de moralité politique que Frédéric II fut le châtelain de Sans-Souci. Mais il ne faut pas trop s'en frapper, mon commandant (puisque aussi bien s'en frapper aujourd'hui est un peu tardif). Je vous dirai bientôt pourquoi, à mon sens, et quelles préoccupations motivent en ceci mon point de vue.

EDMOND BARTHÉLEMY.

FOLKLORE

Paul Sébillot, La Revue des Traditions Populaires. — P. Saintyves : *Porphyre, l'Antre des Nymphes et les grottes dans les cultes magico-religieux et dans la symbolique primitive*, in-18 jésus, Paris, E. Nourry, 1918, 7 fr. 50. — P. Saintyves : *Les Liturgies populaires, rondes enfantines et quêtes saisonnières*, petit in-18, Paris, édition du Livre mensuel, 1919, 5 fr. — Dr Raphael Blanchard :

L'Art populaire dans le Briançonnais : le Ba'cubert, in-8, ill., Paris, H. Champion, 1914 (distribution retardée jusqu'en 1919), 5 fr. — Frank Kidson et Mary Neal : *English folk-song and dance*, in-18, Cambridge, University Press, 1915, 3 sh.

Par la mort de **Paul Sébillot** le folklore français a perdu son principal soutien : il a pendant plus de trente ans groupé tant à la Société des Traditions Populaires et à la *Revue* de la Société, qu'il avait fondées, qu'aux dîners mensuels de Ma Mère l'Oye tous ceux qui, avant lui, isolés en quelque coin, s'intéressent aux mœurs et coutumes des provinces de France et pensent que l'étude et aussi, dans une certaine mesure, le maintien de ces mœurs et coutumes contribuent à conserver à la France comme nation sa cohésion traditionnelle et son originalité parmi les autres nations du Monde. Paul Sébillot s'était d'abord, après Brizeux et Souvestre, avec Luzel et maints autres, attaché à recueillir les contes, légendes et pratiques de la Bretagne. Pour interpréter les faits bretons, il avait fait appel à la méthode comparative, d'où ses quatre volumes du *Folklore de France*, monument scientifique comme n'en possède aucun autre pays européen, puis mondiale, d'où son petit volume chez Doin, *Le Folklore*. Il avait l'intention de consacrer des monographies aussi étendues aux cérémonies de passage, aux pèlerinages de la France. On espère que son fils, Paul-Yves Sébillot, déjà connu par plusieurs publications de folklore, terminera l'œuvre paternelle.

L'appui, au moins moral, ne lui fera pas défaut, puisque la Société des Traditions Populaires s'est réorganisée et a décidé de continuer la publication de la **Revue** ; le nouveau secrétaire général est M. Gaudefroy-Denombynes, qui s'intéresse spécialement au folklore musulman ; le président est le sinologue Henri Cordier ; tous les vieux amis de Paul Sébillot ont promis de continuer leur collaboration ; le secrétariat général a été transféré à l'Ecole des Langues Orientales, rue de Lille.

§

Parmi eux se trouve M. P. Saintyves, qui a publié récemment deux bons ouvrages de folklore. L'un, **Porphyre et l'Antre des Nymphes**, débute par une traduction intégrale, due à M. Joseph Trabucco, du texte difficile où Porphyre discute le sens qu'on doit attribuer à la description que donne Homère de la grotte consacrée à Ithaque, « aux Nymphes que l'on nomme Naïades ; au dedans sont des cratères et des amphores de pierre où les abeilles construisent leurs rayons, de longs métiers de pierre où les Nymphes tissent leurs toiles peintes ; il y a deux entrées, l'une pour les hommes, l'autre pour les dieux ». Il s'agit d'un antre des morts. Le texte de Porphyre a donné l'occasion à M. Saintyves d'étudier le rôle joué par les grottes dans les religions de l'antiquité méditerranéenne, ainsi que dans le sud de la Gaule à l'époque préhistorique et plus tard :

Cavernes de Déméter, Antre de Dionysos, Antres de Mithra, Cavernes de Cybèle et d'Attis, Antres d'Adonis ; grottes chrétiennes primitives (Annonciation à Marie, Nativité, Quarantaine, Baptême du Christ), cavernes de la Palestine chrétienne.

Il ressort de l'étude comparée de M. Saintyves que, dans ce domaine rituel spécial, comme en tant d'autres, le christianisme a adapté à des fins particulières et placé sous l'invocation de ses personnages sacrés spéciaux des pratiques et des croyances qui lui étaïent de beaucoup antérieures.

Au même auteur on doit un petit volume, malheureusement dénué de renvois bibliographiques, sur les **Liturgies populaires.** M. Saintyves s'est demandé : nos rondes enfantines ont-elles une origine rituelle ? Il a donc étudié, en remontant le plus haut possible, l'usage exact de chaque ronde, recherché la date à laquelle il est de tradition qu'on l'exécute et déterminé, par des rapprochements de textes, le sens interne des paroles chantées. Cette étude comparative lui a permis de discerner les catégories de rondes suivantes : rondes d'incantation (danses cérémonielles de mariage, rites de circumambulation, etc.); rondes calendaires (surtout de Noël et du changement d'année, libertés de décembre, fête des Rois, Nouvel An, chants du gui-l'an-neuf, chansons et danses d'étrennes). L'étude est bien conduite, l'interprétation est modérée et non entachée des théories mythologiques qui tendaient, aux années d'avant-guerre, à obscurcir le sens des faits de mythologie et de folklore.

Il est évident que M. Saintyves n'a examiné dans ce volume qu'une partie seulement des matériaux : les rondes, danses de toutes sortes et chansons qui se rattachent au cycle annuel des pratiques agricoles (semailles, moisson, fenaison, vendanges, etc.) lui fourniraient la matière d'un volume aussi riche, et dont les conclusions, dans le sens de l'interprétation ritualiste, seraient à peu de chose près identiques.

§

Parmi les danses populaires de la France il en est peu qui aient autant exercé l'ingéniosité des folkloristes que la Danse des Epées du Briançonnais. Le Dr Raphaël Blanchard, originaire des Basses-Alpes, l'a étudiée de près pendant toute sa vie ; peu avant de mourir il a pu donner, dans un joli volume, **Le Ba'cubert**, les résultats définitifs de sa longue enquête. Le nom même de la danse est enfin expliqué : il signifie le *Bal Couvert*, parce qu'on la dansait dans une grange ; il faut rejeter l'orthographe *Bacchu Ber*, sur laquelle certains savants avaient fondé leurs rapprochements avec les danses sacrées de Bacchus ; d'autres ont voulu voir dans cette danse une survivance de la pyrrhique des Grecs. En fait, le plus ancien document écrit ne date que de 1730, mais il ressort des descriptions et des photographies publiées par Raphaël Blanchard que la Danse des

Epées (aujourd'hui des Bâtons), est relativement ancienne comme technique et comme rythme.

La représentation de l'une des figures de la danse du Pont de Cervières dans l'estampe de Bruegel-le-Vieux, représentant une kermesse flamande, n'est qu'une adaptation de la danse briançonnaise vue sur place et dessinée par le peintre flamand lors de son séjour dans les Alpes (pour l'intéressante démonstration de Blanchard, voir p. 71-82) ; ceci prouve que la danse existait déjà en 1549, date du voyage de Bruegel dans les Alpes. Pour le moment, on ne peut pas remonter plus haut. Une bibliographie complète termine cette élégante monographie, illustrée de nombreuses photographies et de schémas.

§

Il resterait à chercher, Raphaël Blanchard comptait le faire, sous quelles formes la Danse des Epées du Briançonnais s'est implantée et a évolué en pays flamand et hollandais : le plus qu'on sache en ce moment, c'est que le rythme très spécial de cette danse se retrouve dans une chanson d'enfants moderne. Plus précis sont les renseignements qu'on a sur la transplantation en Grande-Bretagne d'un certain nombre de danses françaises anciennes, accompagnées de chansons. Le petit livre de M. Kidson et de Miss Mary Neal, sur **La chanson et la danse populaire anglaises** est un excellent petit manuel de ce domaine, fondé sur des documents historiques, notamment l'*Orchesographie* de Thoinot Arbeau (1588), et de longues et patientes enquêtes personnelles.

L'origine liturgique romaine d'un grand nombre de chansons populaires se discerne en Angleterre autant qu'en France ; un bon chapitre est celui où M. Kidson montre le mode suivant lequel ces très vieilles chansons populaires se sont peu à peu modernisées, par changement de rythme et d'intervalles. Une bonne bibliographie de la chanson anglaise et écossaise termine la première partie. La deuxième, due à Miss Neal, contient un grand nombre de descriptions et de photographies inédites. Le chapitre consacré aux danses Morris (avec déguisements animaux), qui furent remises à la mode en 1905, est l'un des mieux faits ; on suppose que le mot *Morris* vient de *Moorish* et désigne des danses dites Mauresques ; d'autres pensent y voir d'anciennes danses de Mars, ou même des Maruts, bande de guerriers armés qui dansaient, dans l'Inde védique, en l'honneur d'Indra. D'autres danses rurales anglaises, comme la *Danse des Epées*, la *Furry Dance* et la *Horn Dance* semblent aussi remonter à une très haute antiquité ; leurs origines religieuses et ritualistes se discernent encore parfaitement. Cette section du livre se termine également par une bibliographie bien faite. Ce manuel contribuera

certainement à conserver la vie aux vieilles danses et aux vieilles chansons du peuple anglais.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS COLONIALES

Louis Vignon : *Un programme de politique coloniale : les questions indigènes*, 1 vol. in-8, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1919, 12.50. — Memento.

La politique coloniale de la France ! Demandez le dernier programme ! Officiel ? Officieux ? Peu importe ! Caramels, sucres d'orge, arachides, huile de palme, assimilation, association, protectorat ! En voulez-vous des fruits exotiques, des matières premières, des formules et... des grands mots ?

Et, cependant, il est bien certain que la France coloniale n'a pas de programme et qu'en maintenant cette attitude négative elle est fidèle à une tradition. Elle n'en a pas, elle n'en a jamais eu, et, à cet égard, je ne puis que répéter ce que j'inscrivais dans la préface d'un récent ouvrage (1) :

La colonisation française envisagée d'un point de vue antique apparaît comme une mission supérieure aux souhaits obscurs des Français et aux volontés parfois résistantes des chefs... A côté de l'action des gouvernements qui ne se préoccupent pas toujours suffisamment d'arrêter les grandes lignes d'une politique indigène assise sur de sérieuses observations pratiques et basée sur une solide doctrine philosophique, il se dresse heureusement *des individus* conscients du devoir de la Race...

L'action des gouvernements ? Récemment, se réunissait à Paris le Congrès du parti radical, du parti qui, depuis un certain nombre d'années, approvisionne du point de vue quantitatif, sinon qualitatif, la République en hommes de gouvernement. Ces braves gens ont délibéré longuement et arrêté un programme d'action. Croyez-vous qu'ils aient pensé aux colonies ? Non : il n'est question dans ce factum que des élections, — « il faut bien vivre ou... mourir ! » et puis de quelques personnes, Clemenceau, Mandel, Briand, etc., non dénommées, d'ailleurs — soyons prudents ! sait-on ce que réserve l'avenir ? — non dénommées, dis-je, mais dont la préoccupation a évidemment pesé bien plus lourd que l'observance des doctrines !

Fait plus caractéristique encore : penchez-vous, pas longtemps, — il ne faut pas abuser des meilleures choses ! — sur l'organisation passée, actuelle ou même future du ministère des Colonies et vous constaterez avec ou sans surprise, peu importe ! que, dans cette vaste usine, personne, aucun service ne s'occupe de politique coloniale. Je tiens l'information de mon meilleur ami qui connaît bien

(1) *Ce que tout Français devrait savoir sur nos colonies*, par Charles Regismanset, Georges François et Fernand Rouget, 1 volume, Paris, Emile Larose, éditeur.

la maison. Les questions indigènes? Les doctrines politiques et philosophiques générales qui peuvent guider dans leur solution ; les grands problèmes à la fois pratiques et de principe, comme celui de l'accession des indigènes aux emplois publics, il n'y a là-dessus, — contrairement à ce qui se passe chez nos voisins les Anglais, de cervelle philosophique pourtant assez pauvre ! — il n'y a là-dessus ni dossiers, ni documentation.

Sans doute, le service public s'en remet-il pour régler cela à l'initiative des particuliers? Et c'est ce qui a autorisé M. Louis Vignon, professeur à l'Ecole coloniale, à écrire son livre : **Un programme de politique coloniale : les questions indigènes**, copieux in-octavo de plus de 550 pages.

M. Vignon constate qu'on a beaucoup parlé pendant la guerre et depuis de nos colonies, mais qu'une question a été jusqu'ici négligée, et qu'il convient à cette heure de mettre en pleine lumière : Comment vivent les indigènes sous notre domination ? Sont-ils satisfaits ? Quelle politique suivons-nous à leur égard ?

Au lendemain de la guerre, dit-il, c'est un devoir pour chacun de nous d'entreprendre sa rééducation, de reviser ses opinions et de tenir compte des résultats obtenus pour déterminer une politique.

« Déterminer une politique », cette expression n'est pas employée sans dessein. M. Louis Vignon paraît, en effet, avoir voulu fixer les bases d'une politique coloniale par la méthode scientifique et par l'application des principes empruntés au système « déterministe ». A cet égard, son introduction est à retenir... Par un rappel consciencieux des idées de Gobineau, de Ribot, de Spencer et autres philosophes, elle tend à démontrer qu'il existe des races irréductibles les unes aux autres *physiologiquement*, que les caractères, la mentalité de chacune d'elles sont le produit d'une évolution familiale, religieuse, sociale, linguistique, qui est elle-même l'aboutissement logique d'une succession de faits, de phénomènes enchaînés rigoureusement suivant des lois inéluctables.

« Ces civilisations sont incommunicables », a écrit Gobineau, et vous vous rappelez comment l'auteur des *Pléiades* traduit puissamment cette idée et la concrétise quand il fait dire à la femme de Valerio (1) :

Qu'y-a-t-il de commun entre ces gens-là et nous?... Je voudrais me retrouver dans un autre pays, dans le nôtre, dans celui que nous avons contemplé toute notre vie, qui n'a pas de mystère et d'inconnu pour nous ; pour lequel nous sommes faits et qui est fait pour les natures que nous avons reçues du Ciel ! Je voudrais voir les gens que nous pouvons reconnaître, sur le visage desquels nous sommes accoutumés à lire et qui comprennent le bien et le mal de la même façon que nous...

(1) Dans la *Nouvelle asiatique* intitulée : *La Vie de voyage.*

M. Ribot a exprimé la même pensée sous cette forme : « Il y a des manières de sentir et de penser qui sont irréductibles. »

Une société doit donc évoluer conformément à ses instincts et à ses propres possibilités.

M. Vignon s'applique à différencier les races à un quadruple point de vue : langage, religion, famille, gouvernement. La manifestation de ces phénomènes sociaux qui varie avec chaque race est caractéristique de la mentalité et de la valeur collective d'un peuple. La langue, la famille, la religion, l'organisation sociale sont les « représentations » que chaque peuple, que chaque race se fait du monde. M. Vignon le démontre par l'étude des civilisations noire, annamite et arabo-berbère. C'est la partie descriptive de son ouvrage. Les peuples noirs, étant donné le mécanisme de leur langue, ne pensent pas et ne peuvent pas penser comme nous. Les moyennes des différentes races ne sont pas fort éloignées sur le plan intellectuel. Ce qui les distingue, c'est la faculté de produire *une élite* et de la suivre. M. Vignon procède à ce sujet à une comparaison entre les races noire, jaune et blanche. Les civilisations des deux premières sont figées et demeurent à l'état statique. Elles ne comportent aucun dynamisme.

Ces différences profondes s'accusent immédiatement aux premiers contacts sociaux et intellectuels comme économiques. Il en résulte fatalement pour nos sujets indigènes des froissements, des brutalités, de la misère. M. Vignon appuie sa thèse d'exemples qui lui ont été fournis par la présence en France de nombreux indigènes pendant la guerre.

Comment résoudre les problèmes redoutables qui se posent alors? Trois politiques possibles : refoulement, assimilation ou protectorat. Les deux premières, la seconde surtout, sont très critiquables aux yeux de M. Vignon, qui fait un exposé parallèle de la politique coloniale et de la psychologie anglaises et françaises et affirme qu'un peuple « n'abandonne jamais sa mentalité et ne saurait évoluer que dans le sens de cette mentalité ». Il faut donc recourir à la politique du protectorat ainsi définie :

> L'art de conduire les populations, par l'intermédiaire de leurs chefs naturels, sans les troubler dans leurs croyances, leurs modes de vivre et habitudes, en se bornant à leur demander de réformer leurs coutumes par ce qu'elles ont de trop contraire à nos idées morales et juridiques... et encore l'art de les mener lentement, à leur pas, sans qu'elles en pâtissent, vers un état social, politique, économique meilleur, — état qui, toutefois, ne cessera pas de répondre à leur mentalité, demeurera conforme aux facultés évolutives de leur intelligence.

M. Vignon répond par avance aux objections des assimilateurs et entrevoit, accepte même la séparation des colonies d'avec leur métropole, le jour où elles seront capables de se gouverner elles-

mêmes. Il subsistera des États nouveaux entretenant les meilleures relations politiques, sociales, économiques avec leurs anciens tuteurs.

Après avoir ainsi établi la nécessité de la politique de protectorat, M. Vignon en examine le fonctionnement dans ses détails et, tout d'abord, en ce qui touche le rôle de l'administration et des chefs indigènes. Cette partie de l'ouvrage est surtout critique: par la révélation des fautes de la politique d'assimilation et l'éloge du protectorat tunisien, l'auteur veut déterminer une opinion en faveur de ses idées. Puis, il envisage les facteurs nécessaires de la politique du protectorat : l'administration et les chefs indigènes, d'abord, dont il étudie le rôle avec une énorme accumulation de faits empruntés au passé et au présent; puis, la nécessité de protéger les indigènes contre les assauts de la colonisation ; enfin l'opportunité de soumettre les indigènes à des règles particulières de police et de sûreté, soit le maintien du régime de l'indigénat. M. Vignon fait fonctionner sous nos yeux le protectorat en Algérie, en Afrique occidentale française et en Indochine. Toutes les questions qui se posent actuellement sont examinées et la plupart des solutions adoptées dans les faits sont critiquées.

Enfin M. Vignon pour chacune des colonies déjà considérées entre dans l'examen des questions suivantes : Rôle des juges français et indigènes; — de la famille, des métis, de l'esclavage domestique; — de la propriété foncière; — des religions indigènes (l'auteur manifeste une hostilité marquée contre l'islamisme); — de l'impôt; — de l'instruction française des indigènes (qu'il faut diriger dans un sens pratique et à laquelle on doit donner un caractère « utilitaire » et non « cultural »); — enfin des droits de représentation à accorder aux indigènes (opposition de la politique démocratique suivie à la politique aristocratique qui devrait être suivie).

Tel est le résumé des principales idées exposées dans l'ouvrage de M. Vignon, lequel représente un effort considérable et constitue une véritable encyclopédie. A ce livre, toutefois, j'adresserai d'abord une critique de principe : il représente une vaste construction *théorique* dans un ordre de faits qui présente avant tout un *intérêt pratique*.

C'est un livre excellent pour des élèves. Je doute qu'il entraîne beaucoup de conversions de la part d'hommes ayant déjà agi, ayant longtemps vécu aux colonies. C'est qu'en effet *on n'administre pas les hommes avec des formules*. Si M. Vignon avait pu sur place observer les colonies, il aurait vu que les chefs, que les administrateurs gouvernent avec leur tempérament et non avec des doctrines et que la politique indigène est surtout faite d'attitudes.

Enfin, M. Vignon, — et c'est son droit de théoricien, — a violemment critiqué l'assimilation. J'ai fait de même autrefois dans un

Essai sur la colonisation. Avec le temps, avec l'expérience, mes idées se sont, à cet égard, beaucoup modifiées. Faire évoluer les indigènes dans le sens de leur race, de leurs mœurs et de leurs coutumes, ainsi que le conseillait Waldeck-Rousseau (qui ne connaissait d'ailleurs rien du tout aux colonies) c'est assurément un programme séduisant, mais qu'il serait bien dangereux de vouloir appliquer sans nuance et sans discernement.

Ces races indigènes, on nous dit que leur mentalité nous est « impénétrable ». Dans l'effort de compréhension que nous allons tenter sommes-nous certains de ne pas nous tromper ? Quelles angoisses et quelle responsabilité en cas d'erreur! De plus, phénomène objectif indiscutable, le fait même de notre domination modifie ces races : par cela seul que nous sommes là, installés chez elles, le sens propre de leur évolution est modifié : dans quelle mesure et qui le dira ?

Pour l'administrateur il s'agit d'arriver rapidement à un résultat. Il peut, dans ce but, estimer que la France ne peut mieux faire qu'apporter aux indigènes de ses colonies, avec d'ailleurs tous les ménagements et toutes les adaptations nécessaires, le bénéfice de ses propres institutions et l'expérience de ses traditions concrétisées dans ses règlements, dans ses lois, dans ses codes. C'est ce que nous avons fait dans nos vieilles colonies. Le résultat qui y a été obtenu n'est-il pas appréciable? En résumé, en pareilles matières, une doctrine absolue facilite l'élaboration d'un ouvrage théorique. Je me demande si elle permettrait d'assurer utilement et heureusement l'administration du plus petit cercle africain.

MEMENTO. — A rapprocher de l'ouvrage qui précède un *Essai sur la politique indigène*, thèse de doctorat dont l'auteur, M. Greslé, conclut nettement en faveur de l'assimilation et fournit à cet égard d'excellents arguments (1 vol. in-8, Ernest Sagot et Cie, éditeurs). — M. Pierre Daye, dans *les Cahiers belges* (Van Oest, éditeur), célèbre à bon droit *la politique coloniale de Léopold II* qui fut, en effet, un grand colonial, un grand roi et un grand citoyen. — Le Dr Vitalien (Paris, Editions de l'Effort), ancien médecin et conseiller de S. M. Ménélick Ier, publie un intéressant mémoire *Pour l'indépendance de l'Ethiopie*, qui constitue sur cette question un recueil documentaire d'incontestable valeur.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Minerve Française : « Rimbaud » vu par M. Pierre Lasserre, à propos de M. Paul Claudel. — *L'Art libre :* « La Paix »: nécessité d'une participation active des intellectuels à la direction des peuples. — *La Rose Rouge :* un beau poème de M. Blaise Cendrars. — *Le Crapouillot :* M. Georges Fabri constate. — *L'Europe nouvelle :* « Cléon au Parnasse », par M. Elie Faure. — Memento.

La Minerve française (1er août) commence une étude de M. Pierre Lasserre qui a pour titre : « Les Chapelles littéraires :

1° M. Paul Claudel et le « Claudélisme ». C'est un travail ressortissant à la plus grande critique, par sa clarté et la puissance d'analyse de son auteur. Les revues ne proposent pas souvent une nourriture d'une telle qualité. On sait, par M. Paul Claudel lui-même, l'importance de Rimbaud sur la formation du poète catholique. On ne sait pas moins le culte voué à Rimbaud par beaucoup de jeunes écrivains d'aujourd'hui. Les plus récents, il est vrai, le délaissent un peu pour porter leur encens public à Lautréamont. Il est assez ingrat de chercher à obtenir d'un jeune poète les raisons précises de son enthousiasme pour Rimbaud. On obtient des arguments de la valeur de celui-ci : « Je donnerais tout Hugo pour *les Illuminations*. » Les chroniqueurs des années finales du siècle dernier, dont Henry Fouquier était le prototype majeur, nous firent aimer Rimbaud par réaction contre leurs sarcasmes de boulevardiers, plus que nous ne l'eussions aimé de nous-mêmes. En toute sincérité, les premiers symbolistes ont choisi leurs maîtres par protestation. Mallarmé, par sa parole limpide et le don prodigue qu'elle faisait, avec une inimitable courtoisie, de sa lumineuse intelligence, a justifié ce choix autant que par les belles pièces de son œuvre. Verlaine ouvrit ses livres adorables aux étudiants d'alors et il les étonna par toutes ses ivresses. La mort de Laforgue les fit exalter les *Complaintes;* et la mystérieuse destinée de Rimbaud, qu'on savait en Abyssinie, accusait la saveur d'*Une Saison en Enfer*. Si la gloire de Laforgue est en sommeil, celle de Rimbaud n'a cessé de luire et de croître. A ceux qui admirent Rimbaud sans pouvoir expliquer leur admiration, nous proposons de lire le portrait littéraire que vient de publier M. Lasserre, avant son examen attentif de M. Paul Claudel et du « claudélisme » :

Cas extraordinaire de génie précoce et non moins extraordinaire de génie raté, Arthur Rimbaud, à seize, à dix-sept ans, écrivait des vers d'un jet, d'une aisance, d'une plénitude qu'un maître n'eût pas désavoués. Jamais peut-être ne vit-on exemple d'une maîtrise littéraire si tôt venue. Quelles promesses! Où cet adolescent ne va-t-il pas s'élancer? Victor Hugo l'a, paraît-il, appelé « Shakespeare enfant ». Brillante, mais trop passagère saison, hélas! et dont la brièveté n'étonne pas moins. Bientôt une terrible tempête intérieure secoue et désorbite cet ardent esprit, dont le caractère avait alarmé ses maîtres, terrifié sa mère, tandis que son talent les émerveillait. Une névrose, que l'intense absorption d'une littérature perverse a favorisée et qui a peut-être eu sa part dans la rapidité avec laquelle ce collégien a déjà connu, consommé, usé, gâché toutes les idées, une névrose aidée par l'alcool, le désordre, la bohème, aggravée par les impressions agitantes de la guerre et de la Commune et se manifestant notamment par les continuels coups de tête de la manie ambulatoire la plus caractéristique, précipite le jeune poète dans les déviations les plus misérables de la vie, mais aussi dans les déviations les plus compliquées de l'intelligence ..

Ce que Rimbaud a écrit, même de plus inacceptable et de plus irritant, accuse un génie qui se débat contre l'impuissance, pour ainsi dire, physiologique de la pensée : ainsi d'un organe fin qui continuerait paradoxalement de croître, tandis que s'émacient les organes plus gros qui en sont les soutiens et les nourriciers nécessaires. L'originalité du poète se prononce en même temps que s'avère la défaillance de sa faculté créatrice, insuffisante pour la réaliser et lui faire rendre ses fruits. Mais, comme il a l'esprit subtil, et qu'il y a même, caché dans les profondeurs de son être amer, un pince-sans-rire dont il faut tenir compte en tout ce qu'on dit à son sujet, il compose à cette insuffisance un alibi. Il invente une théorie de la création poétique qui est une dérision de l'effort créateur ; une théorie qui dispense l'inspiration individuelle de prendre corps, de se rendre intelligible et communicable en se généralisant. Le résultat atteint sera plus rare, et vraiment unique, se plaît à dire Rimbaud. Je ne vois là que l'artifice d'un artiste trop fragile, rempli d'impressions précieuses, mais qui n'est pas de force à les couler dans une forme générale, sans les laisser s'évaporer, et qui sent qu'il se laisserait échapper lui-même s'il voulait s'adapter aux communes formes de l'esprit humain, s'adapter à la communauté des esprits.

Eliminer toutes les conditions générales de l'expression littéraire, sauf deux pourtant : la syntaxe, qu'il a précise et sûre (du moins dans ses vers) et le rythme, qu'il garde classique, tel est le système de Rimbaud, système qui a fait école. Dans sa haine et sa peur du banal et du lourd il bannit l'explicatif et le logique, qui ont pour lui la fadeur du déjà vu, du déjà entendu, et il se restreint au sensitif, à ce qu'il y a de plus individuel, donc de plus accidentel dans la sensation. Un objet, en se peignant dans notre esprit par la perception et surtout par le souvenir, y évoque, du moins si l'esprit possède quelque fécondité poétique, mille images; ces images en suscitent d'autres par le mécanisme de l'analogie, de l'association des idées, et en vertu de bien d'autres rapports cachés que la psychologie n'a pas sondés tous. Parmi ces images, il en est qui tiennent à la nature et à la figure de l'objet; elles lui ressemblent; il s'y reflète; elles en appellent la notion. Il en est d'autres qui n'ont avec lui qu'une relation de pur hasard, dépendant des circonstances, parfois les plus éphémères et de ce qu'il peut y avoir de tout personnel, non seulement dans la complexion habituelle du poète et dans sa façon de sentir et de percevoir, mais encore dans l'état émotif ou nerveux où il se trouvait au moment où il a reçu l'ébranlement inspirateur. Or, ce seront les dernières seules qui seront retenues pour former la matière du discours poétique, laquelle est ainsi assurée de réaliser, de quelque façon, quelque chose d'absolument neuf; et si le poète est poète, au moins par les sens, s'il a l'instinct et la science du rythme, de la coupe et de la sonorité, il va de soi que, dans ce chaos de menues données incoordonnées, il saura choisir celles qui comportent l'expression la plus plastique, celles qui se laissent le plus favorablement enclore en un vers qui chante et qui ondule. Que peut être un poème engendré de la sorte? Pour l'intelligence, un rébus; pour l'oreille et, si l'on veut, pour cette partie inférieure de l'imagination qui n'est encore que le jeu vague des impressions sensibles, un curieux petit plaisir capable de durer pendant le temps très court où les élémentaires besoins de l'intelli-

gence consentent à chômer pour nous laisser à cette volupté de l'imprécis. Mallarmé, à qui Rimbaud révéla certainement sa vocation, nous a légué une douzaine de petits bouts de poésie délicieux en ce genre chinois où il savait mettre un sel de mystificateur. Verlaine en a quelquefois pratiqué le jeu avec autant de discrétion et de malice que de grâce, juste assez pour parfumer, sans en corrompre l'essence, une poésie naturelle. Rimbaud, qui en a créé la tradition, s'y est perdu.

S'il était mort à vingt ans, nous aurions le droit d'interpréter ses essais, ses fragments comme le témoignage d'une recherche de lui-même qui était encore loin d'avoir abouti, recherche d'autant plus laborieuse qu'avec une organisation plus frêle, il portait en lui un génie plus nouveau. Mais il a vécu plus longtemps et le parti qu'il prit de renoncer aux lettres et de disparaître, tandis qu'il devenait légendaire dans les cafés du quartier latin, atteste de sa part le sentiment qu'il ne pouvait aller plus loin et que n'ayant plus le goût de la grande route, il avait perdu aussi celui de l'impasse.

On ne saurait tracer une image plus exacte de Rimbaud. Ces fragments inciteront, nous l'espérons, à lire *in extenso* le remarquable essai de M. Pierre Lasserre.

Rimbaud constitue un cas unique dans notre littérature. Génie, certes, et « génie précoce » : mais, « génie raté ». Ses trop nombreux imitateurs actuels ne se recommandent guère de lui par son excellence. Ils en singent les bizarreries, ils renchérissent sur son goût de l'obscur et, de la sorte, croient produire l'illusion de l'originalité. M. Lasserre les avertit, quand il se borne à traiter de M. Paul Claudel, dont il reconnaît le « caractère probe et noble entre tous ».

§

L'Intelligence a eu rarement part au gouvernement du monde. Peut-être, à force de se sentir abaissée, ravalée, va-t-elle vouloir prendre sa revanche. Et là encore, les jeunes gens dont la doctrine sociale est la plus nette se réclament de l'esprit classique.

Ainsi va devenir de plus en plus rare l'intellectuel d'autrefois, l'homme de cabinet, le poète ou le penseur renfermé dans sa tour d'ivoire. Finies, les allures timides, l'air rêveur, l'heureuse nonchalance, le mépris de tout ce qui n'est pas l'art. Nous allons avoir un nouveau type d'homme de lettres — que nous devrons en partie à la guerre, — résolu, actif, énergique, et n'ayant pas peur de la lutte. Il nous le faut. Pour défendre, contre tant de puissances ennemies, à la fois le passé et l'avenir intellectuels de la France, nous avons besoin d'écrivains de combat.

Ainsi conclut M. Etienne Rey, dans la même revue, à la suite de remarques très impressionnantes sur « La réforme intellectuelle ». Dans **L'Art Libre** (1er août) M. P.-J. Jouve, raisonnant sur les conditions de la paix, fait cette déclaration : « Je suis un artiste et je déteste la politique. » Ces deux écrivains peuvent être situés : l'un, à droite; le second, à l'extrême gauche. Ils se rencontrent sur la nécessité d'une action sociale des intellectuels. La ruine et le deuil

universels sont l'œuvre des politiciens du monde entier qui n'ont su mettre un effectif *veto* à l'ambition des mauvaises castes d'argent. Il faut déposséder les politiciens des pouvoirs dont ils ont fait un bas et dangereux métier. Le mouvement d'expropriation de ces hommes-là doit partir de France; car la France a donné plus de son sang et plus de sa bonne élite que nulle des nations combattantes.

Le traité de paix est l'œuvre de ces politiciens funestes. Comme ils ont permis l'éclatement et la durée de la guerre, ils ratifient maintenant un traité qui établit une paix révocable. Les vainqueurs établissent la journée de huit heures qui, le déchet mis en compte, est une journée de *six heures;* les vaincus acceptent la journée de *neuf* heures. Ils se relèveront vite, grâce à cette avance de travail. Gare aux vainqueurs qui ont combattu pour le Droit et la Liberté, si leurs exigences méprisent ce double idéal.

La victoire a faussé le monde encore une fois. A présent, nous avons tout : le deuil, la servitude, l'acceptation des peuples abêtis et saignés, et un pourrissement moral et intellectuel, un démagogisme bas, un abaissement du degré humain, un blasphème sans exemple sur une aussi large étendue de peuples. Nous avons enfin la paix. Sur ses bases commence dès aujourd'hui le deuxième acte de la convulsion : je la vois, dans quarante ans, et même avant, écraser vingt millions d'hommes. Et ceux qui courent le plus vite vers cet avenir sont ces braves bourgeois aux yeux soigneusement fermés, qui croient révolue « la guerre pour la dernière des guerres ».

écrit M. P.-J. Jouve.

Noble temps, dit-il plus loin, — l'Europe vivait de représailles. Enfin la victoire, qui faillit n'être jamais, arriva. L'un des deux monstres s'écroula sous les coups de l'autre. Disons-nous bien, compagnons qui avons gardé l'amour de la paix : la guerre a triomphé. Elle a réussi, elle et son esprit, en dépit des sophismes « pacifistes » que répète l'illusionniste. Et voici la paix, — la paix de la guerre.

. . . . . .

L'Europe s'engage plus avant dans sa destruction. A moins d'un impossible redressement de la conscience populaire, je vois une deuxième série de guerres, dont l'atrocité et la capacité d'anéantissement feront pâlir celle-ci, avant 1950, — si une vague rouge de révolution, presque aussi violente et inhumaine, bien qu'au service d'une idée nouvelle, n'a pas brisé avant les cadres de la société. — Et l'esprit fraternel, entre ces deux maux politiques, est presque sans espoir.

Mais aussi ce n'est pas en tant que politiciens que nous nous révoltons, que nous sommes maintenant libérés de cette loi de fer : c'est en tant qu'*hommes*, et hommes vivant pour la pensée. Au-dessus du jugement qui voit l'abomination de cette hégémonie capitaliste et militaire, dont les deux groupes de peuples auront été tour à tour les bourreaux et les victimes, nous avons élevé une autre cause, plus essentielle : celle de la Foi humaine,

de la Fraternité entre tout ce qui est encore *humain*. Nous ne luttons pas pour le succès. Le monde est rivé à la violence ? Peut-être. Nous sommes, nous ne pouvons être que Foi fraternelle. Il y a là notre loi d'esprit, aussi sûre, aussi éternelle que la nécessité des peuples. Si nous la trahissions, nous manquerions à nous-mêmes et à tout. Combien sommes-nous ? Je n'en sais rien. Mais nous voilà dans le monde entier. Nous ne sommes d'aucun Etat, d'aucune classe, nous sommes de l'univers. Du libre et religieux univers. Nous n'admettons qu'une patrie, qu'un peuple : l'univers, et cette patrie-là ne nous condamne pas à tuer et mourir pour elle.

Puisse M. Jouve se tromper dans ses prévisions !

On mène grand bruit autour d'un « parti de l'Intelligence » qui vient de se former. On sait qu'un autre groupement : « Clarté », avait précédé celui-là. C'est bon signe. Que ce signe soit fécond : qu'il réalise ! L'homme qui s'est battu et qui a dit en partant : « Je fais la guerre pour que les petits n'aient pas à la faire plus tard », ne permettra pas que l'on fausse son idéal. Les idées ont progressé depuis 1914, aussi avant que les moyens de tuer par masses ont progressé. Aucune idée désormais, aucune de celles que l'on donnait pour sacro-saintes au nom de l'histoire, du Passé, au nom du Roi ou au nom de la Révolution, ne pourra faire que l'homme soit un gibier et la guerre l'*ultima ratio*.

§

La Rose Rouge (31 juillet) publie un fort beau poème de M. Blaise Cendrars, daté « avril 1912 » et qui a pour titre : « Les Pâques à New-York ». C'est une suite de dix-sept pièces d'une couleur violente et d'un sens plein qui va s'élevant sans défaillance. Voilà un des efforts les plus sérieux, une des réalisations poétiques les plus voisines du parfait, que l'on doive à un poète depuis bien longtemps.

IX

Seigneur, je suis dans le quartier des bons voleurs,
Des vagabonds, des va-nu-pieds, des recéleurs.

Je pense aux deux larrons qui étaient avec vous à la Potence.
Je sais que vous daigniez sourire à leur malchance.

Seigneur, l'un voudrait une corde avec un nœud au bout.
Mais ça n'est pas gratis, la corde, ça coûte vingt sous.

Il raisonnait comme un philosophe, ce vieux bandit.
Je lui ai donné de l'opium pour qu'il aille plus vite en paradis.

Je pense aussi aux musiciens des rues,
Au violoniste aveugle, au manchot qui tourne l'orgue de Barbarie,

A la chanteuse au chapeau de paille avec des roses de papier.
Je sais que ce sont eux qui chantent durant l'éternité.

Seigneur, faites-leur l'aumône, autre que de la lueur des becs de gaz.
Seigneur, faites-leur l'aumône de gros sous ici-bas.

Dans le quartier chinois de New-York ce dimanche pascal, M. Blaise Cendrars évoque ce qu'eût été la Passion du Christ peinte par un Chinois. Et il l'a vue :

XIII

Cette dernière idée m'a d'abord fait sourire.
Je vous voyais en raccourci dans votre martyre,

Mais le peintre pourtant aurait peint votre tourment
Avec plus de cruauté que nos peintres d'Occident.

Des lames contournées auraient scié vos chairs,
Des pinces et des peignes auraient strié vos nerfs.

On vous aurait passé le col dans un carcan,
On vous aurait arraché les ongles et les dents.

D'immenses dragons noirs se seraient jetés sur vous
Et vous auraient soufflé des flammes dans le cou.

On vous aurait arraché la langue et les yeux,
On vous aurait empalé sur un pieu.

Ainsi, Seigneur, vous auriez souffert toute l'infamie,
Car il n'y a pas de plus cruelle posture.

Ensuite on vous aurait forjeté aux pourceaux
Qui vous auraient rongé le ventre et les boyaux.

§

Quelques vérités de M. Georges Fabri, dans **Le Crapouillot** (15 juillet) :

N'OUBLIONS PAS LE PASSÉ ..

A quel monstrueux criminel aurait-on eu le cœur d'infliger, pendant plus de quatre ans, le supplice du « dernier jour d'un condamné » ?

ETRE AU FEU.

Honneur ? ou punition ?... Voilà ce qu'on ne nous a jamais très clairement établi au « rapport ».

REGRETS.

Si j'y étais resté, maman pleurerait... Mais papa serait si « glorieux », à son petit café !...

LE TRIOMPHE DE LA VÉRITÉ.

L'éditeur, à l'auteur naïf et sincère :
(*Pendant la guerre*). — Et la censure ?...
(*Pendant l'armistice*). — Pas encore le moment...
(*A la paix*). — Trop tard !

HOMMAGE A L'« ÉLITE ».

C'est triste à dire, mais les peuples connaissent si mal leurs *véritables intérêts* que, sans leurs gouvernants, ils seraient très capables, les malheureux ! de ne pas se faire la guerre...

§

De M. Elie Faure (**L'Europe Nouvelle**, 19 juillet), cette conclusion d'un « Cléon au Parnasse » très riche en aperçus nouveaux :

La genèse de l'homme est d'une cruauté splendide. Il est écartelé entre un passé grandiose et un dramatique avenir. Il n'accède à la vie qu'en ouvrant le flanc maternel.

Quel que soit le prétexte de leur formation, de leur développement et de leurs actes, il faut donc qu'il y ait des partis pour entretenir dans les foules l'instinct de guerre sous toutes ses formes possibles, car cet instinct est la vie même et s'affirme avec d'autant plus de puissance qu'il attaque au lieu de défendre et affirme au lieu de nier. L'art n'est qu'un état d'équilibre collectif ou individuel, suivant l'heure, que l'esprit planant sur la mêlée, où sont plongés les sens et les âmes conquiert sur les éléments déchaînés. Dans l'harmonieux balancement de l'œuvre d'un Phidias, par exemple, le rôle des partis n'apparaît pas. Cependant, elle n'est qu'un système de forces qui se répondent, de volumes montant pour compenser la descente d'autres volumes, d'ombres qui s'accumulent dans les fonds pour permettre aux lumières d'éclater sur les surfaces, tous moyens d'expression où s'inscrit instinctivement la lutte des passions dans le cœur de l'homme, la lutte des castes, des classes, des religions et des idées dans le corps social. Les partis, leurs besoins, leurs vertus, leurs vices, leurs victoires et leurs défaites ne sont que l'extension à la collectivité agissante et conquérante des besoins, des vertus, des vices, des victoires et des défaites, des instincts de faim et d'amour qui déchirent l'individu. Si l'art reste, en fin de compte, quand nous nous retournons sur notre route pour considérer notre Histoire, le seul monument durable que nous y laissions, c'est que l'artiste seul, parmi les hommes, a la puissance d'objectiver la guerre et les accords merveilleux et furtifs qui se font entre ces instincts, pour en précipiter dans l'avenir l'image. L'harmonie n'est autrec hose qu'une incessante création de l'esprit au sein du chaos apparent où les formes expriment les forces en lutte. Si ce chaos cessait d'être, la vie s'arrêterait du même coup. L'esprit, figé dans une formule immobile, s'éteindrait net. Et, avec la confuse et permanente idée de Dieu, qui n'est qu'une aspiration de l'homme vers un ordre définitif dont la réalisation supprimerait le mouvement, l'espace, la durée, le nombre, l'homme même disparaîtrait.

§

MEMENTO. — *Les Temps nouveaux* (nouvelle série : n° 1-15 juillet) : « Le Traité de paix et la situation politique en Europe ». — « Anarchiste », par M Paul Reclus.

La Revue hebdomadaire (19 juillet) commence un « Virgile » de M. André Bellessort. — (26 juillet) : M. H. Welschinger : « L'Anarchisme et l'Art français ». — (2 août) : « Le retour à l'armée », par le commandant de La Rocque.

Le Monde Nouveau (juin-juillet) : M. B. Wasintynski : « La question juive en Pologne ». — M. W. W. Gibson : « Salt and Fire » (Sel et feu), poèmes.

Revue des Deux Mondes (15 juillet, 1er août) : M. Pierre Loti : « Prime jeunesse », souvenirs.

La Revue Mondiale (15 juillet, 1er août) : « Eugène Sue », par Lucien Chiselle.

La Revue Générale (Bruxelles) (25 juillet) : M. V. Giraud ; « Verdun ». — « Essai sur notre monarchie nationale », par M. de Lichtervelde.

Les Lettres (1er août) : « La Co-Association », par M. A. Dieuzayde.

La Nouvelle Revue Française (1er août) : M. Paul Valéry : « La crise de l'Esprit ». — Un poème de M. André Salmon : « L'âge de l'Humanité ».

Je sais tout (15 juillet) : « Koltchak et la Résurrection de la Russie », par M. R. Recouly. — « Le bi-centenaire de Robinson Crusoë », par M. H. Malo.

L'Opinion (26 juillet) : Viri : « Les mœurs militaires nouvelles ».

Hélianthe (juillet-août) : « Appel » pour la constitution d'un groupement :

1. Etablir et favoriser des relations entre les jeunes artistes et intellectuels, surtout entre ceux qui collaboreront intimement à de mêmes œuvres :

Ainsi, les architectes, les décorateurs (peintres et sculpteurs) et les artisans d'art.

Les littérateurs et les illustrateurs.

Les auteurs dramatiques, les poètes, les musiciens, les décorateurs de théâtre, dessinateurs de costumes, etc.

2. Entre les jeunes artistes et le public. C'est-à-dire les pouvoirs publics et ecclésiastiques qui président à la reconstruction des villes et des édifices religieux. Les industriels, les entrepreneurs, les éditeurs, les directeurs de théâtre, etc., tous ceux qui dans la mesure de leur pouvoir veulent favoriser les recherches nouvelles menées par des jeunes auxquels manquent encore un crédit, une réputation suffisante.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Pénélope*, de M. Gabriel Fauré ; *les Noces de Figaro*, de Mozart ; *la Fille de Madame Angot*, de Charles Lecocq. — OPÉRA NATIONAL : *Hélène*, de M. Camille Saint-Saëns ; *la Tragédie de Salomé*, de M. Florent Schmitt ; *le Retour*, de M. Max d'Ollone ; *Salomé*, de M. Antoine Mariotte ; *Fête triomphale*, de MM. Saint-Georges de Bouhélier et Reynaldo Hahn. — M. Cocteau et la musique.

Si ce n'était une obligation de politesse que de parler des choses qu'on vous convie à voir et à entendre au théâtre, j'avoue que je m'en serais passé volontiers. Du moins ai-je tardé tant que j'ai pu à la corvée, ce qui ne fera tort à personne, puisque ce que j'en pourrai dire n'arrivera qu'après vendanges faites et, même, digestion du verjus qu'on trouva moyen d'en tirer. Notre Opéra-Comique a pourtant donné deux chefs-d'œuvre. Le premier, **Pénélope**, de M. Gabriel Fauré, a certes tous les droits à ce titre au point de vue purement musical. A cet égard, je ne saurais que me répéter fastidieusement en essayant de transcrire en d'autres termes l'analyse assez détaillée dont sa prime audition au Théâtre des Champs-Elysées me fournit l'occasion dans le *Mercure* du 16 juin 1913. Le seul intérêt nouveau qu'offrait la représentation de la Salle Favart consistait dans la mise en scène, et il faut bien reconnaître qu'il y eût eu grand avantage, pour les spectateurs autant que pour les finances

de notre Opéra-Comique, à ce que celui-ci se bornât à copier son prédécesseur en date, en acquérant tout bonnement de son liquidateur les décors de l'entreprise disparue. La comparaison est fâcheuse. Le dernier tableau surtout, avec ses baies largement ouvertes entre colonnes, paraissait combiné tout exprès pour procurer aux Prétendants la facilité de s'enfuir de tous côtés dans la campagne environnante et, à moins qu'Hermès ne lui prêtât ses ailes, Ulysse aurait été fort embarrassé pour les rattraper tous et même les atteindre de ses flèches. Un peu partout, il semblait qu'on se fût évertué à réaliser juste le contraire de ce qu'imagina le concurrent, — (par exemple, Pénélope détruisant la nuit, à droite au lieu d'à gauche, ce qu'elle avait tissé le jour,) — et généralement le moins heureusement du monde. C'est aussi de cette hantise de faire autrement que les autres que pâtirent **les Noces de Figaro**. Mozart écrivit pour cet *opera buffa* des récitatifs qui relient les airs et les ensembles. L'ouvrage ainsi est homogène et, si les récitatifs sont un peu monotones, ils font du moins valoir ce qui les précède et les suit. M. Albert Carré eut l'idée de les remplacer par la prose authentique de Beaumarchais. L'intention était louable, sans doute, mais l'effet s'avéra doublement malheureux. La prose de Beaumarchais se suffit à soi-même et n'a aucun besoin de la musique, qui nuit à sa verve étincelante en l'interrompant à chaque instant, et est elle-même, à son tour, gênée et offusquée non moins par le brio que par le disparate d'un voisinage à quoi elle ne fut oncques destinée. L'*opera buffa* de Mozart en est mué en « opéra comique » à la mode d'Auber, d'Ambroise Thomas et de Victor Massé, et la métamorphose est déplorable. L'unité du délicieux chef-d'œuvre est rompue et sa grâce alourdie. Jamais Mozart ne me parut si long. On doit confesser toutefois que l'impression provient peut-être aussi d'une autre cause. Ce chef-d'œuvre, car c'en est tout de même un fameux, finit moins bien qu'il ne commence et le dernier acte n'est évidemment pas tout à fait à la hauteur du reste. On peut en accuser la pièce dont l'intrigue, qui n'est sauvée que par l'esprit de Beaumarchais, est en somme, d'un bout à l'autre, un imbroglio décousu frisant parfois la farce, avec un dénouement de vaudeville à tiroirs. La fine psychologie du rôle de la Comtesse en est quelque peu bousculée, sinon chahutée, et beaucoup plus assurément en l'occurrence que cela n'eût paru, fondu dans la musique, avec les récitatifs originaux. L'interprétation fut tout juste suffisante et les décors étalaient une banalité remarquable. Il semblerait qu'en ce domaine, après avoir jadis presque innové, du moins pour la scène lyrique, notre Opéra-Comique ne soit décidément plus à la page. M. Albert Carré ne doit pas être très fier d'avoir joint **la Fille de Madame Angot** à ce couple de chefs-d'œuvre, car il le fit en catimini. On

peut se demander, en effet, si la subvention versée à ce théâtre a pour but de vouer la Salle Favart aux ébats alternés de l'opérette et des véristes italiens. Peut-être M. Carré songea-t-il, en l'espèce, à la mentalité assez primaire de la foule exotique qui constitua pendant ces mois, comme, au surplus, ailleurs, une notable partie de son public payant. Il annonce pour la saison prochaine un fort intéressant programme. Il sied donc de lui accorder crédit jusqu'au jour où nous serons « enfin seuls ».

§

Notre Opéra ne fut pas plus brillant que son compère, et même moins pour la valeur des œuvres représentées. Avec *Samson* et *Henry VIII*, il y avait vraiment déjà suffisamment de M. Saint-Saëns sur ses affiches pour qu'il ne fût surérogatoire à l'excès de repêcher des limbes d'un oubli charitable cette **Hélène** qu'attendait un four encore plus noir que le premier. Il était bien inutile de démontrer par le fait qu'en 1903 M. Saint-Saëns était inexorablement vidé de fond en comble. Nul ne l'ignorait dès sa *Déjanire* de 1898 et, depuis cette époque, sa fécondité têtue ne put servir qu'à gâcher un irresponsable papier et contribuer, par anticipation insue, à la crise qui nous afflige. M. Rouché fut mieux inspiré en reprenant, de M. Florent Schmitt, **la Tragédie de Salomé** qu'il avait, en 1907, montée au Théâtre des Arts. Mais il s'adressa malencontreusement cette fois à M. René Piot qui perpétra pour cet ouvrage un décor du plus prétentieux saugrenu. Il y a des couleurs bêtes : c'est au milieu de sortes de cabines de bains de mer badigeonnées crûment d'un vert stupide que se déroula le mimodrame infortuné, transformé par la mise en scène de M. Piot en une impénétrable énigme. Quelques ballerines se trémoussèrent et gigottèrent conformément aux plus indurées traditions de l'endroit. Une personne d'une minceur et d'une longueur demesurées, ressemblant à M. Mandel, déboula tout à coup sur les pointes, se disloqua en tourniquet spiraloïdal sans qu'on pût deviner les motifs de son agitation, jusqu'au moment où on lui apporta le chef de Jean-Baptiste qui, reproduit en chromolithographies, se mit soudain à pleuvoir par douzaines. C'était d'un navrant ridicule. Je ne connaissais jusque-là que de réputation Mme Ida Rubinstein dénoncée au programme comme incarnant cette Salomé désossée et, ma foi ! je n'en reviens pas. **Le Retour**, de M. Max d'Ollone, ne bénéficia point d'une sollicitude aussi prodigue, encore que malavisée. Il dut se contenter de vieux décors d'*Henry VIII* et, sauf erreur, de *l'Or du Rhin*, et subir une interprétation la plus médiocre, qui paraissait improvisée, bâclée, et à laquelle il est invraisemblable qu'ait collaboré M. Jacques Rouché. A l'instar de Wagner, le musicien voulut être son propre librettiste et son poème est fortement teinté de symbolisme à la Maeterlinck. Ce drame purement psychologique, et d'une

psychologie très subtile, eût exigé qu'on en comprît chaque parole et qu'on en pût saisir jusqu'aux moindres nuances. La diction et le jeu des acteurs le rendaient inintelligible et on ne saurait guère décider si la réalisation du poète fut digne de ses intentions. M. d'Ollone est né en 1875 et remporta le Prix de Rome en 1897. Sa partition dénote un musicien talentueux, mais qui retarde évidemment sur les meilleurs de sa génération. Auprès de certaines pages délicates et de quelques passages plus fouillés d'assez intéressante facture, on regrettait que l'influence de M. Massenet se montrât parfois indiscrète. L'ensemble est cependant d'une sincérité parfaite. C'est aussi la plus sûre qualité de la **Salomé** de M. Mariotte, qui fut en 1910, à la Gaîté-Lyrique, le début au théâtre parisien d'un officier démissionnaire de notre marine nationale. On peut discuter l'opportunité de cette reprise tardive, et particulièrement peut-être à l'heure où nous sommes. Elle impose, malgré qu'on en ait, une comparaison écrasante pour le jeune musicien français qui mit par hasard en musique la tragédie de Wilde en même temps que M. Richard Strauss. Notre Opéra lui joua par surcroît le mauvais tour de représenter son ouvrage dans le décor brossé pour son rival. Si bien qu'après y avoir connu l'autre, on ne sait plus où on en est. Plus encore que jadis à la Gaîté, on éprouve la déroutante impression que les chanteurs et jusqu'à tout l'orchestre se trompent, et avec une obstination, en vérité la plus décevante. Quelques mérites qu'on se puisse ingénier à découvrir à la *Salomé* de M. Mariotte, l'inconscient parallèle est pour lui désastreux ; pénible, presque insupportable pour l'auditeur. M. Mariotte n'a-t-il donc rien produit depuis pour la scène lyrique ? Son talent en est-il resté et s'en tiendra-t-il désormais à la malchance de cette rencontre fortuite avec un génie supérieur ? Le soir où je l'ouïs cette *Salomé* était acccompagnée d'une **Fête triomphale** pour laquelle M. de Bouhélier composa un poème qu'eût pu signer M. Botrel, et M. Reynaldo Hahn une musique de nullité indécente. Dans des décors bien mal appropriés de *Scémo*, de *Faust* et de *Castor et Pollux*, quelques cabotins des deux sexes beuglèrent ou miaulèrent un texte pompier, grandiloquent, inane, dont la sottise inconvenante a glacé jusqu'au gros public. C'était un véritable supplice que d'entendre et de voir cela. Je quittai la salle écœuré à l'instant où une jeune personne aux yeux culottés, affublant du drapeau tricolore l'archenal de ses appas célèbres, se préparait à entonner *la Marseillaise* au-dessus du trou du souffleur.

§

Au sujet de mon dernier article sur les jeunes de la rue Huyghens, M. Cocteau a, dans *Paris-Midi*, rectifié « quelques erreurs de date ». Il m'apprend que « *Entrée, Nocturne et Berceuse* d'Arthur Honegger ne sont pas en progrès sur *le Dit des Jeux du Monde* »,

ainsi que je « l'affirmai, car elles le précèdent ». C'est dommage, car il en faut conclure que ce fut le contraire d'un progrès que marqua *le Dit des Jeux du Monde*. Il m'apprend aussi que « la *Fête du Duc* n'est pas une ancienne mélodie d'Auric », — ce que je n'ai d'ailleurs aucunement prétendu, mais j'en ignorais « la date ». Il paraît que « c'est sa plus récente », et c'est encore dommage, car, à l'audition du moins, elle ressemble si fort à ses devancières de cinq années qu'on est contraint d'y constater l'absence d'une évolution sur laquelle on était en droit de compter de la part d'un jeune artiste aussi rarement doué. Ne l'ayant qu'entendue sans pouvoir contrôler mon impression par la lecture au piano, je m'étais fait scrupule de m'étendre sur cette composition. Je suis heureux de renseigner aujourd'hui mes lecteurs en leur communiquant l'exégèse que M. Jean Cocteau, mieux informé que moi, lui consacre :

Tirez un coup de carabine Flobert au milieu d'une toile du Douanier et voilà le décor qui bouge. Les vaches paissent, le dirigeable avance, le tigre saute sur l'Arabe. M. Juniet fouette son cheval. — Le tireur Auric déclanche *(sic)* un défilé de bêtes en tôle.

Enfin M. Cocteau, tout en voulant bien déclarer que « ma compétence est hors de doute », ajoute :

Mais deux choses l'empêchent de bien voir ce qui se passe : 1° ce qu'il nomme « poésie de potache », « théories fumistes », dont il souhaite que nos musiciens se dégagent et qui sont justement l'esprit même qui les anime ; 2° son injustice pour Satie, d'une empreinte si saine.

Ici, encore qu'entre guillemets, M. Cocteau me cite inexactement. Je n'ai pas écrit « poésie de potache », mais « théories fumistes et littérature de potache ». M. Cocteau s'est figuré que je parlais de ses « poèmes », mais il se trompe, et certes en exagérant la rigueur de l'autocritique. Les petites choses qu'il versifie sont plutôt jolies à petite dose et j'ai simplement conseillé de n'en point abuser. C'est du Chat-Noir XX^e^ siècle qui finira de la même façon que l'autre, car rien ne devient plus vite rococo que la blague. Qu'on relise Mac-Nab ou *le Chanvari* de 1880. C'est lugubre. L'analogie est si complète que, tout comme il advenait chez Rodolphe Salis, le public spécial et salonesque de M. Jean Cocteau commence à rire avant même que le chanteur ait ouvert la bouche. Non, ma foi ! ce n'est pas aux vers de M. Jean Cocteau que je pensais, mais bien à sa « critique musicale », si j'ose m'exprimer ainsi. J'entendais par « théories fumistes » celles du « musicalisme » et du « laideurisme », qui lui sont communes avec M. Satie. J'appelle « littérature de potache » celle de quelqu'un qui bavarde à tort et à travers et tranche avec assurance à propos de choses dont il ne connaît pas le premier mot, et en se donnant des allures d'« avant-garde ». C'est trop évidemment

le cas de M. Cocteau pour la musique. Toutefois, après ce qu'on a lu plus haut, j'ai grand'peur que les potaches ne réclament. Quant à la valeur musicale des ouvrages de M. Satie, je suis bien obligé de me récuser dans la circonstance. Car, si je pratique ou ai pratiqué dans ma vie quelques armes à feu, telles que le revolver, le pistolet, le Lebel et même le fusil Gras, je m'avoue trop peu familier avec la carabine Flobert pour pouvoir discuter musique avec M. Cocteau.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition *Carolus Duran* (Musée du Luxembourg). Exposition d'œuvre de *Gustave Courbet* (Galerie Bernheim), jeune. — Exposition *Emile Bernard* (dans l'atelier de l'artiste). Lettres de *Paul Gauguin* à Georges Daniel de Monfreid, précédées d'un hommage, par *Victor Segalen*, un vol. in-12. Crès. — M. *Robert de la Sizeranne :* L'Art pendant la guerre, un vol. in-12, Hachette.

Carolus Duran possédait de beaux dons de peintre qui apparaissent surtout à des esquisses et à de petits portraits épars et peu nombreux à son exposition rétrospective du Luxembourg. Cette exposition donnerait de lui une idée tout à fait complète si on avait pu y montrer son nu féminin du Musée de Lille et surtout l'*Assassiné* du même musée, exemple unique de son habileté à la peinture anecdotique de grand format et témoignage de la séduction exercée sur lui par Gustave Courbet, avant qu'il subît quelque emprise de Manet. Des groupes de femmes sont curieux, en ce que les étoffes y sont traitées un peu à la façon de l'impressionnisme d'alors, tandis que les figures sont poussées à la mièvrerie et vernissées dans une recherche de grâce. Carolus, « aux manchettes toutes vibrantes d'un pouls venitien », avait dit Degas. Oui, les Venitiens ont quelque chose à voir dans l'inspiration de cette peinture, et aussi Velasquez, et Van Dyck, et, à quelques endroits, Largillière.

Tout le musée est familier à Carolus Duran, mais les influences précises sont d'aînés immédiats et de contemporains, dont il s'écarta pour prendre la voie du succès facile et peu à peu donner la prééminence à l'étoffe, à l'effet de détail, au faire brillant, à un air de virtuosité qui le poussa au succès, aux honneurs, au prix d'une gloire qu'il eût pu mériter. Des portraits peints entre 1865 et 1880 (sa meilleure période) garderont une valeur documentaire, ceux de Fantin-Latour, souvent repris par lui sans qu'il trouve une impression définitive, de Léon Cladel, de Louis Muller, de Manet. Des portraits exécutés d'après des personnes de sa famille l'emportent par la simplicité de l'arrangement sur les portraits de commande. Pourtant le grand portrait équestre de Sophie Croizette déçoit. Ni l'amazone, ni le cheval, ni le paysage de fond ne s'imposent. Malgré

l'affectation de brio, cet art n'est pas souple, et l'exposition de cet artiste qui fut répandu, dilettante et parlait bien de son art est monotone. Trop de commandes, trop de souci de la mode; et le réalisme assez vigoureux du portrait de Mme Pelouze, malheureusement peinte devant une manière de rideau de théâtre retroussé de façon à laisser voir les biens fonciers du modèle, ne rachète pas les veloutines de tant d'autres portraits mondains.

§

Chez Bernheim jeune, exposition d'œuvres de **Courbet**, bien faite pour affermir le renouveau d'admiration qui se porte vers le maître réaliste. Le temps fait son œuvre ; on oublie Courbet théoricien, Courbet ironiste, Courbet moraliste, pour admirer, comme il convient, sa facture robuste, la belle ordonnance simple de sa composition, son relief pictural, son aptitude à rendre le caractère et aussi la beauté plastique, quand il y a visé. Courbet théoricien a d'ailleurs eu son moment de logique et d'utilité ; lui et Millet ont cherché à figurer des personnages réels ; leur étude du paysan dans son milieu était un commencement à l'étude de l'homme moderne en son milieu. S'y recueillir était utile après la période d'évocation de Delacroix. Courbet était d'autant plus fondé à le croire que ce n'était pas Delacroix que suivait l'école, ni même Ingres, mais Delaroche. Il avait donc à remplacer le mannequin par l'être humain. Il y a réussi dans une large mesure, par son œuvre, par son influence sur les impressionnistes et sur des artistes tels que Fantin ou Ribot.

§

M. **Emile Bernard** a convié la critique à voir ses œuvres récentes en son atelier du quai Bourbon. Ce vieux quartier, le plus traditionnel de Paris, donne un cadre seyant bien à cet effort vers un art classique et c'est tout auprès de l'hôtel Pimodan que l'on pouvait feuilleter la très intéressante illustration des *Fleurs du Mal* qu'a gravée M. Emile Bernard. Ces expositions à l'atelier ont l'avantage, en général, de bien faire apercevoir la genèse de l'artiste et la suite de son effort, car il est bien rare qu'on ne voie pas au mur, en même temps que les tableaux nouveaux, d'anciennes toiles qui marquent des points de départ et des tournants de manière et de pensée. Ces éléments de vue d'ensemble comportent surtout de l'intérêt, quand il s'agit d'un peintre évolutif, méditatif, parfois inquiet, en tout cas chercheur, ce qui est le cas de M. Emile Bernard. Cet artiste fut un des premiers, alors que l'impressionnisme eut donné, non pas tous ses chefs-d'œuvre, mais tous ses points de recherche, à chercher une autre voie, à réagir contre l'éparpillement lumineux, et, le défaut de solidité des élèves de l'impressionnisme pur et tandis que Seurat et Signac, de leur côté, apportaient une vigueur nouvelle du modelé par le pointillisme, il fut l'apôtre du cloisonnisme, qui cernait les

surfaces et en recherchait la dominante colorée, effort dans la direction de Cézanne, non loin de la route que ses aptitudes de sculpture indiquèrent à Gauguin. Puis M. Emile Bernard partit pour l'Egypte et y prit la leçon des êtres et des choses qui le conduisit à plus de simplification colorée, à des recherches d'allures significatives. Des tableaux d'une époque relativement récente conservent ce souci de la ligne, de la stature, de l'expression féminine et semblent indiquer des réflexions sur l'art des préraphaëlites et notamment de Rossetti, mais sans évocation légendaire et uniquement pour traduire la noblesse de la vie : par exemple un quai populeux de Venise. Les dernières œuvres sont des portraits; l'influence vient des maîtres français du XVIIe siècle, mais l'aspect classique ne procède point d'une vassalité de facture qui se borne à reproduire l'apparence. On sent une recherche à reconstituer le beau métier des vieilles époques, une volonté de créer le tableau, de parvenir par le dessin et l'harmonie colorée à la plénitude de l'aspect.

En contraste, et par obéissance littérale au thème accepté, l'illustration de Baudelaire est très moderniste. M. Emile Bernard s'est appuyé sur les quelques dessins de Baudelaire qui nous sont parvenus; sans s'exagérer la valeur de ces croquis et leur valeur d'art, il était ingénieux de s'en préoccuper ; cela a déterminé M. Emile Bernard à donner à son illustration un caractère de graphisme qui est très curieux. On peut procéder tout autrement, mais ce style d'imagier est acceptable d'une élégance stricte et donne à ces compositions un excellent accent littéraire.

§

Une liasse de lettres de **Gauguin**, adressées à un peintre ami, M. Georges Maniel de Monfreid, a paru, précédée d'une préface de **Victor Segalen**, d'excellente tenue et de forme pittoresque.

Une parfaite connaissance des îles océaniennes où Gauguin se retira et mourut permit au préfacier de bien mettre en milieu les dernières années de Gauguin; les aperçus ouverts sur la vie du peintre, sa mentalité d'exilé volontaire et de pèlerin de l'inconnu, le caractère de ses recherches d'art et ses souffrances physiques et morales, sont clairs et plausibles. Il n'a manqué à Victor Segalen que d'avoir connu personnellement Gauguin et d'en avoir eu l'impression directe, pour que ce travail soit de tous points remarquable. Les lettres elles-mêmes sont pauvres en renseignements esthétiques ; à peine quelques indications techniques, une ou deux entre autres, précieuses parce qu'elles montrent Gauguin expliquant des tableaux par la disposition des zones colorées; quelques lignes révèlent un Gauguin disciple du Vinci et s'inspirant du hasard décoratif d'une planche pour y noter les lignes d'une tête humaine : « quand les marbres ou les bois vous dessinent une tête, c'est joliment tentant

de la voler », mais toutes ces lettres, tous ces billets sont surtout les procès-verbaux d'une souffrance réelle et inquiète, d'un aigrissement motivé par la rareté des réponses, par les soucis financiers...et pourtant Gauguin écrit : « Ah ! mon cher Daniel, que ne connaissez-vous cette vie tahitienne, vous ne voudriez plus vivre autrement. » Il a manqué à Gauguin de durer quelques années. Des succès à Paris lui eussent permis d'être heureux dans son pays d'élection. Les impressionnistes ont été, parmi les artistes, ceux qui ont été combattus avec le plus d'acharnement et de mauvaise foi.

Il y a des choses intéressantes dans les études que M. **Robert de la Sizeranne** consacre à la nouvelle esthétique des batailles, à la caricature pendant la guerre, aux tapisseries de Reims. Une étude sur l'art allemand, « *Leur Art* », est assez discutable. Ce n'est peut-être point le moment d'étudier d'ensemble l'art allemand contemporain. L'impartialité est difficile, et même si l'on admet que la plupart des peintres ou des sculpteurs allemands sont de second ordre, il faut craindre de ne pas leur accorder, pour des raisons étrangères à l'art, leur réelle valeur esthétique. M. de la Sizeranne qualifie de pasticheurs tous les artistes allemands. Il sera donc difficile de s'étayer sur son opinion pour répéter que nos novateurs pastichent les Allemands. M. de la Sizeranne d'ailleurs ne le dit point. Je ne le confonds pas avec ces critiques qui, à la même page, taxent les Allemands de plagiat continu et les accusent en même temps d'être les monstrueux initiateurs des nouveautés qui, à leur avis, déshonorent l'art français et l'éloignent sans relâche de MM. Cormon, Flameng, etc... M. de la Sizeranne connaît certainement l'art allemand, mais se croit-il fondé à dire que Liebermann pastiche les impressionnistes ? Que Liebermann ait été pénétré de leur enseignement, qu'il l'ait jugé supérieur à celui des artistes allemands, qu'il ait marché dans leur voie, qu'il ait fait pénétrer en Allemagne les vérités de la peinture claire et du plein air, d'accord, mais ce n'est point là du pastiche. L'explication donnée de l'esthétique de Bœcklin est loin d'étreindre toute son œuvre. *Le Soir de la vie*, du musée de Zurich, ou *le Printemps*, du musée de Dresde, entre autres belles œuvres, échappent complètement à cette définition ; le fait que l'Allemagne ait admiré Bœcklin (qu'elle n'admit que sur un succès remporté par Bœcklin en Angleterre) ne fait pas que Bœcklin soit allemand, pas plus qu'Hodler. Les pages sur l'art décoratif allemand ne sont pas justes. Si les modèles et l'impulsion sont le fait d'un Belge, comme Henry Van de Velde, ou d'un Suisse, comme Berlepsch, il n'y a de caractéristique germanique que dans le développement de principes étrangers, et il y aurait alors nombre de points de détail à examiner. L'art décoratif allemand a subi bien des influences. Des critiques allemands ont souvent conclu que leur

pays en était, esthétiquement, à une période d'assimilation, ce qui ne les empêchait point de prédire pour l'avenir un développement de l'art germanique qui lui donnerait, sur tous les autres de tous pays, une supériorité due à un plus judicieux emploi des méthodes découvertes à l'étranger. Quand ils ont possédé des artistes qu'ils ont cru originaux ou de caractéristique bien allemande, ils se sont empressés, avec plus ou moins de clairvoyance, de les porter aux nues, au moins la critique libre, car leurs expositions officielles favorisaient leurs médiocres, juste autant que faisaient les nôtres ; sur ce point, ils n'avaient certes conquis aucune supériorité.

Leurs artistes ont eu gravement tort de s'associer en esprit aux dévastations allemandes, et leur culpabilité s'aggrave de tout ce que leurs méthodes ou leur esprit devaient esthétiquement à la France. Mais n'étaient-ils point enclos dans une atmosphère de mensonge gouvernemental ? En admettant même que leur connaissance de la France ait dû leur interdire de croire aux légendes officielles, ceci ne touche pas à la qualité de leur production ; j'accorde qu'il est impossible de les juger actuellement avec sérénité, mais la sérénité n'en demeure pas moins une qualité essentielle de la critique d'art.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES AMÉRICAINES

James Fenimore Cooper : *Afterglow* ; New Haven, Yale University Press, 1 dollar. — Lansing Warren et Robert Donaldson : *En Repos and Elsewhere Over There ;* Boston, Hougton Mifflin, 1 dollar 25. — Carl Sandburg : *Cornhuskers ;* New-York, Holt, 1 dollar 30. — Henry T. Schnittkind : *The Poets of the Future ;* Boston, Stratford Co., 1 dollar 50. — Henry T. Schnittkind : *The Best College Short Stories* ; Boston, Stratford Co., 1 dollar 50. — Amy Sherman Bridgman : *Song-Flame* ; Boston Stratford Co., 1 dollar 50. — Ethelwyn Dithridge : *As Thou Will* ; Boston, Stratford Co., 1 dollar. — Ezra Pound : *Pavannes and Divisions* ; New-York, Knopf, 2 dollars 50. — Henry Dwight Sedgwick : *Dante ;* New Haven, Yale University Press, 1 dollar 50. — John Gould Fletcher : *La Poésie d'André Fontainas* ; Paris, Le Monde Nouveau, 1 fr. — Memento.

Quoique **After Glow** soit une collection de poèmes, les deux plus intéressantes circonstances qui la concernent n'ont rien à faire avec la poésie. L'auteur, jeune capitaine dans l'armée américaine, mort de maladie avant d'arriver en France, était l'arrière-petit-fils de Fenimore Cooper, dont il portait le nom. A la fin du volume, on a inséré un court essai intitulé « La Religion », qu'on a trouvé dans le portefeuille du jeune homme après sa mort. C'est la profession de foi d'un agnostique prononcé. Son maître à l'université de Yale, le professeur Beers, qui écrit la préface du volume, tâche de faire l'apologie de cet essai en expliquant, assez faible excuse du reste, que « c'était fait il y a plus d'un an et n'exprimait pas probablement sa pensée finale ». Mais je trouve dans « Paganism » les mêmes idées

rationalistes, et la note sceptique a pareil son dans plusieurs endroits de ces pages qui révèlent un talent poétique plein de promesse. Néanmoins le puritanisme américain ne doit pas trop en vouloir au poète, surtout qu'on a probablement affaire ici à un cas d'atavisme, le fameux auteur du *Dernier des Mohicans* n'étant pas très pratiquant.

Bien différent du volume dont je viens de parler est celui de deux autres jeunes poètes, militaires américains, Lansing Warren et Robert Donaldson. **En Repos and Elsewhere Over There**, fut écrit sur le front de France pendant les années 1917-1918. Ces deux ambulanciers volontaires auprès de l'armée française montrent avec beaucoup de verve et d'esprit le côté gai et tragique, surtout le premier, de la vie des poilus. Il est intéressant de voir comment ce type militaire français a frappé l'imagination de ces deux soldats du Far West; le premier est de la Californie et le second du Colorado. Il est évident qu'ils y ont trouvé beaucoup à admirer, et en conséquence leurs impressions sont fort sympathiques.

Dans **Cornhuskers**, du poète de Chicago, Carl Sandburg, on sent aussi, de temps en temps, la guerre. Par exemple, la dernière pièce, « The Four Brothers », une des meilleures de la collection, a comme sous-titre : « Notes for War Songs », et le sentiment pro-Alliés qui domine ces vers est bien reflété dans ces lignes assez prophétiques écrites en novembre 1917 :

They are after a Hohenzollern head ;
The four big brothers are out to kill.
These are the four brothers...
France, Russia, Britain, America ;
The four Republics are sworn brothers to kill the Kaiser.

Dans son introduction au **Poets of the Future**, l'anthologie pour 1917-1918 des meilleurs vers des étudiants et des étudiantes des universités des Etats-Unis, le rédacteur de ce très intéressant ouvrage, le Dr Henry Schnittkind, dit :

La poésie produite pendant la Grande Guerre n'a pas atteint le niveau de celle des autres années de notre série... Pendant cette période l'art poétique est tombé bien bas... Les jeunes gens étaient bien trop occupés à faire de l'épopée pour écrire des vers.

Cependant, plusieurs des pièces de ce volume touchent à la guerre et aux sujets militaires, et le nom de la France, où un ou deux de ces jeunes poètes ont trouvé la mort, paraît sur quelques-unes de ces pages.

Le même rédacteur et le même éditeur commencent une nouvelle série de morceaux choisis de la jeunesse littéraire américaine, recueillis, cette fois, dans le champ du roman. **The Best College Short Stories** contient vingt-deux des meilleures nouvelles

parues dans les publications des universités trans-atlantiques pendant l'avant-dernière année scolaire et une liste de soixante-quatre autres récits de moindre mérite. Parlant des premières, dans son introduction au volume, M. Edward J. O'Brien, le critique bostonien bien connu, dit :

Dans mon annuaire, consacré aux nouvelles américaines, j'ai l'habitude d'attribuer à chaque conte un, deux ou trois astérisques pour indiquer sa valeur littéraire.

Bien que dans ce volume du Dr Schnittkind on ne trouve aucun romancier de profession, M. O'Brien y signale trois historiettes dignes de trois étoiles, cinq de deux étoiles et quatre d'une.

Ces deux volumes du Dr Schnittkind offrent un bon exemple du rôle important que la femme des Etats-Unis joue dans la vie littéraire de son pays. Comme jeunes poètes et romancières, ces étudiantes se montrent de dignes rivales de leurs camarades de l'autre sexe; et, maintenant, voici le cas de deux vraies femmes de lettres américaines qui manient la plume avec un véritable talent.

Miss Amy Bridgman consacre toute une partie de **Song-Flame** à des poèmes lyriques sur la guerre, dont elle place presque toujours les scènes en France. Un de ces poèmes raconte comment Michael Brenner, sculpteur new-yorkais, se trouve au Quartier Latin quand la guerre éclate. Il se fait ambulancier et, plus tard, rentre aux Etats-Unis comme permissionnaire, mais ne peut y rester tant il désire être

Back where his heart is, back to France
At the firing-line, with the Ambulance!

« Violets of Picardy » est de 1917, et la poétesse demande :

O violets of Picardy,
How can you bloom again?

Et dans « In Vain », la pauvre Picardie ravagée revient de nouveau sous sa plume, quand elle déclare :

I can only see
The blue shriveld violets in Picardy,
In Picardy.

Le volume de Miss Ethelwyn Dithridge, **As thou wilt**, a gagné, dans un concours ouvert à tous les poètes des Etats-Unis, un prix de cent dollars offert par l'Art League de Saint-Louis. Ici aussi la guerre a inspiré les meilleures pièces. Ainsi, « America Speaks », dédié « à ceux qui sont arrivés les premiers en France », ouvre avec ces deux vers :

I love not war, yet gladly saw them go
To fight in France.

Dans « At Home » elle déclare :

My soul, escaping through the night,
Flies France-ward over severing seas.

Et dans « Alan Seeger » elle chante ce jeune poète si doux qui est mort

Upon the fields of France.

Dans **Pavannes and Divisions** l'excentrique poète américain, Ezra Pound, a rassemblé des articles et des essais qu'il publia dans *Poetry*, la *Fortnightly Review* et la *Quarterly Review*. Le style de M. Pound n'est pas simple ni toujours clair, et sa pensée est souvent difficile à saisir, quoique il ait beaucoup lu et goûté la littérature française ; les noms de Montaigne, Molière et de Fontenelle tombent fréquemment de sa plume.

Le dernier volume de M. Henry Dwight Sedgwick, un des meilleurs de nos essayistes, est beaucoup plus satisfaisant. Dans *Dante*, il nous présente le grand Italien comme un antidote contre

les préoccupations trop matérialistes d'aujourd'hui quand toutes nos pensées tournent vers les choses de ce monde.

L'étude du poète américain John Gould Fletcher sur *la Poésie d'André Fontainas* est un admirable morceau de critique littéraire. D'abord il faut lire cette excellente présentation de M. Fletcher par le traducteur français de ce travail :

Il est de tous les poètes américains nouveaux venus un de ceux qui ont le plus subi l'influence du symbolisme français. Venu en Europe en 1908, il visita la France et l'Italie, puis il se fixa pour une saison en Angleterre. Les recherches de Rimbaud et leurs conséquences au point de vue de l'instrumentation verbale l'impressionnèrent tout d'abord ; la lecture de Verhaeren détermina la direction nouvelle de son art. Ses volumes témoignent de son goût des images hardies, de son sentiment très sûr du rythme poétique et de ses rares dons de poète visionnaire.

Voici maintenant l'opinion de ce maître poète sur l'œuvre de Fontainas :

En lui nous découvrons essentiellement les caractéristiques de ce qui a été appelé « le poète des poètes ». Une production lente, soigneusement cultivée ; une sensibilité mélancolique, raffinée, dédaigneuse de la popularité, qui rend sa vision personnelle de la vie en un rythme délicatement orchestral et dans une forme artistique. L'art d'un pareil écrivain n'est pas tout de suite apparent ; il demande une longue étude et qu'on l'apprécie avec soin. « To the happy few », selon l'expression de Stendhal, il est d'une attirance et d'un charme irrésistibles.

MEMENTO. — *The Plowshare*, avril, « Parisian Silhouettes », par Hélène Stanton. Pièce de théâtre qui roule sur la guerre au moment de la bataille de la Marne et qui remplit tout le numéro, dont la couverture artistique est

l'œuvre du dessinateur franco-américain, Leslie Cauldwell. « Je reçois des félicitations à propos de la pièce, particulièrement des écrivains de la vieille école et des artistes », écrit le poète Hervey White, directeur de cette revue. — *North American Review*, avril, « An Italian Poetess », par Ruth Shepard Phelps. « Ada Negri vivra comme l'auteur d'*I Vinti* et *I Grandi* plutôt que comme celle de *Confessione*. » — *Poetry*, mai, numéro commémoratif du centenaire de Walt Whitman; contient des poèmes et des articles louangeurs du poète. — *Scribner*, mai, « Impressions of Alsace », par le général Taufflieb, commandeur du 37e corps d'armée. « L'amour de la France a persisté en Alsace. » — *North American Review*, mai, « Walt Whitman », par Edith Franklin Wyatt. « Whitman, comme défenseur de la démocratie, a été particulièrement encourageant pendant les quatre dernières années. » — *Scribner*, juin, « Personal Recollections of Walt Whitman », par William Roscoe Thayer. « Voici ma théorie : vers la fin de la première moitié du dernier siècle, Whitman a découvert les Essais d'Emerson, les a lus et les a absorbés, y a trouvé l'interprétation pour lui de la vie américaine et puis a délibérement adopté ces enseignements comme s'ils étaient de lui-même. » — *North American Review*, juin, « To Two Unknown Ladies », poème de Miss Amy Lowell. Ces « dames inconnues » sont les demoiselles Sommerville et Ross, dont les études sur la vie et le caractère irlandais ont captivé beaucoup de lecteurs, outre Miss Lowell, et à qui elle dit :

I go back to you again,
Evening and evening, in a kind of thirst.
Two lives which stare and twinkle on the page
So that I blind in looking.

— *Scribner*, juillet, « The Devastated Art of France », par Kingsley Porter, commissaire spécial du Gouvernement français et commissaire des Monuments historiques. « Dans les régions occupées par les Allemands, on a pillé systématiquement, comme d'habitude, et la perte est épouvantable. » — *North American Review*, juillet, « Margaret Fuller », par Gamaliel Bradford. « On ne peut pas dire que la vie de Margaret Fuller était gâchée quand on se rend compte de l'influence immense qu'elle a exercée sur ses contemporains et sur ceux qui sont venus après elle. »

THÉODORE STANTON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Dr James Brown Scott : *Notes de James Madison sur les débats de la Convention fédérale de 1787 et leur relation à une plus parfaite Société des nations*, Bossard, 4 fr. 50. — Divers : *Le plus grave problème international de l'Amérique latine*, Petite collection américaine (Coneslant, Cahors). — Divers : *Le Pérou et les Semaines de l'Amérique latine*, Idem. — D. Lazare Marcovitch et autres : *La Serbie et l'Europe, 1914-1918, exposé de la politique serbe par des publicistes serbes*, Georg, Genève, 8 fr. — François Barac : *Les Croates et les Slovènes ont été les amis de l'Entente pendant la guerre*, Lang, Blanchong et Cie, 7, rue Rochechouart, 2 fr. — Dumont-Wilden : *Les Flamands et l'Allemagne*, Bloud et Gay, 1 fr. 20. — Ion G. Pelivan : *La Bessarabie sous le régime russe*, Lahure, 2 fr. — Ibid. : *L'union de la Bessarabie à la mère patrie*, ib., 2 fr.—Ibid.: *Le mouvement et l'accroissement de la population en Bessarabie*, ib., 2 fr.

La Société des Nations n'est ni une utopie ni une nouveauté.

Les Etats-Unis, quand ils se créèrent, en réalisèrent une véritable, et tel Américain d'alors, comme James Madison, qui fut plus tard président de la République étoilée, le comprit parfaitement. C'est pourquoi le livre du Dr James Brown Scott : **Notes de James Madison sur les débats de la Convention fédérale de 1787 et leur relation à une plus parfaite Société des Nations,** méritait d'être connu. M. de Lapradelle, professeur de droit des gens, l'a excellemment traduit. La constitution des Etats-Unis de 1787 constitue en effet une véritable Société des Nations respectant l'autonomie des Etats qui en font partie et pourtant établissant un solide pouvoir de contrôle et de contrainte capable de briser, comme lors de la guerre de Sécession, toutes les revoltes contre le pacte social. Il faudrait que la Société des Nations se constituât sur ce modèle. On en est encore loin, et personne ne voit comment il serait possible de contraindre l'Italie ou l'Angleterre à régler les affaires de Dalmatie ou d'Irlande comme le voudrait la Conférence de la Paix, organe de cette Société. Mais c'est déjà beaucoup que cette Conférence existe et qu'elle dise le droit avec toutes les précautions oratoires et les lenteurs lénitives de rigueur. Il faut bien espérer que les anciens impérialismes nationaux iront en s'atténuant, après la faillite du plus formidable d'entre eux, et que le bon sens, pour ne pas employer les grands mots de Droit et de Justice, l'emportera sur la frénésie tyrannique, tant celle des Kaisers que celle des Soviets. Mais à propos de ceux-ci, n'est-il pas plaisant de voir nos marxistes, qui pendant si longtemps ne juraient que par le Président Wilson, s'indigner et trépigner à l'idée que la Société des Nations pourrait bien édicter des mesures de police contre le bolchévisme? Pourtant ce droit de police avec tous les interventionnismes armés qu'il comporte est inhérent à ladite Société, et les Puissances civilisées auraient le droit de marcher en corps contre ledit bolchévisme comme elles l'ont fait contre le kaisérisme, si elles jugeaient que le danger était le même. Les bonnes gens qui croyaient que ce simple mot Société des Nations allait radicalement supprimer toutes les guerres ont quelque peine à admettre ceci, et c'est pourtant l'évidence. La seule question délicate est de savoir si le danger bolchéviste est assez grave pour légitimer l'intervention ; et l'on peut croire à la rigueur que non, et que cette peste s'éteindra d'elle-même. Néanmoins bien des mesures de prophylaxie et même de thérapeutique s'imposent.

La Société des Nations n'aura pas seulement à s'occuper de l'Europe ; elle devra s'attacher à toutes les difficultés mondiales, nids de guerres possibles, et c'est pourquoi il lui appartiendra de résoudre **Le plus grave problème international de l'Amérique latine.** Ce problème, c'est l'accès de la Bolivie à la mer. Autrefois, la

Bolivie avait jour sur le Pacifique : une bande de littoral d'environ 250 kilomètres avec quelques petits ports. La guerre désastreuse que les deux Pérous (car la Bolivie s'appelait jadis Haut-Pérou) eurent à subir du Chili en 1879 permit à cette dernière puissance, grande admiratrice de la Prusse, de se conduire vis-à-vis des vaincus comme la Prusse s'était conduite quelques années auparavant avec nous et surtout un siècle auparavant avec la Pologne ; la pauvre Bolivie fut complètement murée ; mais de même que la Pologne a fini par briser son mur et par reconquérir une petite façade sur la Baltique, la Bolivie parviendra à percer de son côté la barrière des Andes. A tout le moins une petite république indépendante comprenant les trois provinces de Tacna, de Tarapaca et d'Antafagosta, les deux premières jadis péruviennes et la dernière bolivienne, devrait être instituée sous la garantie de la Société des Nations, et servir de tampon et trait d'union entre les trois républiques qui n'auraient jamais cessé certainement d'être des républiques-sœurs sans l'exemple corrupteur de Frédéric II et de Bismarck ; et l'on voit par cet exemple les contre-coups lointains et désolants que peut avoir la conduite criminelle d'une dynastie de proie. Le Chili s'honorera en renonçant magnanimement à ce bien mal acquis ; il a d'ailleurs assez de richesses et de ressources et son territoire est assez démesuré en longueur (c'est de tous les pays du monde celui où la proportion du littoral par rapport aux provinces intérieures est la plus forte) pour ne pas attacher grande importance à ces lointaines possessions, qui d'ailleurs perdront de plus en plus de leur valeur économique avec l'épuisement des bancs de guano et la fabrication industrielle des nitrates. Il faudrait seulement que la Bolivie et le Pérou se montrassent dignes de la sollicitude de la Société des Nations ; la dernière révolution qui a éclaté à Lima était probablement inutile. Le Pérou est un pays d'avenir comme le montre la brochure d'actualité **Le Pérou et les « Semaines » de l'Amérique latine** (il s'agit de la Semaine de Paris en novembre 1917 et de la Semaine de Bordeaux en octobre 1918) ; raison de plus pour que les Péruviens se montrent dignes des destinées qui les attendent.

Le livre préfacé par le Dr Lazare Marcovitch, **La Serbie et l'Europe 1914-1918**, est bien, comme le sous-titre l'indique, un *Exposé de la politique serbe par des publicistes serbes*, mais c'est surtout un recueil, d'ailleurs intéressant, des principaux articles de M. Marcovitch, méthodiquement groupés suivant les matières (politique générale, union avec les Croates, relations avec les divers autres Etats amis ou ennemis). En le lisant on se rend très bien compte des terribles difficultés auxquelles s'est trouvé en butte le peuple serbe, et de la force d'âme qu'il a fallu au monde yougo-slave pour maintenir son droit à l'existence contre les Turcs, les Hongrois

et les Allemands. C'est une grande leçon d'énergie que les Serbes-Croates-Slovènes ont donnée aux autres nations et la réalisation de leur unité nationale n'est que la juste récompense de leurs efforts. Cette longue gestation de leur destinée n'a pas été sans sacrifices douloureux (et nul peuple n'a plus souffert de la dernière guerre que le peuple serbe) et sans haines compréhensibles, mais parfois pourtant excessives pour leurs oppresseurs. Je ne fais pas allusion ici aux Turcs, purs barbares insociables, n'en déplaise à Pierre Loti, et que les Serbes ont eu raison de poursuivre d'une haine inextinguible à travers les siècles, mais à tous leurs ennemis chrétiens. Même les Bulgares qui se sont si criminellement conduits avec eux, ont, droit à quelque confiance dans l'avenir; c'est leur tsar, l'odieux Ferdinand de Saxe-Cobourg, qui doit être tenu surtout pour responsable de leur conduite; sans ce misérable, au fond et personnellement plus coupable que les deux kaisers et que le sultan, les jalousies et les antipathies entre Bulgares et Serbes n'auraient pas dépassé le taux normal de toutes les violences balkaniques, et l'union de tous les peuples de la péninsule se serait maintenue contre l'Osmanli et se serait établie contre le Habsbourg; je suis persuadé que s'ils avaient été en république, les Bulgares auraient fait cause commune avec les autres Slaves et Gréco-latins contre les Germano-Touraniens (à ce propos je garde les doutes les plus véhéments sur l'origine touranienne des dits Bulgares qui n'ont de commun que le nom avec les anciens Boulgres, un peu comme nous Français avec les Franconiens, les Prussiens avec les Borusses, les Anglais avec les Angles, etc.). S'il n'y avait donc pas eu le roi Ferdinand, ni d'ailleurs le roi Constantin, ni le roi Carol, les diverses républiques balkaniques se seraient liguées dès le premier jour contre les kaisers, et l'écroulement de l'Autriche, qui se fût produit peut-être dès la fin de 1914, aurait entraîné celui de l'Allemagne et nous aurait épargné trois ans de carnages affreux. Quant aux Serbes, pour en revenir à eux, leur avenir est plein de promesses; le royaume S. H. S. (pourquoi ne pas rétablir les dénominations d'Illyrie et d'Illyriens si commodes, et si exactes d'ailleurs?) entretiendra les relations les plus amicales avec tous ses voisins; les dissentiments avec les Albanais, les Grecs et les Roumains s'évaporeront tout de suite; ceux avec les Bulgares, les Hongrois, les Autrichiens et les Italiens finiront par s'aplanir, et sous la garantie de la Société des Nations un état stable et solide s'établira dans toute l'Europe danubienne et balkanique. Il faudrait seulement que Vienne, comprenant son intérêt, abdiquât tout rêve pangermaniste et se contentât d'être le simple chef-lieu d'un petit district composite allemand, bohémien, hongrois, illyrien, établissant en fait le fameux couloir que demandaient les Alliés entre Slaves du nord et Slaves du sud. Ce serait le meilleur moyen pour cette grande

et belle ville de redevenir la capitale du bassin du Danube et le centre, au moins géographique, de l'Europe.

HENRI MAZEL.

§

S'il est toujours utile de « renseigner l'opinion », on peut dire que le volume quasi officiel qui a pour titre : **Les Croates et les Slovènes ont été les amis de l'Entente pendant la guerre**, *quelques documents officiels tirés des archives militaires d'Autriche-Hongrie* et présentés par M. François Barac, apporte de multiples témoignages et réunit des pièces intéressantes tombées aux mains de nos amis yougo-slaves. — Une introduction historique, dont l'auteur a fait précéder ce recueil, s'attache à dépeindre la situation du peuple, tenu pour suspect en général pendant la guerre, surveillé, espionné, traqué, forcé de combattre pour maintenir son propre esclavage et auquel le plus souvent on tirait dans le dos avec des mitrailleuses. Les Yougo-Slaves cependant ont fait tout ce qu'il était possible pour gêner, paralyser les violences systématiques de leurs oppresseurs. « Tout a été miné et saboté par des moyens politiques et sociaux, économiques et militaires » ; tout a été mis en œuvre pour nuire à l'ennemi. Partie intégrante de l'Empire d'Autriche et ne pouvant d'abord se révolter ouvertement, la Yougo-Slavie appelait de tous ses vœux le triomphe de l'Entente et cherchait à y contribuer. Boycottage, révoltes, désertions en masse furent parmi les moyens employés. Des légions composées de déserteurs, de prisonniers de guerre croates, slaves et slovènes, ainsi que de volontaires accourus d'Amérique, se sont enfin battus contre les Allemands ou leurs alliés, notamment en Dobroudja et sur le front de Salonique. — Les documents reproduits, qui constatent ces faits, indiquent également du reste la persécution des Croates et Slovènes par les autorités autrichiennes. La potence, le peloton d'exécution, les casemates ont seuls pu venir à bout de la résistance qu'ils manifestaient. Encore doit-on compter, parmi eux, les victimes au nombre de plusieurs dizaines de mille. Mais si les prisons se sont trouvées emplies et ensanglantées, si des villages ont été incendiés, des régions entières mises au pillage, tout a été inutile. La Croatie et la Slavonie ont vu se réaliser leur rêve avec l'effondrement de l'Autriche, sur les débris de laquelle pense se constituer le grand Etat serbe, auquel les diverses peuplades de la région aspirent depuis tant d'années.

Les pièces qu'insère le recueil de M. François Barac viennent à l'appui des faits énoncés. C'est le détail des actes de sabotage commis par la population qui voit approcher enfin l'heure de la délivrance : signaux faits aux Serbes, rails enlevés ou qu'on fait sauter sur la voie du chemin de fer, renseignements fournis et dont les

Impériaux rendent responsables « le clergé orthodoxe et d'autres intellectuels ». Une pièce encore parle des affiches de protestation « contre les oppresseurs qui n'ont pas craint de dire que les Serbes n'étaient aptes qu'à fournir du fumier pour les champs sur lesquels doit pousser la *Kultur* allemande ». On revient ensuite sur l'esprit hostile à l'Etat qui règne en Smyrnie : sur la malveillance de la population « qui rôde autour des chemins de fer et du téléphone », et s'efforce d'y faire des dégâts, on désigne les maisons des « loyalistes » qui devront être incendiées. Des mesures sont prises pour combattre l'agitation pro-serbe, mais plutôt inefficaces, semble-t-il, car le commandement militaire se plaint continuellement de l'attitude générale. A propos d'un procès de haute trahison, on nous apprend que jusqu'en 1915 on en a compté 1.751 et qu'il y a eu 902 jugements, sans parler de 3.000 dénonciations auxquelles il n'a pas été possible de donner de suite. Continuellement on se plaint de la propagande serbe que font même des députés de la diète croate, de même qu'on avoue plus loin qu'un tiers des recrues appelées ne se présentent pas ou viennent tranquillement en retard : beaucoup ensuite désertent et trouvent toujours un lieu de refuge. Enfin, le 18 février 1918 on parle des mesures prises contre la désertion et la propagande ennemie à propos d'un mouvement préparé et qui a pour but la fondation de l'Etat yougo-slave. Le général Schenk avoue d'ailleurs que le fait ne pourra guère être empêché. En même temps on dénonce l'organisation des étudiants ; la propagande faite à Agram, à Laybach, à Zagreb ; dans la Styrie du Sud, — et toujours c'est « le fléau de la désertion », les troupes qui se révoltent s'éloignent par bandes, officiers et soldats, — comme le raconte une des communications insérées dans ce recueil (27 sept. 1918) et qui donne le mieux l'idée de ce qu'était le gâchis austro-hongrois. Au mouvement de désagrégation qu'ils voyaient se produire les officiers ne pouvaient guère opposer, avec les mesures individuelles de rigueur, et qui contribuaient plutôt à exaspérer la population, que « la bonté hautement appréciée et unique dans le monde de l'Empereur François-Joseph » ! La bonté « unique dans le monde » du vieux souverain, on en savait la valeur, et du reste la désagrégation de l'Empire austro-hongrois était prévue depuis bien des années avec sa mort. — Les dernières pièces du recueil et d'autres données en appendice ont rapport à la constitution de l'Etat yougo-slave, à la débâcle enfin survenue et à la liquidation de la guerre.

M. Dumont-Wilden, avec le travail qu'il vient de publier sur **les Flamands et l'Allemagne**, a surtout désiré réagir contre la thèse d'une nationalité flamande se rattachant à l'Empire et inventée par les Boches qui ne visaient qu'à « détourner l'individualité d'un pays dont l'existence et la solidité sont indispensables à l'équilibre

et la sûreté de l'Europe occidentale ». Les Flamands parlent une langue germanique ; ils ont une culture, une civilisation propres ; ils doivent chercher leur point d'appui en Allemagne, à laquelle ils se rattachent et s'inféoder au *Deutschtum*, voilà le fond de l'histoire. Mais les Flamands ont fait la sourde oreille ; ils sont Belges de même que les Wallons et ne désirent nullement être absorbés par leurs voisins de l'Est. Toutefois le particularisme existe chez eux et se trouve même constituer un problème délicat. Les États nations ont plus ou moins contrarié l'éclosion des petites nationalités qu'ils ont englobées, c'est encore un fait. Les journalistes du Kaiser, qui travaillaient par ordre et d'ensemble, s'évertuèrent cependant à déclarer que le peuple belge, la nation belge n'existent pas. Mais ce qu'on doit constater malgré tout, c'est que la Belgique possédait « un esprit national, fait à la fois de raison et de sentiment et qui se superposait à un particularisme singulièrement ardent et jaloux ». La guerre a plutôt fortifié l'unité nationale, loin d'en modifier l'essence. Au reste, ce qui a fait du Flamand ce qu'il est, ajoute M. Dumont-Wilden, ce n'est pas tant la race, composé germano-celte qui a gardé toutefois son particularisme, c'est son histoire. Il passe dès lors en revue les époques où le peuple flamand prit figure de nation ; la période féodale et les communes ; les siècles ensuite où l'influence française fut prépondérante. Quant à l'influence allemande, sauf en ces dernières années, on peut dire qu'elle a été nulle. En littérature, en art, la Flandre est le poste avancé de la culture latine, et l'idée qu'on s'y faisait de l'Allemagne est encore une influence française. Elle remonte à Mme de Staël et au Romantisme.

Ces faits posés, M. Dumont-Wilden donne un curieux aperçu de la question flamingante. La Belgique a voulu avoir « sa langue », c'est le fond de la question, le fait même, qui d'ailleurs n'impliquait contre nous aucune hostilité. Le mouvement flamingant, toutefois, devait être exploité par l'Allemagne, sans autre résultat, du reste, car les Flamands veulent rester belges. Il y eut un déluge d'articles sur la question, puis des tracasseries du pouvoir administratif. On voulait enfin transformer l'université de Gand en Université flamande. L'Allemagne ne put recruter malgré tout, comme professeurs, que des médiocres ou des gens tarés, et la propagande qu'on fit pour cette géniale création n'eut malgré tout aucun résultat. Un soi-disant congrès, qui se réunit 4 février 1917, envoya une députation à l'Empereur, mais tout ce battage fut inutile. Pour arriver plus vite à ses fins, le gouvernement allemand voulut diviser la Belgique en deux régions administratives, et le résultat fut surtout de nouvelles protestations. La résistance se personnifia surtout dans le monde juridique, cour d'appel, cour de cassation des tribunaux de Gand et de Liége, pour prendre enfin la forme de manifestations populaires.

Le général Bissing, dans son « testament politique », avait d'ailleurs déclaré nettement qu'il fallait annexer la Belgique, où l'on devait extirper le français pour y substituer l'allemand, et à sa suite le « Conseil des Flandres », création de circonstance, réclamait « l'indépendance politique complète, un gouvernement qui fût propre au pays », mais resterait sous l'égide du *Deutschtum*. Le bout de l'oreille dépassait. Ce que voulait en somme l'Allemagne, le fait est prouvé une fois de plus, c'était imposer à la Belgique un régime de « protection » et en faire une de ses dépendances.

Le petit volume de M. Dumont-Wilden mérite d'être lu et nous avons été heureux de le rencontrer dans une discussion de ce genre, qui montre bien les tripotages et menées de nos ennemis d'Allemagne.

M. Ion G. Pelivan a publié une série de trois brochures sur la Bessarabie, que je crois juste de signaler, car on y trouve nombre de détails édifiants sur l'occupation russe de cette province roumaine, ses aspirations, les changements survenus à la suite de la révolution de 1905. — C'est d'abord la **Bessarabie sous le régime russe** (1812-1918) où l'on décrit l'organisation du pays, — la Moldavie, comme on l'appelle d'autre part, — avec les Moscovites, qui se préparaient le chemin de Constantinople et désiraient d'abord gagner la population, lui faisant miroiter de multiples avantages et privilèges. En 1812, à la suite de chicanes entre l'opposition roumaine et les fonctionnaires, le tsar Alexandre Ier donna un nouveau statut qui accordait l'autonomie de la région. Toutefois cet avantage n'eut pas de durée et Nicolas Ier, en 1828, supprima d'un trait de plume les privilèges consentis par son prédecesseur. Ce fut dès lors la persécution. On russifia les écoles ; la langue roumaine ne se trouva plus que tolerée, et après la guerre de Crimée, comme on s'aperçut qu'elle servait surtout dans l'Eglise, on intensifia la propagande russe et l'usage officiel du roumain fut défendu. On « arrangeait » en même temps l'histoire du pays, dont la russification fut encore poussée de 1871 à 1882 par l'archevêque de Kichinev. M. Ion G. Pelivan examine longuement le rôle de l'Eglise et du clergé, sur lequel on voulait étendre la domination générale et qui fut persécuté en même temps que la langue roumaine ; mais, de fait, on éloignait du sanctuaire toute une population qui se dirigea vers le cabaret. — On a pu déjà se rendre compte que tout n'était pas pour le mieux dans l'empire de notre petit père le tsar Nicolas. L'auteur apporte encore des constatations édifiantes sur le rôle de l'élément judiciaire ; parle des différentes classes de la société dans le pays, où l'on distingue la noblesse et les arrivistes, les bourgeois, la classe rurale, — qui conserve la langue, les traditions, les coutumes du pays, — et signale deux classes sociales dont la présence intéresse l'historiographe : *les*

Mazils, qui descendent des anciens boyards, et *les Razes*, issus des propriétaires d'autrefois. Des indications sont données enfin sur le caractère de l'administration russe depuis l'occupation, et qui montre l'orgie des fonctionnaires, le pillage et la noce depuis le vieux général Koutouzoff, « qui vivait entouré d'un harem de filles débauchées, ainsi que d'aventuriers et d'escrocs »; et de 1816 on cite ce rapport fait à l'Empereur : « Les préfets de Bessarabie sont obligés d'être de plus grands voleurs que les autres, parce qu'ils sont obligés de dépenser pour leur nomination entre vingt et trente mille roubles. » — Malheureusement, je crois que cela n'avait pas beaucoup changé depuis.

La seconde brochure de Ion G. Pelivan : **l'Union de la Bessarabie à la mère patrie, la Roumanie**, rappelle les événements qui se succédèrent depuis 1905. C'est l'historique de la défense contre la russification du pays, où l'on nous affirme que la Bessarabie est restée roumaine malgré toutes les tentatives des conquérants. On nous apprend aussi qu'on imposait la langue russe au besoin par le knout et le « cassement des dents ». Doux pays ! — Mais le tsar Nicolas détrôné, l'idée d'une réunion à la Roumanie gagna chaque jour. Il fallait cependant organiser la région et divers congrès tenus depuis 1917 s'y employèrent. La population souffrait du passage continuel des troupes qu'on envoyait contre les Allemands, et dont le contact d'ailleurs fut plutôt néfaste. L'Ukraine ensuite essaya de se rattacher la province, mais dont l'indépendance fut enfin proclamée au Congrès militaire réuni à Kichenev en 1917. Le « Conseil du pays » assemblé acclama la République fédérative moldave ; puis ce furent la déclaration d'indépendance (24 janvier 1918) ; l'union conditionnée avec la Roumanie (27 mars) et, après une importante réforme agraire, l'union sans conditions, votée le 27 novembre. — Détail à citer de la révolution russe : à côté des déprédations honteuses commises par les bolchevistes sur les dépôts de céréales, de vins, les troupeaux de moutons, de bœufs, etc... les Cosaques affichèrent dans les districts de Baltzi « qu'ils ne cesseraient pas le pillage tant qu'on ne les laisserait pas rentrer chez eux ».

La troisième brochure de M. Ion G. Pelivan a pour titre : **le Mouvement et l'accroissement de la population en Bessarabie de 1812 à 1918**. C'est un travail appuyé de chiffres, qui donne, après la situation géographique, l'état de la population pour les années 1858 et 1861 ; le recensement russe de 1897 ; le total actuel et le pourcentage de l'élément roumain.

CHARLES MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919.

B. Gourko : *War and Revolution in Russia, 1914-1917*, New-York, Macmillan, 4 dollars. — Général F. de Dartein : *La 56e division au Feu*, Berger-Levrault. — Général de Tournadre : *Au Pays des Fourbes*, Plon-Nourrit.

La cessation des hostilités a permis à plusieurs des principaux acteurs de la guerre de raconter ce qu'ils ont vu. Le public a déjà été entretenu des Mémoires de l'amiral Jellicoe et du maréchal French. Presque aussi importants sont ceux du général Basil Gourko (**War and Revolution in Russia**).

Au commencement de la guerre, Gourko commanda une division de cavalerie de l'armée de Rennenkampf, puis, le 21 novembre 1914, il fut nommé commandant du 6e corps qui défendait Sochaczew (sur la Bzura), puis Lowicz (un peu au sud-est). Les Russes y résistèrent vaillamment, mais firent de telles pertes que, pour les diminuer, ils reçurent, au commencement de décembre, l'ordre de reculer un peu et d'occuper de nouvelles lignes de défense.

A ce moment, commençait *sur le front russe* la guerre de tranchées, mais les gelées rendaient leur creusement extrêmement difficile et de plus la quantité de fil de fer barbelé fournie était insignifiante. L'ennemi, au contraire, en était aussi abondamment pourvu que de munitions. Il avait aussi des mortiers de tranchée, des grenades à fusil et des fusées éclairantes. Les troupes russes furent obligées d'en fabriquer elles-mêmes, car l'administration n'en fournissait pas. Le 28 décembre, les Allemands prirent des tranchées au bois de Borjimovsky, grâce à l'emploi d'obus exhalant une odeur de formaline. Mais, encore novices dans leur emploi, ils laissèrent occuper les tranchées conquises par des troupes qui furent asphyxiées à leur tour. Les tranchées furent reprises.

Un mois plus tard, les Allemands firent usage des mêmes obus à gaz pour prendre la distillerie de Volya Shidlovska et s'en emparèrent. C'était une perte médiocre pour les Russes, car dans ses murs épais leurs soldats y étaient blessés à la fois par les éclats des projectiles allemands et par les débris de pierre qu'ils projetaient. Les Allemands, au contraire, y étaient à leur aise, car les Russes n'avaient que de l'artillerie légère, impuissante contre ces maçonneries. Néanmoins, le général Roussky, qui commandait ce front, voulut faire reprendre cette distillerie, mais les mitrailleuses allemandes firent échouer une première et coûteuse attaque. Roussky, s'obstinant, concentra 11 divisions pour reprendre ce poste inutile. Gourko s'y opposa en vain, la gelée qui empêchait de creuser des tranchées ne laissant guère d'autres perspectives que de grandes pertes. Finalement, l'avance des Allemands en Prusse orientale, de Stallupönen à Iohnnisburg força Roussky à renoncer à cette opération. L'attaque allemande contre Volya Shidlovska n'avait été qu'une diversion pour

amener les Russes à dégarnir la Prusse orientale. Elle avait atteint son but, car la seconde bataille d'Augustovo coûta aux Russes aussi cher que Tannenberg et aboutit en particulier à la capture de deux corps d'armée entiers cernés dans les bois.

Les Allemands devaient cette victoire à la rapidité avec laquelle leurs chemins de fer leur permettaient de concentrer inopinément des troupes. Elle allait être suivie, pour la Russie, par la crise des munitions.

Après la guerre russo-japonaise, on avait fixé en Russie le nombre de canons et de fusils et la quantité de munitions qui paraissaient nécessaires. Peu avant la guerre, cette quantité étant fabriquée, les ouvriers avaient été en partie congédiés. Pendant les deux premiers mois de la guerre, l'armée russe ne manqua pas de munitions, mais en octobre une circulaire vint recommander l'économie. « La période la plus critique fut certainement en 1915. Pendant des mois, des batteries en action quotidiennement ne reçurent pas plus de 4 obus par pièce chaque jour. » A cette disette d'obus se joignit bientôt celle de pièces pour les tirer, par suite des pertes et de l'usure. Gourko dit même que la disette d'obus fut le salut de l'armée russe, car sans cela, au printemps de 1915, *elle n'aurait plus eu un seul canon en état de tirer*. En même temps, l'armée russe manqua de fusils et de cartouches. Les fabriques américaines promirent, il est vrai, d'en fabriquer, mais, payées sous main par les Allemands pour n'en rien faire, exécutèrent mal leurs contrats. Ce n'est guère que de mitrailleuses que l'armée russe n'a pas cruellement manqué ; chaque régiment en avait 8 au commencement de la guerre (6 seulement en France) et les usines gouvernementales étaient occupées à en fabriquer à ce moment-là.

La crise de l'artillerie de campagne russe dura jusqu'à la fin de 1916, quoique allant progressivement en s'atténuant ; ce n'est qu'en 1917 que l'on eut des obus en suffisance.

A la fin de 1915, Gourko fut nommé au commandement de la 5e armée, sur la Dvina. Kouropatkine, qui commandait dans cette partie du front, voulut faire une offensive sur la Dvina, près de Jacobstadt. Elle fut tentée en mars, sous l'influence des demandes répétées de l'état-major français inquiet pour Verdun, mais échoua, l'ennemi ayant été prévenu des préparatifs, le terrain gelé empêchant de se retrancher et enfin les Russes manquant d'artillerie lourde et de munitions pour elle.

Après cet insuccès, l'état-major russe décida de faire une autre offensive près de Vilna (front ouest) en juillet. Mais en juin, l'avance des Autrichiens vers Asiago força à attaquer sur le front sud-ouest commandé par le général Broussilov.

Dans ces conditions, il fut obligé de se fier à l'élément surprise pour sa

principale chance de succès et d'attaquer non sur un point particulier, mais dans les limites de ses cinq armées sur le plus vaste front. Le résultat de son offensive dépassa tout ce qu'on attendait... A partir de ce moment on commença à transporter des corps d'armée des autres fronts à celui de Broussilov aussi vite qu'on le pouvait, mais les ennemis en transféraient d'Italie et de France encore plus vite. L'offensive de Broussilov devint de plus en plus difficile et cessa au milieu d'août. Une diversion tentée par Ratko-Dimitriev au milieu de juillet sur le saillant de Dvinsk avait échoué parce qu'elle ne surprit pas les Allemands.

A la fin d'août, Gourko fut nommé commandant d'une « armée spéciale », qui devait prendre part à une offensive près de Loutsk. Elle dut être abandonnée, l'ennemi s'étant beaucoup fortifié et l'avance devant conduire dans les marais de Kovel. Au milieu de septembre, cette armée dut aussi appuyer l'attaque de la 8e armée (général Kaledine) si elle réussissait, mais elle échoua.

Le 23 novembre 1916, Gourko, appelé par le Tsar à Mohilev, prit temporairement les fonctions de chef d'état-major général, le général Alexeiev qui les remplissait étant tombé malade d'épuisement et ayant désigné au Tsar Gourko comme le plus capable de le suppléer. Dans les conversations qu'il eut les jours suivants avec Alexeiev, Gourko apprit que celui-ci avait persuadé le Tsar de renvoyer le premier ministre Sturmer et que ce souverain avait choisi Alexander Trepov pour le remplacer.

L'impératrice arriva alors et Alexeiev expliqua à Gourko qu'ayant perdu, dans la personne de Sturmer, son protégé, elle désirait probablement influencer le Tsar pour maintenir au ministère de l'Intérieur Protopopov, son autre protégé.

Quelques jours plus tard, Gourko, sur la demande de Trepov, essaya de convaincre le Tsar de la nécessité de sacrifier Protopopov.

L'empereur l'écouta attentivement jusqu'au bout, mais ne lui donna pas de réponse claire; Gourko cependant n'avait pas, en le quittant, l'impression qu'il allait donner satisfaction à Trepov.

Quelques jours plus tard, Trepov fut remplacé par le prince Galitsine, un vieux sénateur qui vivait retiré de la politique depuis 1905 et qui dut sa nomination à ce qu'il connaissait l'impératrice et sa fille Tatiana et devait servir de prête-nom à Protopopov.

En décembre 1916, Gourko eut à s'occuper de la décision prise à la Conférence des représentants des Etats alliés à Paris en novembre 1916 : faire toutes les offensives autant que possible en même temps pendant les premiers mois de 1917.

Cette décision avait été prise sur la base que l'hiver est la meilleure saison pour les opérations offensives des troupes russes.

Mais l'expérience avait montré que ce n'était plus vrai pour la guerre de tranchées. « Il n'en fut pas moins nécessaire de se préparer pour des opérations actives pendant les mois de janvier et de février. » Elles devaient consister dans des démonstrations sur des secteurs de 15 à 20 kilomètres.

A ce moment, l'armée russe était plus nombreuse que jamais. En comptant les civils entretenus par elle, elle s'élevait à 10.000.000 d'hommes. Elle commençait à avoir un matériel suffisant. Seul le recrutement devenait difficile, les pertes ayant atteint 4.500.000 hommes (y compris les déserteurs que l'on estimait à 1 ou 2 millions). Gourko croit d'ailleurs ces chiffres exagérés.

Le 5 mars, Alexeiev, rétabli, revint à Mohilev et reprit ses fonctions. Gourko retourna à « l'armée spéciale ». Quelques jours après la révolution éclata à Petrograd, d'une façon complètement inattendue pour Gourko et ses amis de la Douma. Dans une conversation que Gourko avait eue peu avant avec Protopopov ce dernier lui avait avoué que sa politique équivalait à faire « sauter la banque » : il avait perdu.

EMILE LALOY.

§

Le général F. de Dartein a mené la **56e division au feu** et, sous ce titre, publie ses souvenirs de guerre. Les opérations vont du 17 août au 20 octobre 1914. « C'est, dit le communiqué de librairie, un livre capital pour l'histoire de la première partie de la campagne, pour toute la guerre de mouvements. » La 56e division d'infanterie appartint d'abord à l'armée de Lorraine, que commandait le général Maunoury, et batailla en Woëvre, où elle se signala au combat victorieux d'Etain (25 août 1914), « épisode peu connu des premières batailles et qui, refoulant l'ennemi, fit peut-être échouer une attaque brusquée sur Verdun ». Elle fut ensuite rattachée à la VIe armée, chargée d'arrêter l'avance foudroyante des Allemands sur Paris et participa avec elle à « cette belle manœuvre qui perça le flanc ennemi sur l'Ourcq, avant de le fixer sur l'Aisne ». Les combats de Senlis, de Dammartin, de Saint-Soupplets et la bataille de l'Ourcq nous y sont contés par le menu. Cette dernière bataille fut prodigieuse. La VIe armée était chargée de maintenir sur le front de l'Ourcq une notable partie des forces allemandes. Elle dut soutenir pendant cinq jours entiers, sans interruptions ni accalmies, la lutte contre un adversaire nombreux et dont le succès avait exalté le moral.

La lutte, déclarait le général Maunoury dans son ordre général à ses troupes, a été dure. Les pertes par le feu, les fatigues dues à la privation de sommeil et parfois de nourriture ont dépassé tout ce que l'on pouvait imaginer.

La 56e division prend part ensuite à la bataille de l'Aisne jusqu'au

moment où elle quitte la VIe armée pour être mise à la disposition de la IIe. Ce livre a donc une précieuse valeur documentaire pour les stratèges et les commentateurs à venir, mais il a aussi pour le profane l'intérêt de nous éclairer sur la mentalité de l'un des chefs de notre armée. Le général de Dartein est alsacien. Au moment de la déclaration de guerre, il était en disponibilité et sur le point de passer au cadre de réserve. Il habitait Saint-Mihiel. Son récit comme son portrait en tête du livre nous décèlent un brave homme, affectueux et cordial, insoucieux de la pose. Pas plus qu'il ne se redresse devant l'objectif, il ne songe à se prévaloir de qualités littéraires. Il écrit comme ça lui vient, « à la bonne franquette ». Il n'a ni la belle prestance du général Maunoury, ni la morgue patricienne et décorative du général de Lamaze, ni l'assurance du général Cornille, dont les photographies accompagnent la sienne, mais sa narration prouve qu'il ne manque ni de bon sens, ni d'à propos, ni de méthode. Il a obtenu d'ailleurs la citation suivante à l'ordre de l'armée parue au *Journal officiel* du 17 février 1916 :

A fait preuve le 2 septembre 1914 de beaucoup de sang-froid et de belle-qualités manœuvrières dans un important commandement d'avant-gardes Pendant la bataille de l'Ourcq s'est montré aussi avisé qu'énergique et plein de mordant, cherchant toutes les occasions d'offensive et sachant les exploiter.

Cela ne lui ôte rien de sa foncière bonhomie. Il ne néglige pas de nous entretenir de ses affaires domestiques, de ses trois enfants, de leur institutrice, Mlle Humbert, et de nous donner, de temps en temps, de leurs nouvelles avec un pieux attendrissement de père. Il nous parle de ses relations personnelles, de sa belle-mère, la baronne de Tricornot. Il a de bonnes paroles pour tous :

Je loge chez le curé de Saulx, qui se met en quatre pour nos troupiers et leur livre tout son presbytère pour le découpage de la viande.

Il affiche, d'ailleurs, tout naturellement, son prosélytisme dévot.

Mes enfants et leur institutrice avaient apporté quelques objets de piété et des médailles qu'ils distribuèrent aux troupiers lorsqu'ils furent installés. Ils en voulaient tous et nous regrettâmes de ne pas en avoir davantage.

Mais il faut dire aussi qu'il se préoccupe de ses soldats et de leur éviter des fatigues inutiles. Il sait que les hommes « donneront toujours ce qu'ils pourront pour suivre un chef qu'ils aiment ». Il s'applique à gagner leur affection et leur confiance. Deux réflexions au passage : l'une, c'est qu'au début de la guerre, si la mobilisation s'est opérée avec promptitude, si l'habillement et l'armement étaient au complet, les outils et le matériel de campement manquaient presque complètement. La seconde, c'est que le hasard est souvent le

grand maître dans les choses de la guerre. Ainsi une automobile allemande capturée avec des plans et dévoilant les projets de l'ennemi nous permit de les déjouer, en tombant à l'improviste sur le flanc gauche de la 33e division allemande et de la rejeter en désordre jusqu'à Saint-Privat. J'y glane encore ceci :

Je vais voir le général Henner à son quartier général du Crotoy. Dans la cour du château se trouve un fort groupe de prisonniers allemands. Le général, en raison du bombardement de la cathédrale de Reims, vient de leur faire dire qu'à cause de cet acte de barbarie il les privera de nourriture jusqu'au soir.

Et je dédie cette anecdote, sans commentaires, à M. le général de Tournadre qui, sous ce titre : **Au Pays des Fourbes**, nous retrace l'histoire de sa captivité. Nul trait commun entre les deux hommes, si ce n'est leur piété.

Le général de Tournadre juge à propos de nous parler de son chapelet, mais sa dévotion — et je l'en félicite — ne va pas jusqu'à lui inculquer la résignation chrétienne ni l'oubli des injures. Il n'est guère d'humeur à tendre la joue droite lorsqu'il a reçu un soufflet sur la joue gauche. Tudieu ! mon général ! quelle verdeur, quels nerfs, quels ressorts ! Ce n'est plus ce bon papa tranquille, et « pas bileux » de général Dartein. Mais le général Tournadre n'a ni sa précision, ni sa méthode. Il oublie même de mentionner les dates. Il faut se reporter aux détails du récit pour savoir qu'il fut fait prisonnier au bout de quatre ans de guerre, probablement lors de la dernière offensive allemande de Champagne. Il est blessé au bras. Mal soigné, il est traîné d'hôpital en hôpital, envoyé en Pologne, ramené à Carlsruhe, puis, après mille péripéties, au camp d'Osnabrück. On l'oblige, ainsi que les autres prisonniers, même invalides, à des marches forcées. La nourriture est exécrable. Il se plaint d'être dénué de tout, des promiscuités et du manque d'égards dus à son grade. Il nous conte son long supplice, les injustices auxquelles il assista, les drames provoqués par la fourberie, la rapacité, la férocité inconsciente de la soldatesque allemande et de ses chefs responsables, dans les bagnes véritables où furent enfermés nos compatriotes parfois blessés et mourants. Il dresse la figure de plusieurs tortionnaires : le docteur Michelson, du lazaret de Trélon ; le capitaine Duesberg, abritant ses dénis de justice derrière des ordres supérieurs ; le général Klosterfeld, type achevé de brute germanique. Vingt autres appelés à opérer dans les camps de Magdebourg, Halle, Erctin, Trèves, Helmstedt, Ham-Munden, Munster. Tout cela est narré avec une vivacité pétulante qui entraîne le lecteur. De larges échappées sur les lazarets et les camps d'internements. Nos prisonniers, en dépit de tant de tracasseries, connaissent quelques délassements. Ils se groupent, organisent des concerts, des conférences, se donnent la

comédie. Ils jouent des pièces de Courteline, de Tristan Bernard et de Max Maurey. Je vois figurer au programme *Miquette et sa mère*. « Les rôles de femmes étaient tenus par des officiers sans moustache de la classe 18 » et bientôt les bonnes nouvelles de notre avance victorieuse leur filtrent à travers les journaux allemands. Leur moral exalté leur fait relever la tête, conspuer leurs bourreaux, jouer *la Marseillaise* à leur nez et à leur barbe, jusqu'à l'heure de la délivrance.

Ce livre nous conquiert d'emblée, si nous le lisons avec nos nerfs, avec ces nerfs malades et les justes préventions que nous ont faits quatre ans de guerre ; mais si, les dominant et faisant taire notre légitime ressentiment, nous voulons l'examiner à la lumière de la seule raison, nous nous apercevons que le procès qu'il fait à la barbarie boche se ramène, en fin de compte, au procès de la guerre. C'est la guerre qui est barbare et qui permet les entorses à la justice et au droit. Si l'Allemagne méritait d'être châtiée, c'est précisément parce qu'elle avait organisé la guerre comme une industrie nationale. Cette rigueur impitoyable envers les êtres désarmés, cette basse cruauté, sœur du sadisme, cet agenouillement devant la force, que stigmatise le général de Tournadre chez nos ennemis, n'est-elle pas chose commune, à des degrés divers, à toutes les nations belliqueuses ? Sans doute l'heure n'est pas venue de discuter là-dessus avec sang-froid. L'atmosphère est encore trop trouble. Il sied de garder l'aveuglement de la douleur, mais M. le général Tournadre oserait-il affirmer que l'Allemagne ait, seule, le privilège des gardes-chiourmes, des *chaouchs* (le mot est dans le communiqué) et des policiers auxquels, oubliant que l'armée elle-même a son service d'espionnage, il juge bon de crier son dégoût en passant ? Est-il bien sûr que le monde soit sorti de la sauvagerie primitive et n'y a-t-il pas, au fond de lui-même, la conviction irraisonnée que le bonheur ne sera possible que dans une société amendée et assez crue en sagesse pour pouvoir se passer, impunément, de policiers et de soldats ?

ERNEST RAYNAUD.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

RÉVÉLATIONS. — Nous assistons en ce moment à un spectacle singulier. Pendant plusieurs semaines, l'opinion publique allemande a été mise en haleine par des révélations, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles provoquaient chaque fois des tempêtes de colère. « Le peuple tout entier est profondément ému », s'écriait la *Gazette de Cologne*, dès le lendemain des premières confidences de M. Erzberger, le 25 juillet. Depuis lors, l'émotion n'a fait que grandir et les journaux se sont cru obligés de pousser des cris d'indignation,

dès qu'un nouveau « papier » révélait une nouvelle maladresse des dirigeants de l'empire.

Pourquoi tout ce tapage ? « Nous avons été indignement trompés », s'écrient en chœur tous les organes de l'opinion, et les accusations pleuvent sur les uns ou sur les autres, soit qu'elles viennent de la droite, soit qu'elles tombent de la gauche. Or, le *crime* que l'on reproche à l'ancien gouvernement, ce n'est pas d'avoir déchaîné la guerre, alors qu'un geste eût suffi pour l'éviter, c'est de n'avoir pas su la terminer, au moment où elle pouvait encore être profitable. Si l'Allemagne a été battue, si elle subit actuellement une crise effrayante, c'est parce que ses dirigeants n'ont pas su exploiter les circonstances, pour tirer avantage d'une situation qui ne devint mauvaise qu'au cours de la dernière année.

Les tentatives de paix en 1917 ? Elles auraient pu aboutir, si l'on avait consenti à faire des concessions au sujet de la Belgique. La proposition d'armistice du 5 octobre 1918 ? Il eût été possible de l'établir sur d'autres bases, si le haut commandement, pris soudain d'affolement, n'avait pas voulu brusquer les choses. L'abdication de l'empereur ? Elle pouvait se faire dans des conditions régulières, si Guillaume II ne s'était pas réfugié au Grand Quartier Général, pour y chercher un appui contre la nation. Ainsi, une succession de fautes politiques et militaires, dont il convient d'attribuer à chacun sa part de responsabilité, a conduit le pays à l'abîme, au moment où la « carte de guerre » permettait encore d'escompter d'autres résultats.

Tout cela, dont le détail a encombré les colonnes de la presse quotidienne du monde entier, tout cela est évidemment du plus haut intérêt. Ce n'est pas trop tôt que les Allemands se rendent un peu compte de ce qui s'est passé, ne fût-ce que pour développer leur sens critique. On sait combien ils en ont besoin. Mais n'y aurait-il pas, au fond de cette préoccupation de faire la lumière à tout prix, une autre préoccupation, celle d'étouffer la lumière précisément sur le point qu'il conviendrait d'éclairer avant tout ? Les Allemands s'irritent d'avoir fait une mauvaise affaire. Ils accusent leurs gérants responsables d'avoir mal manœuvré. Pourquoi font-ils preuve de si peu de curiosité, quand il s'agit de savoir comment cette affaire a été engagée ? C'est que ses dirigeants persistent à vouloir duper l'opinion, à entretenir des chimères qui auraient dû s'évanouir depuis longtemps devant la brutalité des faits.

L'Allemagne croit toujours qu'elle a été obligée de faire la guerre, parce qu'elle a été victime d'un complot. Pendant près de cinq ans, ses publicistes officiels le lui ont dit et redit. Ce fut la doctrine officielle de l'Etat, répétée dans d'innombrables écrits de propagande. A-t-on changé de sentiments depuis l'armistice ? Il ne semble pas, car ce que les pangermanistes n'ont cessé d'imprimer, les gens de

gauche l'écrivent encore avec la même naïveté. On n'a pas voulu livrer à la publicité, chez nous, le *Mémoire* sur les origines de la guerre, rédigé par la commission allemande de Versailles. Le magistral exposé de M. Louis Barthou, lu à la commission de paix de la Chambre le 5 août, détermine, par des arguments irréfutables, les responsabilités de l'Allemagne. « L'Histoire a déjà dit que l'Allemagne a voulu la guerre, et ce sont des documents datés de Berlin, autrichiens ou allemands, qui le démontrent. » Les représentants du *Reich* à Versailles étaient d'un autre avis. Leur rapport devrait être placé sous les yeux du public français. La pauvreté des arguments qu'ils mettent en avant est si évidente qu'on ne saurait se tromper sur les motifs auxquels ils obéissent. Ce jeu de cache-cache n'a plus de raison d'être. On ignore en Allemagne l'exposé de M. Barthou et le rapport de la commission de Versailles y est accepté comme parole d'évangile.

Le comte de Montgelas a consacré, dans le *Berliner Tageblatt* du 6 août, un article de fond à ce rapport, non pas pour montrer ses faiblesses, mais pour le défendre contre les attaques du professeur Schiemann. On perdrait son temps à revenir sur les détails de cette affaire. Le diplomate bavarois loue le chapitre consacré par le professeur Hœniger à la mobilisation russe (deuxième annexe de rapport de la commission), et il ajoute :

Quand on lit les journaux français et anglais qui n'ont pas encore désappris de penser d'une façon indépendante pour juger les questions extérieures, il faut constater que l'effet n'a pas été perdu.

Or, les journaux qui « pensent d'une façon indépendante », ce sont, si l'on en croit le comte de Montgelas, le *Journal du Peuple* et le *Daily Herald*, et il s'appuie sur de pareilles références pour affirmer que « la vérité est en marche » ! Le *Daily Herald* cite un mot du tsar prononcé le 11 avril 1914 : « Pour ouvrir les Détroits je suis prêt à employer la force. » Si les paroles attribuées à Nicolas II sont exactes, il saute aux yeux qu'au moment où elles furent prononcées il ne pouvait être question que de l'ouverture des Dardanelles à la navigation, souci légitime de la diplomatie russe, mais qui n'a qu'une importance secondaire dans l'ensemble des problèmes de la guerre mondiale.

Ce petit exemple suffira pour montrer sur quel ramassis de ragots s'appuie le conte de Montgelas pour établir les responsabilités de la guerre. Ce personnage ne cesse de crier qu'il faut faire la lumière, et il est le premier à la voiler en soulevant des questions accessoires. Le 14 août, dans le même *Berliner Tageblatt*, un nouvel article, dû à sa plume féconde, s'intitule : « Pour contribuer à la vérité ». Cette fois-ci, il est question des préparatifs de mobilisation et l'au-

teur se demande lequel des Etats belligérants fut le premier à prendre des précautions sur ses frontières. Le comte de Montgelas oublie de dire que les intentions belliqueuses de l'Allemagne nous étaient connues, surtout depuis 1913, et que toutes les dispositions que nous dictait la prudence avaient un caractère légitime. Au reste, le recul de 10 kilom., quoi qu'on puisse penser de l'utilité de cette mesure, indiquait assez clairement que nous nous refusions à jouer le rôle d'agresseurs. M. de Montgelas, après avoir mis en parallèle les préparatifs français, écrit que la fermeture de la frontière luxembourgeoise le 31 juillet était légitime, après que l'état de danger de guerre eut été prononcé. Il oublie de dire ce qui s'est passé à la frontière alsacienne-lorraine, où, dès le 30, les communications furent coupées en certains endroits. Et quand les Allemands avoueront-ils enfin la date de leur occupation de Kalich ?

Le comte de Montgelas écrit dans sa conclusion :

A mon avis, il est urgent — si, après cette terrible catastrophe, les peuples doivent de nouveau suivre la voie de la conciliation, — il est urgent qu'une discussion détaillée ait lieu sur les origines de la guerre, mais il faut que les deux parties manifestent loyalement la volonté de renoncer à des conceptions contraires à la vérité.

Comment cette discussion pourrait-elle avoir lieu, si les Allemands se refusent à admettre l'exactitude des faits les plus élémentaires ? Ils n'ont même pas pu se décider encore à publier des documents qui dorment depuis cinq ans à la Wilhelmstrasse et que M. Kautsky avait été chargé de mettre à jour dès le lendemain de l'armistice. Pour excuser ce retard, ils prétendent maintenant qu'ils ne veulent pas fournir d'arguments à leurs adversaires, au moment où l'Entente se prépare à poursuivre en justice ceux qu'elle considère comme responsables de la guerre. Quand on invoque de pareils arguments, il ne faut pas se donner l'air de vouloir faire la lumière.

M. Richard Grelling (l'auteur de *J'accuse*), avec sa grandiloquence habituelle, emprunte un vers aux *Grues d'Ibicus*, pour fournir le titre à un article de la *Freie Zeitung* (6 août) : *Die Szene wird zum Tribunal !* On ne s'aperçoit encore de rien de semblable. Les révélations de ces dernières semaines, si elles ont mis en mauvaise posture les vedettes allemandes de la guerre, n'ont pas du tout eu pour résultat d'établir leur responsabilité dans les origines du conflit. Comment l'Allemagne pourrait-elle du reste se croire responsable, si on vient tous les jours lui dire qu'elle est innocente comme l'enfant qui vient de naître ? Si les neutres eux-mêmes s'efforcent de lui expliquer que... c'est le lapin qui a commencé ? N'a-t-on pas vu ce pauvre M. Georges Brandès reprendre sa plume usée par les polémiques stériles, pour gémir dans le *Berliner Tageblatt* (3 août) sur la tristesse des temps et pour annoncer la justice universelle

du triomphe du prolétariat ? On nous dira que voici trente ans que M. Brandès écrit au *Berliner Tageblatt* et que l'homme retourne toujours à son vomissement. Mais, dans l'intérêt de sa renommée universelle, M. Brandès n'aurait-il pas mieux fait de se taire, en continuant à méditer l' « Adieu, Brandès » de M. Clemenceau ? Ne nous étonnons cependant pas trop. L'auteur des *Courants directeurs* est un bolchéviste avant la lettre. Il a toujours aimé d'un tel amour la Russie révolutionnaire qu'il doit certainement se réjouir de ce qui s'y passe. Pour lui, tout le monde est responsable du cataclysme universel, ou plutôt personne, si ce n'est le capitalisme bourgeois qui a inventé la légende de la guerre sacrée.

Les Allemands, de même que les Anglais, les Français, les Italiens, etc., étaient séparés de la vérité par une septuple barrière de fil de fer barbelé.

Les méfaits commis du côté allemand (comme de tout autre côté) ont été exécutés par ordre. Ni les officiers inférieurs, ni les hommes de troupes n'en étaient responsables. Ils étaient soumis, de même que les soldats de toutes les armées, au devoir de l'obéissance et la guerre les a naturellement rendus sauvages.

Il y eut, en outre, dans le peuple allemand, comme dans tout autre peuple, des individus de nature bestiale, dont la barbarie révolte.

Cette citation suffirait à caractériser le morceau. En voici une autre :

Le peuple anglais a vécu, pendant cinq ans et demi, avec les yeux bandés ; il était à tel point rempli d'illusions qu'il ne s'est pas douté de la réalité. Les grandes masses du peuple anglais n'apprirent pas la moindre parcelle de ce qui se passait véritablement, pour la simple raison que tout se fit en secret et qu'on s'appliquait à le nier chaque fois qu'on commençait à s'en douter.

Secrètement l'Angleterre s'était engagée avant la guerre à aider le terrible régime tsarien, en récompense pour son concours dans une guerre future, à s'installer à Contantinople, bien que les aspirations de la politique anglaise eussent tendu pendant des siècles à entraver les aspirations russes du côté des détroits.

On voit que M. Brandès, qui réédite plus loin toutes les légendes au sujet des accords secrets entre l'Angleterre et la France, connaît bien les problèmes de la politique européenne. Ce qui surprend, c'est qu'un journal allemand peut imprimer froidement et sans rire toutes ces insanités. Son rédacteur en chef, M. Th. Wolff, par son article du 1er août qui rappelait sans artifice les événements d'il y a cinq ans, a pourtant fait preuve d'assez de clairvoyance pour être capable de remettre exactement chaque chose à sa place. Quant à M. Brandès, conseillons-lui humblement de lire, dans l'*Humanité* du 14 août, la traduction de l'article de M. de Gerlach qui, dans la *Welt am Montag*, ne craignait pas d'écrire, après avoir mentionné la publication ré-

cente de documents relatifs à l'origine du conflit :« Le résultat final est pour moi l'impression plus forte encore de notre entière responsabilité pour le déchaînement de la guerre. »

HENRI ALBERT.

Belgique.

Les progrès de l'Entente Franco-Belge. — La majorité des Belges désire l'alliance politique et la collaboration économique avec la France.Pour tout esprit réfléchi, l'une et l'autre sont des nécessités. Le sentiment de ces nécessités existe des deux côtés de la frontière. Mais les formules définitives restent à trouver; il ne faudrait pas y apporter trop de lenteur.

La visite triomphale du Président Poincaré et des maréchaux de France, le 21 juin, jour de notre fête nationale, a clairement montré de quel côté se portent les préférences de la Belgique, puissance désormais autonome et libre de contracter les alliances de son choix, selon son cœur et selon ses intérêts.

Le maréchal Foch, ce grand homme d'une pensée vigoureuse et ordonnée, l'a tout de suite compris ; en écrivant cet article, je ne puis détacher mon regard de la déclaration autographe qu'il adresse au noble journal la « Nation belge » et que je transcris textuellement : « C'est l'union de la France et de la Belgique qui a fait leur force dans la guerre. Elle fera leur force dans la paix. Plus elle sera étroite, plus elle les mettra en condition de résister à une nouvelle attaque, quelle qu'en soit la nature. »

« *Plus cette alliance sera étroite...* », écrit le maréchal Foch, qui n'est pas homme à se payer de mots et a montré un tact supérieur dans le maniement des nations armées placées sous ses ordres.

Or, dans notre Belgique, précautionneuse, méticuleuse, ombrageuse jusqu'à l'excès quand on touche à sa fibre nationale, personne, hormis quelques énergumènes flamingants, n'a songé à protester contre ces paroles si volontairement expressives d'un programme d'alliance intégrale entre la France et la Belgique.

L'Angleterre, dont l'amitié nous demeure précieuse, ne saurait voir cette alliance d'un œil défavorable ; les garanties militaires qu'elle-même et les Etats-Unis ont promis d'accorder à la France en cas d'une nouvelle agression allemande doivent, au contraire, lui faire désirer une solide protection des frontières belges.

L'Angleterre s'était traditionnellement accoutumée à considérer notre pays comme son bouclier continental contre les ambitions françaises ; si elle s'allia à l'Europe contre la Révolution et l'Empire, ce ne fut que du jour où Dumouriez eut occupé la Belgique. Cet esprit anti-français s'exerça à notre détriment au moment de la constitution de notre indépendance. On sait avec quelle défiance lord Pal-

merston s'exprimait à l'égard de la Belgique, dont il n'entendait faire « qu'un pays toléré» en Europe. Le concert européen de 1839, dominé par l'hégémonie anglaise, nous enserra dans les lisières d'une étroite neutralité et, deux précautions valant mieux qu'une, nous mutila des points de nos frontières naturelles et historiques qui pouvaient nous être stratégiquement utiles : d'où les trouées du Limbourg et du Luxembourg, l'attribution à la Hollande des bouches de l'Escaut.

Nous savons le parti qu'au cours de la guerre les Allemands tirèrent des trouées limbourgeoise et luxembourgeoise ; rappelons-nous aussi que le souci de respecter l'intégrité territoriale hollandaise empêcha la flotte anglaise de se porter au secours d'Anvers.

D'autre part, les révélations d'Erzberger, à l'Assemblée de Weimar, ont mis à jour le mémoire d'Hindenburg soulignant l'intérêt capital qu'aurait l'Allemagne à contrôler la rive gauche de la Meuse belge.

Un rapprochement saisissant s'établit entre l'esprit brutalement boche de ce mémoire et l'esprit du Traité de 1839, inspiré par des soucis de méfiance et d'hostilité envers la France : la trouée du Limbourg, l'attribution à la Hollande de la ville de Maestricht, à cheval sur la rive droite et la rive gauche de notre fleuve, établissaient une menace perpétuelle pour notre pays et en même temps une sape dans le bastion que les puissances de la Sainte-Alliance redoutaient de nous voir devenir pour la France.

En d'autres termes, la tutelle hollandaise sur les bouches de l'Escaut valait pour l'Angleterre d'alors une garantie contre la France, cependant qu'en nous dépossédant d'une partie de notre Limbourg et de notre Luxembourg, on attribuait des gages à la Prusse.

Quand la Hollande se refuse à nous restituer notre bien, elle se retranche derrière une situation périmée, elle raisonne comme si l'atmosphère moisie de 1839 n'avait pas été balayée par le vent de la victoire des Alliés.

L'Angleterre n'est-elle pas devenue et ne restera-t-elle pas l'alliée de la France ? Les prétentions de la Prusse n'ont-elles pas perdu audience dans le concert européen ? Et n'est-ce pas contre l'Allemagne, ses ambitions insuffisamment refroidies, sa tenace et sournoise rancune qu'il importe actuellement de se précautionner ? Hindenburg ne dissimule pas sa croyance en une nouvelle guerre dont il espère la revanche de son pays.

Les fondateurs eux-mêmes de la Ligue des Nations n'ont en cet organisme qu'une foi chancelante, puisqu'ils y suppléent par les garanties militaires que prêteraient l'Angleterre et les Etats-Unis à la France, proche voisine de l'Allemagne.

Nous aussi, les Belges, nous sommes limitrophes de ce pays de

félonie et d'agression. C'est pourquoi nous insistons si tenacement pour le rétablissement de nos bonnes et solides frontières de jadis ; il n'est que de prendre une carte et de relire l'histoire du XIXe siècle pour se rendre compte de la légitimité de nos désirs et de l'heureuse répercussion qu'ils auraient sur la protection de l'Occident. L'Angleterre et la France y gagneraient, autant que nous, en tranquillité et en sécurité.

Si l'Allemagne recommençait une autre guerre, il ne faudrait plus qu'un veto de la Hollande vienne s'opposer au passage par l'Escaut des flottes de nos alliés, il ne faudrait pas non plus que le petit Grand-Duché du Luxembourg puisse être envahi du jour au lendemain, ni que la trouée du Limbourg ne soit défendue que par cette même neutralité hollandaise qui n'a rien su faire, en novembre 1918, pour empêcher la fuite des armées teutonnes poursuivies par les troupes de l'Entente. Nul moins que notre petit pays, d'intense et pacifique labeur ne souhaite le retour à l'atroce état de guerre, mais nul plus que nous n'a connu le malheur d'être livrés sans défenses suffisantes à un assaillant subit.

Il n'appartient vraiment pas à nos amis, à nos alliés, avec qui et pour qui nous avons tant souffert, de nous abandonner à la merci d'une nouvelle ruée de sauvagerie.

Du reste, nous ne songeons à faire violence à personne; le Luxembourg se prononcera en toute liberté ; pour la partie de notre Limbourg annexé en 1839 à la Hollande, nous sommes tout prêts à nous incliner devant les résultats d'un referendum ; quant aux bouches de l'Escaut, c'est tout simplement une question de droit international pour laquelle le Congrès de la Paix est le seul tribunal compétent.

Cette thèse a été comprise et adoptée tout de suite par la France. L'Angleterre y adhère à son tour par l'organe de ses grands journaux ; nulle part notre point de vue n'a été exposé et défendu avec plus de clarté et de chaleur que dans un récent article du *Times*. Ce retard dans le ralliement de l'opinion anglaise provient, selon l'aveu de nos amis insulaires eux-mêmes, du manque de netteté et de fermeté que les hommes d'Etat belges ont commencé par apporter dans la défense de ces revendications essentielles en ce qui concerne la défense nationale de la Belgique et l'aide qu'elle pourra apporter à ses alliés. Les lecteurs du *Mercure de France* sont au courant de ces pusillanimités de nos gouvernants ; je les ai signalées dans cette revue au moment où elles entravaient les efforts des premiers propagandistes, — Fernand Neuray et Pierre Nothomb, — d'un système aujourd'hui adopté par notre gouvernement, par la France et par la majorité de l'opinion publique anglaise.

Les flamingants cherchent à faire triompher une autre combinaison. Ils ont peur de l'influence française. Pour la conjurer ils

s'adonnent à des manifestations d'un ridicule achevé. Ne viennent-ils pas encore, cette année, de célébrer l'anniversaire — combien caduc! — de la bataille des Eperons d'Or ? A Bruxelles, *ville qu'ils classent dans la zone flamande*, la foule les a rossés d'importance et a mis à sac le petit café où ils s'étaient réfugiés. La combinaison qu'ils voudraient opposer à l'alliance franco-belge, c'est l'alliance belgo-hollandaise.

Certes, nous ne demandons pas mieux que d'entretenir de bonnes relations de voisinage, mais non pas au détriment de notre bien. Pour ce qui est d'une alliance, ah ! le bon billet ! Demandez plutôt à nos industriels et à nos commerçants ! Le négoce hollandais conserve un culte trop intéressé pour l'Allemagne, trop de marchandises boches s'introduisent dans le royaume allié, se faufilent ensuite, sous d'habiles certificats d'origine, chez nous et chez nos alliés, pour que les hommes responsables de notre avenir économique ne se montrent pas extrêmement circonspects. Depuis l'armistice, plus de quarante mille Boches ont émigré, personnes et biens, dans la patrie si hospitalière à leur kaiser et s'y livrent à des besognes qu'on devine. La Hollande n'a pas été hospitalière qu'au kaiser, à son rejeton et à leurs séides; elle est aussi le doux refuge de tous les traîtres à la patrie belge, activistes flamingants et wallingants, réunis en une douce communion d'exil, apaisés par la bienveillance d'hôtes dont la neutralité n'est qu'un mince vernis impuissant à dissimuler les véritables sympathies.

Non, non, pas d'alliance prématurée et fallacieuse avec la Hollande, pas de conflit non plus, mais un honnête règlement de compte.

Sur la procédure nous avons complet gain de cause. Nous en appelions au Congrès de la Paix des décisions périmées du Congrès de Vienne. La Hollande récusait le Congrès de la Paix. Elle est en train d'y comparaître, bien à son corps defendant, mais tout de même y comparaît... Nous y avons exposé nos vues. M. Orts, un de nos meilleurs diplomates, en a exposé l'aspect politique; notre chef d'état-major a développé l'aspect militaire.

Nous attendons avec confiance et certitude. Pour que l'alliance étroite dont parlait le maréchal Foch devienne une réalité stratégique, qu'on bouche les brèches du bastion belge.

Pour qu'elle devienne une solide réalité économique, qu'on se précautionne contre les « certificats d'origine » de complaisance.

Si la France nous accorde des droits préférentiels, il ne faudrait tout de même pas qu'ils finissent par profiter aux marchandises boches transitées par des neutres trop bienveillants aux Teutons...

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Espagne.

LE MESSAGE D'ALPHONSE XIII AUX CORTÈS ET LA CHUTE DE MAURA. — Le jeudi 29 mai 1914, écrivant sous la signature : *Novus*, nous disions, dans le *Journal d'Alsace-Lorraine*, de Strasbourg, ceci :

M. Stéphen Pichon, ancien ministre des Affaires Etrangères, vient de publier, sur les rapports de la France avec l'Espagne, une étude très informée et très pénétrante, écrite en ce beau style limpide que connaissent les lecteurs du *Journal d'Alsace-Lorraine*. Veut-on connaître la qualité des rapports de la France avec l'Espagne ? Qu'on examine la qualité des rapports de la France avec l'Angleterre. Les accords de 1904, qui unissaient Paris à Londres, l'ont uni en même temps à Madrid.

Comme nous sommes loin du temps où le roi d'Espagne Alphonse XII n'avait pour nous qu'une si médiocre sympathie ! Quand on publiera les lettres de Jules Ferry et de Challemel-Lacour, à propos du passage de ce roi à Paris, plus d'un diplomate apprendra avec étonnement les singuliers dessous de l'affaire ! Mais la politique du jeune monarque Alphonse XIII a pour base une entente étroite avec la France et l'Angleterre. Son récent discours en fait foi.

Certes, au début, la politique franco-espagnole a rencontré, en Espagne, certaines résistances. Napoléon Ier, en cherchant à soumettre ce pays par la force, y avait excité contre le nom français les rancunes d'un ardent et noble patriotisme. Mais aujourd'hui, tout sentiment de défiance serait sans cause. L'Espagne a pleine confiance dans la loyauté de la France. Elle a, de plus, une exacte notion de ses véritables intérêts. Que fût-il advenu, par exemple — dit avec raison M. Stéphen Pichon, — si la question marocaine s'était ouverte au milieu des rivalités et des prétentions contradictoires qui existaient il y a un peu plus de dix ans? Qui pourrait dire où les luttes qui se seraient déchaînées auraient conduit le peuple espagnol ? Et si l'on se place au point de vue supérieur de la tranquillité européenne, comment ne pas se féliciter d'avoir échappé à une crise aussi redoutable ?

Grâce, donc, à leur agissante amitié, l'Espagne et la France sont sorties à leur honneur et à leur profit des plus graves complications : voyage de Guillaume II à Tanger, conférence d'Algésiras, massacres de Casablanca, révolte de Moulay-Hafid, abdication d'Abd-el-Aziz, insurrection de Fez et du Rif, délimitation des zones prévues aux accords de 1904, organisation du protectorat... Au contraire, chaque fois que les gouvernements de Madrid et de Paris ont négligé de concerter leur action, ils ont également souffert de cette faute. On n'oubliera jamais la rude épreuve de 1911 !

Aujourd'hui des relations permanentes sont rétablies entre notre résident général à Fez et le représentant de l'Espagne à Tétouan : entente continue et efficace dont les manifestations extérieures, d'un si vif éclat, sont les voyages d'Alphonse XIII en France et de M. Poincaré en Espagne. Dès 1907, d'ailleurs, une entente — de retentissement moindre, mais de portée non moins grande — avait été concertée entre Paris, Londres et Madrid pour le maintien du *statu quo ante* territorial en Méditerranée et dans cette

partie de l'Atlantique qui baigne les côtes d'Europe et d'Afrique. Les trois gouvernements avaient à s'unir au sujet des mesures à prendre au cas où des changements — sur la nature desquels l'on nous permettra de ne pas insister ici — seraient à prévoir. Chacun d'eux a, en effet, dans ces régions, des intérêts d'une importance extrême, parmi lesquels nul n'ignore que ce que l'on est convenu d'appeler la « question marocaine » est loin d'être seule en cause. Ajoutons que le roi d'Espagne s'applique à faire partager à tous les Espagnols l'idée qui lui est chère. Il sait que, dans notre temps, l'opinion publique est maîtresse et rien ne se fait qu'en conformité avec ses aspirations. En France, aussi bien, les sentiments de sympathie pour l'Espagne se manifestent assez clairement en toute occasion et des études, élevées et précises, comme celle que nous venons de signaler, éclairent, à souhait, l'opinion...

On nous pardonnera cette citation un peu longue. Elle met au point assez exactement, croyons-nous, l'état de la situation politique franco-espagnole à la veille de la grande catastrophe. M. Stéphen Pichon, revenu, au cours de celle-ci, au timon des Affaires Étrangères, y a maintenu son ancienne tactique de constante bienveillance à l'endroit de l'Espagne. D'autre part, Alphonse XIII, dans son message de la Couronne aux Cortès, le 24 juin dernier, a tenu à rappeler qu'en une occasion semblable, en 1907, il avait déjà demandé que la politique espagnole fût orientée dans le sens d'une entente avec la France et l'Angleterre. Et, cette fois, en réaffirmant que les directives de la politique du gouvernement de Maura et de l'unité spirituelle, à laquelle le monarque croyait devoir — peine, hélas ! combien inutile ! — inviter tous les partis espagnols, étaient, en Europe : l'entente étroite avec la France, l'Angleterre et le Portugal, il ne faisait que renouer le fil, un instant lâché, qui unit les destins de son royaume à ceux des puissances victorieuses. Comme si ce document officiel — dont le résumé, transmis par les agences, a paru dans nos journaux du 25 juin — ne suffisait pas, le roi accordait, à quatre jours de là, au correspondant du *Temps* à Madrid, une interview certes moins retentissante que celle précédemment publiée par le *Petit Journal*, en fin février dernier, — elle fut traduite en espagnol dans *El Sol* du 28 février, — mais non moins caractéristique. Alphonse XIII, visiblement, s'efforçait d'y remettre les choses au point, de reprendre le traditionnel tour de valse entre Marianne et Juan Español, interrompu par cette pause tragique de quatre années. Cette affirmation publique de sentiments manifestés avec netteté, presque chaque mois, durant la guerre, à nos ambassadeurs et à nos attachés militaire et naval, dans la capitale espagnole, a été accueillie par l'ensemble du public français avec déférence, mais non sans quelque arrière-pensée. Comme l'exprime fort graphiquement une caricature en tête du numéro du 3 juillet d'*España*, il serait bon de ne pas oublier que c'est grâce à l'appui, au moins tacite, accordé par l'Espa-

gne à l'Allemagne que la guerre sous-marine a pu prendre, dans la Méditerranée surtout, le développement que l'on sait, le littoral espagnol étant devenu une véritable base de ravitaillement pour les pirates de Tirpitz (1). Et quand l'ignominieux Ratibor eut, sous la pression de l'opinion publique manifestée par maints articles de la presse libérale : *El Sol*, *El Liberal* et *Heraldo de Madrid* entre autres (2), dû enfin abandonner cette Espagne — il franchit honteusement, dans un compartiment sans lumières, tous rideaux baissés, notre frontière à Cerbère le 11 janvier 1919 — dont il avait fait le champ clos de ses tristes exploits, nul n'ignore, chez nous, que son successeur, le chargé d'affaires von Basewitz, continua, avec l'aide du lieutenant Nahrstedt et de son collaborateur le lieutenant de vaisseau Behrens, comme attaché naval, ainsi que du capitaine von Koss et de son assistant, le capitaine Herbst, comme attaché militaire, le grand œuvre de corruption si bien organisé par von Krohn et Steffan durant la guerre. La vaillante revue hebdomadaire — qui vient de disparaître, le 1er juillet dernier, avec son nº 228 et cinq années d'existence, — *La Razón*, n'a-t-elle pas, de graphique sorte, illustré la façon de faire de ces scélérats en publiant les confessions d'une de leurs dupes, le journaliste Antonio Barranco Garrido, dans son nº 227 ? D'autre part, le *Matin* du 26 avril dernier n'a-t-il pas, en un article qui ne porte pas de signature, mais n'en est pas moins autorisé, décrit l'état de colonisation allemande dans lequel continue à être l'Espagne ?

Le but de l'Allemagne, — y est-il dit exactement, — a été exposé par le prince de Ratibor. En quittant Madrid, il déclara à un de ses familiers qu'il ressentait une peine profonde en se voyant obligé d'abandonner la tâche qu'il avait entreprise avec tant de bonheur. *Je voulais, j'allais organiser l'Espagne*, assura-t-il, *la coloniser*. Du moins, l'amertume de son départ forcé a-t-elle dû être singulièrement adoucie pour l'ex-ambassadeur du Kaiser, quand il fut assuré que la plupart de ses collaborateurs restaient à leur poste. Une grippe opportune, d'ailleurs fort bénigne, retint en Espagne un de ses meilleurs agents. Un autre fit peau neuve en allant de Barcelone à Séville. La plupart conservèrent purement et simplement leurs fonctions...

Aussi les initiés, les gens au courant des *cosas de España* ont-ils ri sous cape quand, lors du procès Humbert, l'excellent colonel Denvigne est venu produire à la barre cette déclaration lapidaire, où il faut voir, sans nul doute, comme une affirmation en quelque sorte

(1) Dans l'été de 1918, le chef du service des renseignements et de l'espionnage allemands à Barcelone, le pseudo « baron von Rolland », offrait au traître Georges Debrabant, maréchal des logis au poste-frontière franco-espagnol de Puigcerda, 80.000 francs pour le code télégraphique de la marine. L'affaire a été, d'ailleurs, jugée à huis clos, au printemps dernier, devant le 2e conseil de guerre, à Paris. Elle a eu son épilogue au poteau de Vincennes le 2 août 1919.

(2) Voir aussi le *Diario de la Marina* du 27 novembre 1918 : *La representación alemana en España*.

posthume de la grande amitié qui liait le second en date de nos attachés militaires à Madrid, depuis l'issue des hostilités, avec Alphonse XIII, et dont la fin tragi-comique, dans un taxi parisien, a défrayé, durant l'hiver et le printemps de 1918, les chroniques de presse : « *Le petit-fils d'Henri IV et de Louis XIV a fait de l'Espagne, pendant la tourmente, le plus important arsenal de la France* (1). » — « *Et* — pourrait-on rétorquer, en suivant cette méthode peu critique, — *la plus importante base sous-navale, le plus copieux centre d'espionnage de l'Allemagne...* » Mais nous nous en garderons bien !...

Voici, enfin, Maura à terre. Que penseront nos réactionnaires, qui avaient, comme nous le notions dans une antérieure rubrique espagnole, salué son avènement comme marquant une expérience décisive ? « *L'Expérience Maura !* » Ce serait mal connaître les plus hardis d'entre eux que de supposer qu'ils puissent être un instant dans l'embarras, ou en souffrance de sophismes. Déjà, à la *Politique*, qui déniait l'influence modératrice du souverain sur les destinées de l'Espagne, un de leurs choryphées répondait, avec l'audace dans le paradoxe qui le caractérise, en rejetant la faute des maux dont souffre ce pays... sur le régime parlementaire.

Certes, écrivait-il, le 19 juillet, il convient de déplorer en Espagne comme chez nous les abus du parlementarisme et ces crises ministérielles incessantes qui énervent le pays. Mais Alphonse XIII y remédie autant que le lui permettent ses pouvoirs constitutionnels et il arrive du moins à maintenir l'unité de la politique extérieure. Les choses se sont passées de même sous la Monarchie de Juillet, où Louis-Philippe, en dépit des ministres et des Chambres, a pu assurer la permanence de ses vues...

Mais à quoi bon s'attarder à ces bavardages de folliculaires, qui, n'étant jamais à court de papier, ne sont jamais non plus à court de raisons, et, disposant chaque jour de plusieurs colonnes à brouiller d'encre, se trouvent assurés ainsi de conserver toujours le dernier mot ? Traduisons plutôt, en guise d'oraison funèbre du Majorquin sémitogène, ce *P. P. C.* que lui dédie la *Revue de la Jeune Espagne*, dans son numéro du 17 juillet (2) :

(1) On sait qu'avant que le colonel Denvigne quittât la salle du Conseil de guerre, Me Moro-Giafferi déclara s'être adressé à l'ambassade de France en Espagne pour savoir ce que valait le témoignage de l'ancien attaché militaire et qu'il lui fut répondu : « *Ne faites pas, ou ne donnez pas suite à ses déclarations.* » — « *Ce dont il est permis aujourd'hui de s'étonner* », observa l'avocat, qui, lui, ne connaît pas les coulisses diplomatiques de Madrid de 1916 et 1917. (*Eclair* de Montpellier, 20 avril 1919.)

(2) Voyez : *España*, 5e année, n° 223, p. 4. — Déjà, dans le *Correspondant* du 25 juin deruier, un conservateur espagnol, M. Canals, avait, par un exemple typique — reproduit par la *Revue Belge* du 20 juillet, p. 716 — stigmatisé le mode de corruption électorale pratiqué par Maura, dont le caractère moral était par lui défini comme « défaillant » (p. 1113).

Au moment où nous mettons sous presse, la crise gouvernementale engendrée par la honteuse déroute parlementaire du cabinet Maura mardi dernier n'est pas encore résolue. Le népotisme de Maura durant son séjour au pouvoir a été si ignominieux, que même ses alliés, les conservateurs, n'ont pas eu assez de cynisme pour annuler le vote de Coria, selon que le conseillait le Tribunal Suprême, au bénéfice du candidat battu, parent du président du Conseil des Ministres. Quelle que soit la solution de la crise, elle laissera deux cadavres moraux : la Cour de révision des mandats électoraux au Tribunal Suprême et le maurisme. En votant contre le Tribunal Suprême, le Parlement a recouvré sa souveraineté, qu'il avait frivolement aliénée, et il y a lieu d'espérer qu'il ne l'abandonnera plus. Quant au maurisme, après une telle période d'abjection, il n'y a force humaine ni divine qui le sache galvaniser. M. Maura fera bien de se retirer définitivement pour peindre à l'aquarelle ; M. Goicoechea pourrait ouvrir une Académie d'éloquence à l'usage de candidats mauristes au Parlement et M. Bahamonde une école d'ingénuité politique...

La crise n'eût été solutionnée de façon sérieuse que si le roi se fût décidé à constituer un gouvernement à l'aide de tous les éléments de gauche compatibles avec la monarchie, gouvernement qui seul eût garanti à la nation, impatiente d'actes, ces profondes réformes, tant constitutionnelles que sociales, qu'elle réclame vainement et qu'une nouvelle Chambre, fruit d'élections à l'automne prochain, lui eût certainement garanties..... Au lieu de cela... Mais « *attendons la fin !* », pour parler comme notre Bonhomme.

CAMILLE PITOLLET.

Italie.

LE MOMENT POLITIQUE. — Si nous voulions juger des événements actuels avec la précipitation caractéristique de ces pseudo-philosophes qui affectent de ne voir en l'Histoire que la répétition, à distances variables, d'accidents identiques en leur essence, nous nous contenterions d'écrire ici que le pacte récemment signé à Versailles entre les représentants diplomatiques de la France, des Etats-Unis et de l'Angleterre n'a rien qui doive étonner, puisque conditionné par des précédents, dûment enregistrés et sanctionnés par les annalistes de l'Europe. Tout de même, la lecture de ce document ne laisse pas de causer cette première surprise que seule une réflexion profonde et des considérants basés sur les faits finissent par dissiper. En effet, s'il est communément admis, en humaine logique, que le tout englobe la partie, comment se fait-il qu'à la juridiction, simple et efficace, de la Ligue des Nations, soit venue se superposer l'action combinée des trois puissances ci-dessus ? Enigme de solution peu aisée, à première vue du moins, et dont les conséquences, sur la marche ultérieure de la politique internationale, promettent d'être grosses en répercussions transcendantes. Vainement, dans notre presse qui,

peu à peu, recouvre sa liberté de discussion, chercherait-on les éléments d'une réponse qui satisfasse... C'est que, nous le notions ci-dessus, celle-ci ne saurait être que fruit de pensers mûrement élaborés et rehaussés de tout l'appareil, utile mais non souverain, de ces rapprochements que nous offre l'Histoire et dont nous disions tout à l'heure qu'il faut n'user qu'avec de prudentes réserves.....

Ceci posé, rappelons-nous que, lorsque, en 1886, Bismarck fonda la Triple-Alliance, il ne se crut point pour autant garanti contre le besoin de réintégrations territoriales qu'à juste titre éprouvait la France. Le grand réaliste avait saisi parfaitement que son œuvre de violence, pour durer, impliquait, comme postulat absolu, l'isolement, c'est-à-dire l'impuissance de *l'Erbfeind*. L'Italie et l'Autriche étaient tombées dans l'orbite prussienne. Mais la victime de Sedan pouvait encore se reconstruire tant que seraient libres, vis-à-vis de l'Empire, et la Russie et l'Angleterre. Pour cette dernière, la politique coloniale française de Ferry semblait barrer à jamais la route à un rapprochement. Restait donc la seule Russie. Là, la situation n'était point identique. Gortchakow — dont les intrigues de 1875 ont si bien été caractérisées par le Chancelier lui-même (1) — conservait très vif le souvenir de ses déceptions berlinoises en 1878. Tout l'effort de Bismarck consistera donc à éviter une combinaison politique franco-russe. Déjà, en juillet 1879, les feuilles allemandes se complaisaient à évoquer ce monstre menaçant. Mais la Cour de Berlin a commencé, sur des bases familiales, l'œuvre d'entente avec la Cour de Russie et Bismarck exploitera habilement — surtout après l'attentat nihiliste du 13 mars 1881 — l'horreur d'Alexandre II à l'endroit de l'hydre révolutionnaire pour, après la visite d'Alexandre III à la rade de Dantzick, le 9 septembre 1881, combiner avec de Giers — qui, l'année d'après, remplacera le vieux Gortchakow — en novembre 1881, à Varzin, le plan de compromis arrêté définitivement en 1884, à l'entrevue des Trois Empereurs, à Skierniewice, près Varsovie. Ceux qui ont eu l'occasion de lire l'ouvrage de Geffcken : *Frankreich, Russland und der Dreibund*, paru à Berlin en 1893 — particulièrement les pp. 108 et suivantes, — seront pleinement fixés sur la matérialité de ces faits, à peine insinués ici (2). Or, n'est-ce pas peut-être cette politique de contre-assurance — pour em-

(1) Voir Bismarck, *Gedanken und Erinnerungen*, II, 272 *seq.* de l'édition populaire. Il existait, comme on sait, entre ces deux hommes politiques une opposition de vieille date.

(2) On sait que ce fut lorsque les journaux étaient en pleine controverse sur les relations d'amitié réciproque entre les diverses puissances européennes — à la suite du toast, si controversé, du tsar à Breslau — que, dans les *Hamburger Nachrichten* du 24 octobre 1896, Bismarck publia ses révélations sur le *Rueckversicherungsvertrag* avec la Russie, reprochant à Caprivi de ne l'avoir pas renouvelé, alors que, affirmait-il, la Russie y était disposée. La *Gazette de Francfort* — particulièrement celle du 7 novembre 1896 — publia à ce propos de notables réfutations de la thèse soutenue par son vieil ennemi.

ployer un mot fameux de Bismarck — que nous voyons réapparaître sous les espèces et apparences du Pacte franco-anglo-américain, lequel, précisément, serait à la Ligue des Nations ce que le compromis de Skierniewice était au *Dreibund* ?

Si tentant que soit un tel rapprochement, l'on ne saurait cependant se dissimuler que les conditions historiques qui le justifieraient sont trop dissemblables pour qu'on l'admette sans autre forme de procès. La guerre de 1870, en causant un déplacement énorme de l'équilibre européen, créait au profit de la Prusse une suprématie indiscutable. Il n'en va plus de même aujourd'hui, où l'équilibre sera rétabli par réintégration et réagrégation. Au système des puissances qui s'opposaient en s'équilibrant, l'on est en voie d'ériger un système nouveau de puissances alliées contre le péril futur d'une Allemagne d'ailleurs amputée et sérieusement atteinte. Dès lors, n'est-on pas en droit de se demander : Pourquoi le Pacte en question ? La France a-t-elle donc besoin, outre de l'appui de la Ligue des Nations, de celui, superfétatoire, de Londres et de Washington ? Ou bien ne serait-ce pas qu'il existe un péril médiat, qui nous échappe présentement et contre la menace duquel est dirigée cette contre-assurance ?

Et voici que, tout de suite, nous pensons à l'Italie. Cette nation qui a lutté héroïquement, en communauté d'idéal avec nous, pourquoi ne figure-t-elle pas à ce Pacte ? Rome n'a donc point le même intérêt que nous et les autres Etats de l'Entente à voir durer le tracé territorial nouveau issu des grandes assises de Versailles ?

Il suffit de feuilleter la presse italienne pour être fixé. Ceux de nos lecteurs qui ont reçu le n° 5 de la *Vraie Italie*, envoyé tard en juillet, n'ont-ils pas sursauté d'effroi, à en lire les blasphèmes contre nous ? Que serait-ce, si nous reproduisions ici les dithyrambes du *Resto del Carlino* et de l'*Idea Nazionale* (1) ? Mais à quoi bon citer ces feuilles impérialistes ? N'est-ce pas M. Guglielmo Ferrero lui-même qui, dans le *Secolo* milanais, concorde avec M. Nitti — dans ses déclarations au correspondant du *Journal* à Rome — pour déclarer crument que l'Italie n'a pas tiré de son sacrifice un résultat adéquat, pour en mettre à nu l'enragée déception ? Et, d'autre part, si la paix franco-allemande laisse froids les Italiens, si la *Consulta* a concentré toute son activité autour du traité avec Vienne, sera-t-il risqué d'affirmer ici que le Quirinal a pour le *Ballhausplatz* des yeux presque de tendresse ? C'est que, si l'Autriche a été amputée de territoires parasites, ceux-ci sont allés, non à l'Italie, mais à leurs légitimes ayants-droit : tel est le secret des déceptions, des fureurs italiennes. Les Anglo-saxons, en soutenant la cause des Tchéco-slovaques, se sont aliéné le cœur de l'Italie. Celle-ci désirait, nous en sommes convaincu,

(1) Sans parler de celles qu'envoie de Paris à la *Stampa* — revenue à ses anciennes amours — son correspondant spécial à la Conférence de la Paix, M. *M. P.*

une alliance étroite avec la France. Mais il eût fallu que la France fermât l'oreille aux justes revendications yougo-slaves, tchéco-slovaques et grecques. Le pouvait-elle, sans mentir à toutes ses plus nobles traditions, sans trahir sa fidèle alliée anglaise ?

Maintenant, l'on a la clef de l'énigme de ce pacte. L'Adriatique, ce foyer liquide de conflits, verra-t-il, dans un délai imprécis, la réalliance du *Deutschtum* et de l'*Italianità* ? Les irrédentistes à outrance qui donnent le ton, ne sont-ils pas capables des solutions les moins prévues ? La tradition de l'Italie est pour la solitude dans les crises graves. Plus tard, elle combine à son gré ses alliances. Les éléments germanophiles, restés si actifs en la péninsule durant toute la guerre, auraient beau jeu, alors, pour recouvrer une influence momentanément éclipsée. Pas n'est besoin de refaire ici l'histoire de l'entrée en guerre de notre voisine, et de ses hésitations au cours même de la guerre : le *Secolo* s'en est chargé. Et on le lit, espérons-le, où il faut que soit lue la presse italienne. Mais, en définitive, n'est-il pas hautement curieux de constater, chez ces diplomates italiens, cependant si sagaces, si réalistes, un si absolu mépris du *do ut des*, sur lequel repose toute politique internationale ? Combien décisifs pour les destinées futures de cette pauvre Europe sont donc les jours que nous vivons !

MONTE CITORIO.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Charles Diehl : *Byzance;* Flammarion. 5 75

Gabriel Hanotaux : *La France en 1614;* Nelson. 2 50

Chr. Pfister : *Comment et pourquoi l'Alsace s'est donnée à la France;* Berger-Levrault. 2 »

Chr. Pfister : *Comment et pourquoi la République de Mulhouse s'est donnée à la France;* Berger-Levrault. 2 »

Littérature

Robert de Geynst : *Le jardinier de Prométhée;* Vogels, Bruxelles. » »

Colonel Godchot : *La Fontaine et Saint Augustin;* Albin Michel. 4 50

Prince de Ligne : *En marge des rêveries du Maréchal de Saxe;* Champion. 2 50

Edmond Pilon : *Sous l'égide de la Marne,* histoire d'une rivière. Avec 32 grav. ; Bossard. 3 90

Sotiris Skipis : *Anthologie, 1899-1918.* Traduit du néo-grec par Philéas Lebesgue et André Castagnou. Préface d'Alfred Croiset ; Figuière. 7 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Maréchal Lord French : *1914.* Traduction de Robert Burnand. Préface du maréchal Foch ; Berger-Levrault. 12 »

J.-E. Guéchoff : *La genèse de la guerre mondiale ;* Lib. Haupt, Berne. 4 50

Noëlle Roger : *Terres dévastées et cités mortes.* Frontispice de Steinlen ; Foi et Vie. 5 »

Philosophie

J. Segond : *Intuition et amitié ;* Alcan, 6 »

Poésie

Olivier Bournac : *Quand j'avais une marraine ;* Chiron. 4 »
Pierre Desquerre : *Danses ;* Picart. 4 50
J.-J. van Dooren : *Mon cœur se penche ;* Figuière. 3 50
Lucien Farnoux Reynaud : *L'ombre sous la lune ;* Figuière. 3 50
George Mallet ; *Les spectres d'or ;* Figuière. » »
X... : *Le Chemin délaissé ;* Jouan, Caen. » »

Politique

J. Ivanoff : *Les Bulgares devant le Congrès de la Paix ;* Haupt, Berne. 10 »
I.-V. Papp et J. Erdélyi : *Les Magyars peints par eux-mêmes.* Préface de Pertinax ; Berger-Levrault. 2 »

Questions médicales

Dr Binet-Sanglé : *L'Art de mourir. Défense et technique du suicide secondé ;* Albin Michel. 3 »

Roman

Emile Bergerat : *Trente-six contes de toutes les couleurs ;* Fasquelle. 4 90
Georges Blanchot : *Le bleu qui se fane ;* La Démocratie. 4 75
Georges Fabri : *La vilaine bête ;* Flammarion. 7 »
Eveline Le Maire : *Le cœur et la tête ;* Plon. 4 50
Alfred Machard : *Poucette ou le plus jeune détective du monde ;* Flammarion. 5 »
Gustave Rouger : *Une découverte sensationnelle ;* Emile-Paul. 4 50

Sociologie

Otto Bauer : *La marche au socialisme.* Traduit par F. Caussy ; Libr. du Parti socialiste. 1 25
B. Dangennes : *Ce que toute femme moderne doit savoir ;* Nilsson. 3 »
Barett Wendell : *La France d'aujourd'hui.* Trad. de G. Grappe ; Nelson. 2 50

Théâtre

Prince de Ligne : *Les Embarras,* pièce en un acte ; Champion. 2 »
François Porché : *La jeune fille aux joues roses,* comédie en 3 actes et 9 tableaux en vers et en prose ; Emile-Paul. 3 50

MERCVRE.

ECHOS

Le typhus au camp de Cassel. — Nouvelles de Russie. — Le prix Nobel a-t-il été décerné pour 1919 ? — Une lettre de Bouilhet. — L'homme qui vole sans moteur. — L'inscription frontale de la Maison carrée de Nîmes. — Les « colombins ». — Une lettre de Henri Bachelin. — Les origines de Sambre-et-Meuse. — Erratum.

Le typhus au camp de Cassel. — L'enquête ouverte par le ministère de la Guerre sur les faits reprochés au général von Kruska, commandant du camp de Cassel, vient d'aboutir à un premier résultat qu'avait prévu le *Mercure de France* (Cf. numéro du 1er-IV-1919, pp. 570 et 571). Une dépêche de Berlin (par Berne, 9 août) annonce aux agences que les Alliés ont signifié au major Kruska sa mise en accusation et sa prochaine extradition.

Cette dépêche ajoute :

Kruska est accusé d'avoir, pendant l'hiver 1914-1915, négligé de prendre les mesures indispensables pour enrayer l'épidémie de typhus, qui, selon les rapports français, fit trois mille victimes dans le camp. Un sergent français ayant formulé des plaintes, le major Kruska lui répondit qu'il faisait la guerre à sa manière.

Et c'est là un très fidèle résumé des renseignements publiés tant par M. Emile Zavie dans son livre *Prisonniers en Allemagne* que par M. Char-

les Roulon dans sa plainte au Comité interdépartemental de secours aux prisonniers de guerre du Mans et par M. Henri Marty dans son rapport au Ministère. (Cf. *Mercure* des 1er-I-1916; 1er-IV et 1er V-1919.)

§

Nouvelles de Russie. — « Maxime Gorki aurait été tué par un communiste letton à coups de fusil », telle est la nouvelle qui nous parvint, ces jours derniers, par Copenhague.

« Aurait été... » Que ce conditionnel rassure les admirateurs de l'écrivain.

Déjà, l'année dernière, à pareille époque, un télégramme d'Helsingfors (25 juillet 1918) annonçait que Gorki, atteint de dysenterie, était à toute extrémité. Le 4 août, on annonçait sa mort.

Fort heureusement, le 8 août, il ressuscitait dans une dépêche de Stockholm disant qu'il avait accepté « l'aide financière d'une banque qui aurait donné 250.000 roubles à son journal la *Novaia Iizn* pour combattre le bolchévisme. »

Souhaitons qu'il en soit de même, cette fois encore, et que Gorki ressuscite et qu'une banque lui verse 250.000 roubles pour renoncer définitivement au bolchévisme.

§

Le prix Nobel a-t-il été décerné pour 1919 ? — Plusieurs journaux parisiens ont annoncé que le prix Nobel pour la littérature avait été décerné cette année à Knut Hamsun, et *Bonsoir*, dans son numéro du 22 août, commentant cette information écrivait :

Le prix Nobel provoque chaque année une certaine stupeur dans le grand public. Cela tient sans doute à ce que le choix du jury se porte assez généralement sur de vrais écrivains, c'est-à-dire sur des écrivains moins connus que les autres...

Cette année, la palme revient à Knut Hamsun, et beaucoup de personnes qui se disent averties tendent vers le nord-est, où naquit le lauréat, un nez interrogateur.

Le plus singulier c'est qu'aucun texte officiel n'est venu jusqu'ici démentir la dépêche ci-dessous adressée aux agences en juillet dernier :

Stockholm, 1er juillet.

Le Gouvernement suédois a décidé de réserver l'attribution des prix Nobel de 1919 pour la physique, la chimie, la médecine *et la littérature* et de la reporter, ainsi que celle des prix de 1918, au 1er juin 1920.

On en est donc réduit à se demander : oui ou non, le prix Nobel pour la littérature a-t-il été décerné cette année ?

§

Une lettre de Bouilhet. — M. G.-A. Le Roy, conservateur du musée Flaubert à Croisset, nous communique, comme complément à son article du dernier numéro, la lettre suivante de Louis Bouilhet. Ce document, venu tardivement entre ses mains, est intéressant comme l'une des dernières lettres, sinon la dernière lettre du poète.

Vichy, 4 juin (1) 1869.

Monsieur le Maire de Rouen,

Surpris, tout à coup, par une affection des plus sérieuses, et dont j'étais loin de me douter ; averti par les médecins, poussé par mes amis, la tête perdue, j'ai dû

(1) L'erreur de date (juin au lieu de juillet) montre combien Bouilhet, selon sa propre expression, était en plein désarroi d'esprit, « la tête perdue ».

quitter brusquement la Bibliothèque, sans avoir le temps de prendre congé de vous — les premiers jours de mon arrivée ici, j'ai plus souffert encore — et je profite du premier mieux, pour vous adresser mes excuses et mes hommages respectueux.

J'espère qu'une médication énergique me rendra, sous peu, aux devoirs de ma charge, confiés actuellement à mon adjoint, M. Fossard, auquel j'ai laissé toutes les instructions nécessaires ; je compte, avant tout, sur l'indulgence et la bonté paternelle de l'administration municipale.

Daignez agréer,

Monsieur le Maire,

l'assurance de mon respect et de mes sentiments les plus dévoués.

L. Bouilhet,

Conservateur de la Bibliothèque publique de Rouen.

A M. Rollet, premier adjoint remplissant les fonctions de Maire de la Ville de Rouen.

§

L'homme qui vole sans moteur.

Gabriel Poulain s'est servi — ceci est à noter — d'une bicyclette ordinaire munie d'une voiture dont la disposition est telle que la machine, étant mise en marche au moyen des pédales, n'offre que très peu de résistance à l'avancement. Avec cette bicyclette Gabriel Poulain a franchi 12 mètres à 1 mètre de hauteur. — *Le Journal*, 12 août 1919.

Rendons aux écrivains de génie ce qui leur doit revenir dans cette invention. Alfred Jarry, l'auteur d'*Ubu roi*, écrivait, en 1902, dans le *Surmâle*, chapitre de *la Course des dix mille milles* :

... La vitesse s'accéléra, il est impossible d'apprécier dans quelle proportion, mais le vrombissement de la trompette volante monta de quelques demi-tons et il me sembla que la résistance sous les pédales cessait absolument, chose absurde, avec mon effort plus accentué... j'aperçus sous mes pieds non plus le bitume uniforme de la piste, mais, très loin, le dessus de la locomotive (1)... On sait, et Arthur Gough expliquerait mieux que moi, qu'un mobile roulant animé d'une vitesse suffisante s'élève et plane, l'adhérence au sol étant par la vitesse supprimée. Quitte à retomber, s'il n'est muni d'organes propres à le propulser sans point d'appui solide.

La machine du *Surmâle* était dite : « du modèle ordinaire de course 1920 ». Or, nous sommes en 1919, et la machine des ateliers Nieuport ne sera sans doute au point qu'à la date indiquée par Alfred Jarry.

§

L'Inscription frontale de la Maison carrée de Nîmes. — Les journaux ont rapporté qu'une communication faite à l'Institut par le commandant Espérandieu — le nouveau conservateur des musées archéologiques de Nîmes — avait précisé le sens de l'inscription du fronton de la Maison Carrée. Il ne sera pas sans intérêt de fournir ici quelques détails précis à ce sujet.

On savait, depuis le travail de l'érudit Séguier, au XVIIIe siècle, que l'inscription, qu'il avait pu rétablir par l'étude des trous de scellement des lettres de métal qui la constituaient, se rapportait à une dédicace aux deux fils d'Auguste, Caïus et Lucius Césars (2). Toutefois, l'archéologue et anti-

(1) Dans *la Course des Dix mille Milles*, une quintuplette tente de battre un express.

(2) Le lecteur qui voudrait connaître la question de l'Inscription de la « Maison carrée » de Nîmes antérieurement à la solution Espérandieu n'aurait qu'à se reporter au tome XV de la réimpression de l'*Histoire générale de Languedoc*; de Devic et Vaissette (Toulouse, Privat, 1892), pp. 586-587.

quaire nîmois avait, dans sa restauration, omis un certain nombre de trous de scellement et son rétablissement en avait été, à juste titre, parfois discuté. Cependant, comme aucune solution plus juste que la sienne n'avait été trouvée, on en avait fini bravement par conclure... à l'existence de trous inutiles percés par les ouvriers pour rien, pour l'amour de l'art ! Comme si les artisans romains eussent été coutumiers de telles malfaçons !

Feu Gaston Maruéjol, dont l'érudition lapidaire s'est dépensée oralement et n'a malheureusement presque rien produit, penchait à voir en ces trous une inscription supplémentaire, mais on ne se donna jamais la peine de pousser plus loin ses suspicions. Le commandant Espérandieu, lui, a fait ce que son prédécesseur avait omis : l'étude approfondie, qui seule aboutit aux résultats. Et il est aujourd'hui, en conséquence, avéré qu'antérieurement à la dédicace aux fils adoptifs d'Auguste, il y eut au fronton de l'édifice une inscription mentionnant qu'il fut édifié sur les instructions de Marius Agrippa, qui le donna ensuite à la ville.

M. Espérandieu pense que cette édification commença en l'an 20 avant Jésus-Christ, lors du séjour de plusieurs mois qu'Agrippa fit à la *Colonia Nemausensis*, lorsqu'il revenait de son expédition contre les Cantabres. Et cette inscription primitive aurait été la suivante, qui mentionne les noms et titres du donateur, et le don lui-même :

M. AGRIPPA. L. COS. III IMP. TRIBUN. POTEST. III
COL. AUG. NEM. DAT.

Quant à la deuxième inscription, elle ne fut nullement un désaveu de ce geste généreux, puisqu'elle rattachait le don, par lui fait à la ville, au souvenir qui devait lui être le plus cher, Caïus et Lucius Césars étant ses deux fils.

Que désormais l'on ne parle donc plus d'une *maison carrée*, — puisque *maison* il n'y a et que *carrée* n'est, — mais bien d'un *Temple d'Agrippa* et que le commandant Espérandieu inaugure sa carrière à Nîmes en faisant purifier la place où s'élève l'auguste Temple de l'immonde baraque peinte en jaune où un cireur de bottes vante l'excellence du *Lion Noir*. Il aura, d'ailleurs, à Nîmes, beaucoup à faire, car si l'on y parle et avec grandiloquence des monuments antiques, on les laisse dans le plus scandaleux abandon, comme, d'ailleurs, la cité elle-même...

§

Les « colombins ». — M. Jehan Rictus nous écrit :

Je prends la liberté de signaler une erreur argotique (encore !) dans le magnifique roman de Louis Dumur.

On ne dit jamais : « Y z'ont les colombins » (1er août, p. 484). Le « colombin » est un « étron » ou une « merde ». Naturellement on peut dire : « Y z'ont les foies », « le flube », « la trouille », « la chiasse » et tous les synonymes argotiques de la peur.

Croyez que je suis encore une fois absolument certain de ce que j'avance.

JEHAN RICTUS.

Nous avons communiqué cette note à M. Louis Dumur qui répond :

Je remercie Jehan Rictus, qui est un maître en l'espèce (je n'ose pas dire en la matière) et dont l'autorité fait loi, de son intéressante observation. Mais s'il dit comment il ne faut pas dire, il n'indique pas comment il faut dire, comment il faut employer le mot « colombin ». C'est un des mots les plus expressifs de l'argot de la guerre et qui ont le plus de succès auprès des poilus. J'avais d'abord écrit :

« Y posent les colombins. » C'est sur l'indication d'un poilu de mes amis que j'ai rectifié en : « Y z'ont les colombins. »

Dans son excellent ouvrage *Le poilu tel qu'il se parle*, édité par la maison Bossard, M. Gaston Esnault consacre deux pages au mot *colombin*. Du sens fondamental (si j'ose m'exprimer ainsi) de « gros excrément humain », on a : « J'suis de colombins », c'est-à-dire de corvée pour les enlever, et : « J'ai un colombin qui me presse ». D'où, dit M. Gaston Esnault, *avoir les colombins*, avoir peur, être peureux. Ex. : « S'agit pas de s'dir'patriotes. — Et puis d'avoir les colombins » (Montéhus, *la Croix de guerre*) ; « J'ai les colombins » (Barbusse, *Le Feu*, p. 232). *Avoir les colombins*, continue M. Gaston Esnault, c'est sentir ce besoin que la peur met aux entrailles. D'où encore : *mettre les colombins*, s'enfuir par peur, chevauchement des deux expressions : *mettre les cannes* et *avoir les colombins*.

LOUIS DUMUR.

§

Une lettre de Henri Bachelin.

Jeudi, 21 août 1919.

Cher Monsieur,

En lisant, dans le *Mercure* du 16 août, la rubrique *Théâtre* (car j'ai cette faiblesse de suivre les articles de mon illustre ami Maurice Boissard), j'ai dû déchanter, d'ailleurs sans le moindre étonnement. Car le hasard m'avait fait redécouvrir, hier même, quelques lignes de Sainte-Beuve. (Tout le monde pourra les lire au tome II des *Causeries du Lundi*, pp. 270-271.) Parlant des anecdotes déformatrices que colportaient, sur Mme du Châtelet, dirai-je : ses meilleures amies, Sainte-Beuve écrivait : « *En lisant ces Lettres de Mme de Staal à Mme Du Deffand, on ne peut s'empêcher pourtant de remarquer, au milieu de cette société la plus civilisée et la plus douce en apparence, de quelle nature triste est cette gaieté dénigrante de deux femmes qui s'ennuient, quel vide intellectuel et moral suppose une telle médisance plus désœuvrée encore que méchante, quelle sécheresse amère et stérile! Il était temps, à la fin, que le feu du ciel tombât et prît à toute cette paille sèche pour renouveler la terre.* » Il est vrai, dira mon très cher ami Maurice Boissard, que cela fut écrit en juillet 1850, et que nous sommes en 1919, que cela ne concerne que des grandes dames, et qu'il n'est, lui, rien moins qu'une grande dame.

Bien cordialement à vous,

HENRI BACHELIN.

§

Les origines de Sambre-et-Meuse.

Pau, le 15 juillet 1919.

Monsieur le Directeur,

Le *Mercure* du 1er juillet porte des renseignements fort intéressants et très exacts sur les « *origines de Sambre-et-Meuse* ».

La note se termine par ces mots : A quand dans la cité de « *lou nouste Enric* » la stèle, la plaque, la rue Rauski, à qui l'on doit le célèbre pas redoublé ? « L'un au moins des trois attributs du souvenir s'impose en l'honneur de ce Lorrain. »

Le vœu si bien exprimé par le *Mercure* avait fait l'objet du même désir dans l'*Indépendant des Basses-Pyrénées* sous la signature de M. P. Dubié, un collaborateur fort avisé de ce journal dont l'article fut reproduit par l'*Echo de Paris*.

A mon tour j'en fis l'objet d'une motion et d'un rapport au Conseil municipal de notre ville, qui, à l'unanimité de ses membres, accepta ma proposition de donner le nom de Rauski au kiosque de la Place Royale, kiosque tout voisin de la statue « *dou nouste Henric* », où se fait entendre la musique militaire et où vint si souvent avec sa phalange jouer *Sambre-et-Meuse* le brave chef Rauski.

Un décret du 13 juin 1919 a sanctionné la décision de l'assemblée communale.

Vous le voyez donc, Monsieur le Directeur, la ville de Pau pratique bien le culte du « souvenir ».

Veuillez croire, etc.

STANISLAS LAVIGNE,
Adjoint au Maire de Pau.

§

Erratum.

Paris, 20 août 1919.

Mon cher Maurice Boissard,

Vous avez très aimablement accueilli et fort spirituellement présenté aux lecteurs du *Mercure* ma modeste opinion sur la dernière pièce de M. A. Mortier.

Malheureusement les typos ont été de votre avis : Vous déclariez mon grimoire à peu près illisible, ils vous ont cru sur parole et tranquillement négligé quelques-uns de mes hiéroglyphes. Ils m'ont ainsi fait dire de l'auteur de *Sakountala* : « Son air malheureux et confus valaient à eux seuls bien des excuses », alors que j'avais écrit (ou prétendu écrire) : « Son air malheureux et *ses gestes* confus valaient à eux seuls bien des excuses. »

Quant à la simple correction de la phrase, ne trouvez-vous pas fort utiles les deux mots négligés ?

En toute sympathie votre
LOUIS RICHARD-MOUNET.

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ».

Au prix de 5 fr. l'un : les nos 8, 13, 35, 41, 44.

Au prix de 4 fr. l'un : les nos 61, 62, 69, 70, 72, 75, 85.

Au prix de 3 fr. l'un : les nos 106, 108, 115, 116, 117, 118, 119, 121, 170, 173.

Au prix de 2 fr. l'un : les nos 416, 493, 494.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

e mois d'août est par excellence le mois des vacances, aussi les vides furent-ils assez nom-x autour des diverses corbeilles. Cependant, malgré l'absence de bon nombre de profession-s et en dépit des réalisations effectuées par une partie de la clientèle, désireuse de liquider ou léger certaines positions, le marché est resté remarquablement ferme. — Peu de variations nos Rentes, si nous en exceptons le 5 o/o qui passe de 87,75 à 88.10. Nous en dirons tout nt des Fonds russes toujours aussi hésitants en présence des nouvelles souvent contradictoires nous parviennent de ce malheureux pays.

es Changes restent élevés, mais bien que leur marché ait retrouvé un peu de calme, la tension encore grande et se répercute sur les valeurs régies par leurs taux. C'est ainsi que l'Extérieure ne plus de cinq points à 131.50 et que nous assistons à la continuation de la hausse sur le l d'Espagne à 415, du Saragosse à 457 et de l'Andalous à 470, pendant que nos chemins de ne font qu'accentuer leur mouvement de baisse : Orléans 965 ; Est 710 ; Nord 1050 ; Midi ; P.-L.-M. 690.

s valeurs de transports en commun de la Capitale demeurent lourdes : Métropolitain 404.50 ; -Sud plus résistant à 189 francs.

orientation de nos grandes banques est des plus satisfaisante : Crédit Lyonnais 1370 ; Banque onale de Crédit 785 contre 767,50 ; Comptoir National d'Escompte ex-coupon 927 ; Banque Union Parisienne 1034. Cette dernière participerait, dit-on, avec la Société Générale de Belgique, anque Verley-Decroix et la Banque Centrale de Maubeuge, à la création d'un puissant éta-ement de crédit qui jouerait un rôle considérable dans la reconstitution de nos régions stées.

s valeurs métallurgiques ainsi que celles d'électricité sont en sensible amélioration ; les Char-ages français, moins actifs, sont résistants dans leur ensemble.

s cours des valeurs cuprifères sont âprement discutés et ne s'écartent pas beaucoup, finale-, de ceux cotés durant la précédente quinzaine. Une nouvelle avance de £ 4 sur le métal ne ra que stimuler ce compartiment d'ailleurs bien achalandé.

Marché en Banque, on relève la vive avance des Phosphates Tunisiens en gain d'une qua-ine de francs à 460 ; pour le mois de juillet dernier, les expéditions se sont chiffrées par 0 tonnes contre 13.149 en juillet 1918, ce qui porte les expéditions des sept premiers mois .752 tonnes contre 71.765 pour la même période de l'exercice précédent, soit une augmenta-le 70 o/o.

: Pétrolifères sont en meilleure tendance depuis une semaine : Royal Dutch 24.000 ; Shell Franco-Wyoming ord. 132 : il y a également de l'amélioration sur les valeurs de caoutchouc, Mines Sud-africaines sont plus soutenues.

mi les diamantifères, la De Beers se maintient aux environs de 800 francs et la Jagersfon-223.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris-6e

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique
Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

ABONNEMENT

Les abonnements partent de tous les numéros.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc Texier, Sr), 7, rue Victor-Hugo.